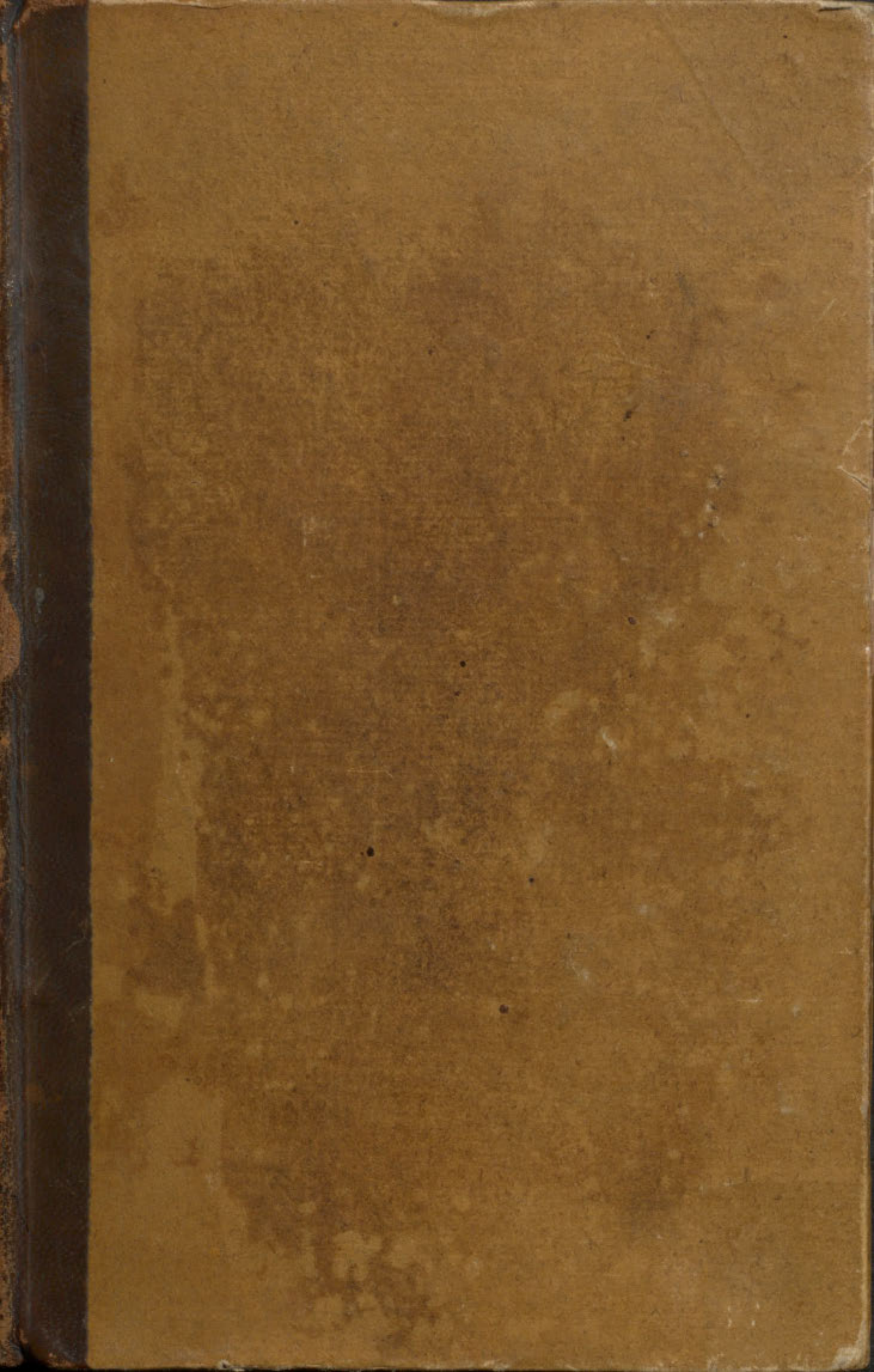
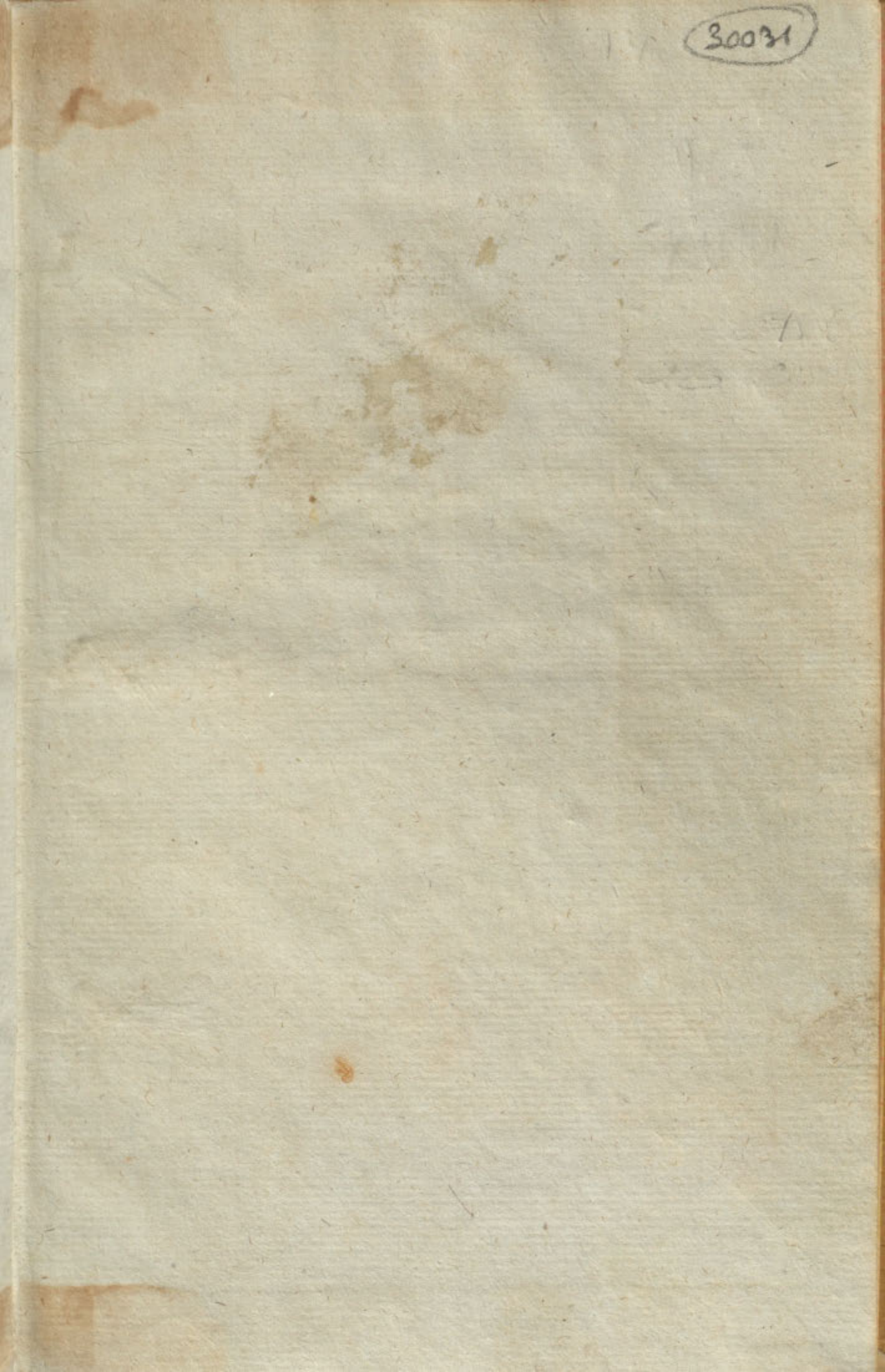



30031


EX-LIBRIS
LESSAC

L'ÉVANGILE

DE

LA RAISON.

L'ÉVANGILE
DE
LA RAISON.

OUVRAGE POSTUME.

DE M... D... V... ET D... F...



SE TROUVE

CHEZ TOUS LES IMPRIMEURS ET LIBRAIRES.

AN 10.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Parmi les écrits philosophiques qui ont préparé la Révolution par la propagation des lumières, il en est peu qui présentent autant de solidité que celui que je reproduis aujourd'hui.

Peu d'ouvrages réunissent, au même degré que celui-ci, la force du raisonnement à la simplicité du style.

Une logique saine constitue son plus grand mérite; mais cette logique est telle, que, sans aucun prestige, elle opère la conviction.

Un plan bien tracé, un développement facile, des résultats clairs et naturels, telles sont les qualités qui distinguent cette production trop peu connue, parce que son émission dût trouver beaucoup d'opposition dans des temps où *l'intolérance religieuse* déchaînée contre la philosophie était sécondée dans ses proscriptions de

toutes *les forces du despotisme ;* où le *trône* et *l'autel* se prêtaient un mutuel appui pour combattre *la raison.*

Le ton simple de cet ouvrage le rend d'autant plus recommandable qu'il prouve évidemment que l'expression naïve de son auteur est le langage de la conviction intime *d'un Ministre de bonne foi*, qui se croit *comptable* envers ses contemporains du fruit de ses études, des réflexions qu'elles ont fait naître en lui, de l'opinion qui en est résultée. *Sa profession de foi a le mérite de la vérité, de la franchise et d'un dévouement aussi courageux que désintéressé.*

TABLE
DES PIÈCES
QUI COMPOSENT CET ÉVANGILE.

CHAPITRE Ier.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I[er].

TESTAMENT DE JEAN MESLIER.

NOUVELLE ÉDITION.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE L'AUTEUR.

JEAN MESLIER, *curé d'Etrépigny et de But, en Champagne, natif du village de Mazerni, dépendant du duché de Mazarin, était fils d'un ouvrier en serge ; élevé à la campagne, il a néanmoins fait ses études et est parvenu à la prêtrise.*

Étant au séminaire, où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, faisant souvent l'aumône ; d'ailleurs très-sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.

Messieurs Voiry et Delavaux, l'un curé de Va, et l'autre curé de Boutzicourt, étaient ses confesseurs, et les seuls qu'il fréquentait.

Il était seulement rigide partisan de la justice, et poussait quelquefois ce zèle un peu trop loin. Le seigneur de son village nommé le Sr. de Touilly, ayant maltraité quelques paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au prône : M. de Mailly, archevêque de Rheims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna ; mais le dimanche qui suivit cette décision, ce curé monta en chaire et se plaignit de la sentence du cardinal. Voici, ditil, « le sort » ordinaire des pauvres curés de campagne ; les » archevêques, qui sont de grands seigneurs, les » méprisent et ne les écoutent pas. Recommandons donc le seigneur de ce lieu. Nous prierons Dieu pour Antoine de Touilly ; qu'il le » convertisse, et lui fasse la grâce de ne point » maltraiter le pauvre et dépouiller l'orphelin. »

Ce seigneur présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nouvelles plaintes au même archevêque, qui fit venir le sieur Meslier à Donchery, où il le maltraita de paroles.

Il n'a guère eu depuis d'autres événemens dans sa vie, ni d'autre bénéfice que celui d'Etrépigny.

Les principaux de ses livres étaient la Bible, un Moréri, un Montagne et quelques Pères ; ce n'est que dans la lecture de la Bible et des Pères

qu'il puisa ses sentimens. Il en fit trois copies de sa main, l'une desquelles fut portée au garde des sceaux de France, sur laquelle on a tiré l'extrait suivant. Son manuscrit est adressé à M. Le Roux, procureur et avocat en parlement, à Mézières.

Il est écrit à l'autre côté, d'un gros papier gris qui sert d'enveloppe. « J'ai vu et reconnu » les erreurs, les abus, les vanités, les folies » et les méchancetés des hommes; je les ai haïs » et détestés, je ne l'ai osé dire pendant ma » vie, mais je le dirai au moins en mourant et » après ma mort; et c'est afin qu'on le sache, » que je fais et écris le présent mémoire, afin » qu'il puisse servir de témoignage de vérité à » tous ceux qui le verront et qui le liront, si » bon leur semble. »

On a aussi trouvé parmi les livres de ce curé, un imprimé des Traités de M. de Fénélon, archevêque de Cambray, (Edit. de 1718.) *sur l'existence de Dieu et sur ses attributs, et les Réflexions du père Tournemine, jésuite, sur l'athéisme, auxquels Traités il a mis ses notes en marge signées de sa main.*

Il avait écrit deux lettres aux curés de son voisinage, pour leur faire part de ses sentimens, etc. Il leur dit qu'il a consigné au greffe (1) *de*

(1) Sainte Menoult.

la justice de sa paroisse, une copie de son écrit en 366 feuillets in-8°. Mais qu'il craint qu'on ne la supprime, suivant le mauvais usage établi, d'empêcher que les simples ne soient instruits, et ne connaissent la vérité. (1)

Ce curé a travaillé toute sa vie en secret pour attaquer toutes les opinions qu'il croyait fausses.

Il mourut en 1735, âgé de 55 ans : on a cru que, dégoûté de la vie, il s'était exprès refusé les alimens nécessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin.

Par son testament, il a donné tout ce qu'il possédait, qui n'était pas considérable, à ses paroissiens, et il a prié qu'on l'enterrât dans son jardin.

---

(1) On dit que le grand-vicaire de Rheims s'est emparé de la troisième copie.

AVANT-PROPOS.

Vous connaissez, mes frères, mon désintéressement ; je ne sacrifie point ma croyance à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si directement opposée à mes sentimens, ce n'est point par cupidité : j'ai obéi à mes parens. Je vous aurais plutôt éclairés, si j'avais pu le faire impunément. Vous êtes témoins de ce que j'avance. Je n'ai point avili mon ministère en exigeant des rétributions qui y sont attachées.

J'atteste le Ciel, que j'ai aussi souverainement méprisé ceux qui se riaient de la simplicité des peuples aveuglés, lesquels fournissaient pieusement des sommes considérables pour acheter des prières. Combien n'est pas horrible cette monopole ! Je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent de vos sueurs et de vos peines, témoignent pour leurs mystères et leurs superstitions ; mais je déteste leur insatiable cupidité et l'indigne plaisir que leurs pareils prennent à se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement.

Qu'ils se contentent de rire de leur propre aisance ; mais qu'ils ne multiplient pas du moins les erreurs en abusant de l'aveugle piété de ceux qui, par leur simplicité, leur procurent une vie si commode. Vous me rendez, sans doute, mes

frères ; la justice qui m'est due. La sensibilité que j'ai témoignée pour vos peines me garantit du moindre de vos soupçons. Combien de fois ne me suis-je point acquitté gratuitement des fonctions de mon ministère ? Combien de fois aussi ma tendresse n'a-t-elle pas été affligée de ne pouvoir vous secourir aussi souvent et aussi abondamment que je l'aurais souhaité ? Ne vous ai-je pas toujours prouvé que je prenais plus de plaisir à donner qu'à recevoir ? J'ai évité avec soin de vous exhorter à la bigoterie, et je ne vous ai parlé qu'aussi rarement qu'il m'a été possible de nos malheureux dogmes. Il fallait bien que je m'acquittasse, comme Curé, de mon ministère. Mais aussi combien n'ai-je pas souffert en moi-même, lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux mensonges que je détestais dans le cœur ? Quel mépris n'avais-je pas pour mon ministère, et particulièrement pour cette superstitieuse messe, et ces ridicules administrations de sacremens, surtout lorsqu'il fallait les faire avec cette solennité qui attirait votre piété et toute votre bonne foi ? Que de remords ne m'a point excité votre crédulité ? Mille fois sur le point d'éclater publiquement, j'allais dessiller vos yeux, mais une crainte supérieure à mes forces me contenait soudain, et m'a forcé au silence jusqu'à ma mort.

EXTRAIT

EXTRAIT
DES SENTIMENS
DE JEAN MESLIER,

ADRESSÉS *à ses Paroissiens, sur une partie des abus et des erreurs en général et en particulier.*

CHAPITRE PREMIER.

Ire. PREUVE, *tirée des motifs qui ont porté les hommes à établir une Religion.*

COMME il n'y a aucune secte particulière de Religion, qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu et entièrement exempte de toutes les erreurs et impostures qui se trouvent dans les autres, c'est à ceux qui prétendent établir la vérité de leur secte à faire voir qu'elle est d'institution divine, par des preuves et des témoignages clairs et convaincans; faute de quoi il faudra tenir pour certain qu'elle n'est que d'invention humaine, pleine d'erreurs et de tromperies; car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon, aurait voulu donner des lois et des ordonnances aux hommes, et qu'il n'aurait pas voulu qu'elles portassent des marques plus sûres et plus authentiques de vérité, que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre. Or, il n'y a aucun de nos christicoles, de quelque secte qu'il soit, qui puisse faire voir, par des preuves claires, que sa Religion soit véritablement d'institution divine; et pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux, qui ait pu convaincre et persuader les autres par de tels témoignages de vérité; ce qui ne serait

certainement point, s'il y avait de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires et sûres d'une institution divine; car, comme personne d'aucune secte de Religion, éclairée et de bonne foi, ne prétend tenir et favoriser l'erreur et le mensonge, et qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs, et de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentimens et dans une même forme de religion, serait de produire ces preuves et ces témoignages convaincans de la vérité, et de faire voir par là que telle Religion est véritablement d'institution divine, et non pas aucune des autres. Alors chacun se rendrait à cette vérité, et personne n'oserait entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur et de l'imposture, qu'il ne fût en même temps confondu par des preuves contraires : mais comme ces preuves ne se trouvent dans aucune Religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.

Voici encore d'autres preuves qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des Religions humaines, et surtout la fausseté de la nôtre.

CHAPITRE II.

IIe. PREUVE, *tirée des erreurs de la Foi.*

TOUTE Religion qui pose pour fondement de ses mystères, et qui prend pour règle de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs, et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut être une véritable Religion, ni être d'institution divine. Or, les Religions humaines, et principalement la Catholique, pose pour fondement de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs. Donc, etc. Je ne vois pas qu'on puisse nier la première proposition de cet argument; elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir en douter. Je passe à la preuve de la seconde proposition, qui est que la Religion Chrétienne prend pour règle de sa doctrine et de sa morale ce qu'ils appellent foi; c'est-à-dire, une créance aveugle, mais cependant ferme et assurée, de quelques lois, ou de quelques révélations divines, et de quelque divinité. Il faut

nécessairement qu'elle le suppose ainsi ; car c'est cette créance de quelque divinité et de quelques révélations divines qui donne tout le crédit et toute l'autorité qu'elle a dans le monde, sans quoi on ne ferait aucun état de ce qu'elle prescrirait. C'est pourquoi il n'y a point de Religion qui ne recommande expressément à ses sectateurs (1) d'être ferme dans leur foi. De-là vient que tous les christicoles tiennent pour maximes, que la foi est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice et de toute sanctification, comme il est marqué dans le Concile de Trente. (*Sess.* 6. *chap.* 8.)

Or, il est évident qu'une créance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu, est un principe d'erreurs et de mensonges. Pour preuve, c'est que l'on voit qu'il n'y a aucun imposteur en matière de Religion qui ne prétende se couvrir du nom de l'autorité de Dieu, et ne se dise particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. Non-seulement cette foi et cette créance aveugle qu'ils posent pour fondement de leur doctrine, est un principe d'erreurs, etc., mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions parmi les hommes, pour le maintien de leurs Religions. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres, sous ce spécieux prétexte.

Or il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et sage, voulût se servir d'un tel moyen ni d'une voie si trompeuse, pour faire connaître ses volontés aux hommes ; car ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et leur tendre des piéges, pour leur faire embrasser le parti du mensonge. Il n'est pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimerait l'union et la paix, le bien et le salut des hommes, eût jamais établi pour fondement de sa religion, une source si fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes. Donc des Religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été instituées de Dieu.

Mais je vois bien que nos christicoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, et qu'ils diront que quoique leur foi et leur créance soit aveugle en un sens, elle ne laisse pas néanmoins d'être appuyée par de

(1) Estote fortes in fide.

si clairs et de si convaincans témoignages de vérité, que ce serait non-seulement une imprudence, mais une témérité et une grande folie de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier, ils le tiennent de la prétendue sainteté de leur Religion, qui condamne le vice et qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine est si pure, si simple, à ce qu'ils disent, qu'il est visible qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un Dieu infiniment bon et sage.

Le second motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence et de la sainteté de la vie de ceux qui l'ont embrassée avec amour, et défendue jusqu'à souffrir la mort et les plus cruels tourmens, plutôt que de l'abandonner : n'étant pas croyable, que de si grands personnages se soient laissé tromper dans leur créance, qu'ils aient renoncé à tous les avantages de la vie, et se soient exposés à de si cruelles persécutions pour ne maintenir que des erreurs et des impostures.

Ils tirent leur troisième motif de crédibilité des oracles et des prophéties qui ont été depuis si long-temps rendues en leur faveur, et qu'ils prétendent accomplies d'une façon à n'en point douter.

Enfin, leur quatrième motif de crédibilité, qui est comme le principal de tous, se tire de la grandeur et de la multitude des miracles faits en tout temps et en tous lieux en faveur de leur Religion.

Mais il est facile de réfuter tous ces vains raisonnemens, et de faire connaître la fausseté de tous ces témoignages, car, 1°. les argumens que nos christicoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité, peuvent également servir à établir et confirmer le mensonge comme la vérité ; car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de Religion, si fausse qu'elle puisse être, qui ne prétende s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité ; il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine saine et véritable, et au moins en sa manière qui ne condamne tous les vices et ne recommande la pratique de toutes les vertus. Il n'y en a point qui n'ait eu de doctes et zélés défenseurs, qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien et la défense de leur Religion ; et enfin, il n'y en a point qui ne prétende avoir des prodiges et des miracles qui ont été faits en leur faveur,

Les Mahométans, les Indiens, les Payens en allèguent en faveur de leurs Religions, aussi bien que les Chrétiens. Si nos christicoles font état de leurs miracles et de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les Religions Payennes que dans la leur. Ainsi, l'avantage que l'on pourrait tirer de tous ces prétendus motifs de crédibilité, se trouve à-peu-près également dans toutes sortes de Religions.

Cela étant, comme toutes les histoires et la pratique de toutes les Religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les Religions, et par conséquent ne peuvent servir de preuve et de témoignages assurés de la vérité de leur Religion, non plus que de la vérité d'aucune, la conséquence est claire.

2°. Pour donner une idée du rapport des miracles du paganisme avec ceux du christianisme, ne pourrait-on pas dire, par exemple : qu'il y aurait plus de raison de croire Philostrate, en ce qu'il récite dans le 8e. livre de la vie d'Apollonius, que de croire tous les Evangélistes ensemble, dans ce qu'ils disent des miracles de J. C., parce que l'on sait au moins que Philostrate était un homme d'esprit, éloquent et discret, qu'il était secrétaire de l'Impératrice Julie, femme de l'Empereur Sévère, et que ç'a été à la sollicitation de cette Impératrice, qu'il écrivit la vie et les actions merveilleuses d'Apollonius? marque certaine que cet Apollonius s'était rendu fameux par de grandes et extraordinaires actions, puisqu'une Impératrice était si curieuse d'avoir sa vie par écrit; ce que l'on ne peut nullement dire de J. C. ni de ceux qui ont écrit sa vie; car ils n'étaient que des ignorans, gens de la lie du peuple, de pauvres mercenaires, des pêcheurs qui n'avaient pas seulement l'esprit de raconter de suite et par ordre les faits dont ils parlent, et qui se contredisent même très-souvent et très-grossièrement.

A l'égard de celui dont ils décrivent la vie et les actions, s'il avait véritablement fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se serait infailliblement rendu très-recommandable par ses belles actions; chacun l'aurait admiré, et on lui aurait érigé des statues, comme on a fait en faveur des Dieux : mais

au lieu de cela, on l'a regardé comme un homme de néant, un fanatique, etc.

Joseph l'Historien, après avoir parlé des plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation et de sa religion, en diminue aussitôt la créance, et la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra; marque bien certaine qu'il n'y ajoutait pas beaucoup de foi. C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux, de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses comme des narrations fabuleuses. Voyez Montagne et l'auteur de l'apologie des grands hommes. On peut aussi voir la relation des missionnaires de l'île de Santorini, il y a trois chapitres de suite sur cette belle matière.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet, nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice et du mensonge, comme en faveur de la justice et de la vérité.

Je le prouve par le témoignage de ce que nos christicoles mêmes appellent la parole de Dieu, et par le témoignage de celui qu'ils adorent; car leurs livres qu'ils disent contenir la parole de Dieu, et le Christ lui-même qu'ils adorent comme un Dieu fait homme, nous marquent expressément, qu'il y a non-seulement de faux prophêtes, c'est-à-dire des imposteurs, qui se disent envoyés de Dieu, et qui parlent en son nom, mais nous marquent expressément encore qu'ils font et qu'ils feront de si grands et de si prodigieux miracles, que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits. -- (*Voy. Matth.* 24. 5. 11. 27 *et ailleurs.*)

De plus, ces prétendus faiseurs de miracles veulent qu'on y ajoute foi, et non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur, se détruisant les uns les autres.

Un jour, un de ces prétendus prophêtes nommé Sédécias, se voyant contredit par un autre appellé Michée, celui-là donna un soufflet à celui-ci, et lui dit plaisamment : (1) « Par quelle voie l'esprit de Dieu a-t-il passé de moi pour aller à toi ? » (*Voyez encore* 3. *Reg.* 18 *et autres.*)

Mais comment ces prétendus miracles seraient-ils des témoignages de vérité, puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas

(1) II. Paral. 18. 23.

été faits ? car il faudrait savoir, 1°. si ceux que l'on dit être les premiers auteurs de ces narrations le sont véritablement ; 2°. s'ils étaient gens de probité, dignes de foi, sages et éclairés, et s'ils n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement ; 3°. s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues, et s'ils les rapportent bien fidellement ; 4°. si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles, n'ont pas été falsifiés et corrompus, dans la suite du temps, comme quantité d'autres l'ont été.

Que l'on consulte Tacite, et quantité d'autres célèbres historiens, au sujet de Moïse et de sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs et de bandits. La magie et l'astrologie étaient pour lors les seules sciences à la mode ; et comme Moïse était, dit-on, instruit dans la sagesse des Egyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération et de l'attachement pour sa personne aux enfans de Jacob, rustiques et ignorans, et de leur faire embrasser, dans la misère où ils étaient, la discipline qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les Juifs et nos christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle règle certaine connaîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres ? Il n'y en a certainement aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, et même de vraisemblance, sur les miracles du Nouveau Testament que sur ceux de l'Ancien, pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne servirait de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les évangiles, ont été regardées comme saintes et sacrées, qu'elles ont toujours été fidellement conservées sans aucune altération des vérités qu'elles renferment, puisque c'est peut-être par-là même qu'elles doivent être plus suspectes, et d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables ; l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires, étant d'y ajouter, d'y changer ou d'y retrancher tout ce que bon leur semble pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos christicoles mêmes ne sauraient nier

puisque, sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranchemens et les falsifications qui ont été faites en différens temps à ce qu'ils appellent leur Ecriture Sainte; leur S. Jérôme, fameux docteur parmi eux, dit formellement en plusieurs endroits de ses prologues, qu'elles ont été corrompues et falsifiées, étant déjà de son temps entre les mains de toutes sortes de personnes, qui y ajoutaient et retranchaient tout ce que bon leur semblait, ensorte qu'il y avait, dit-il, autant d'exemplaires différens qu'il y avait de différentes copies.

Voyez ses prologues à Paulin, sa préface à Josué, son épitre à Galeate, sa préface sur Job, celle sur les Évangiles au pape Damase, celle sur les Pseaumes à Paul et à Eustachuim, etc.

Touchant les livres de l'Ancien Testament en particulier, Esdras, prêtre de la Loi, témoigne lui-même avoir corrigé et remis dans leur entier les prétendus Livres sacrés de sa loi, qui avaient été en partie perdus et en partie corrompus. Il les distribua en XXII Livres, selon le nombre des Lettres Hébraïques, et composa plusieurs autres livres dont la doctrine ne devait se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces livres ont été partie perdus, partie corrompus, comme le témoignent Esdras et le docteur S. Jérôme, en tant d'endroits, il n'y a donc aucune certitude sur ce qu'ils contiennent; et quant à ce qu'Esdras dit les avoir corrigés et remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela, il n'y a point d'imposteur qui n'en puisse dire autant.

Tous les livres de la loi de Moïse et des prophêtes qu'on put trouver, furent brûlés du temps d'Antiochus. Le Talmud, regardé par les Juifs comme un livre saint et sacré, et qui contient toutes les lois divines, avec les sentences et dits notables des Rabins, leur exposition tant sur les lois divines qu'humaines, et une quantité prodigieuse d'autres secrets et mystères de la langue Hébraïque, est regardé par les Chrétiens comme un livre farci de rêveries, de fables, d'impostures et d'impiétés. En l'an 1559, ils firent brûler à Rome, par le commandement des Inquisiteurs de la foi, douze cents de ces Talmuds trouvés dans une bibliothèque de la ville de Crémone.

Lès Pharisiens, qui faisaient parmi les Juifs une fameuse secte, ne recevaient que les cinq livres de Moïse, et rejetaient tous les prophêtes. Parmi les Chrétiens, Marcion et ses sectateurs rejetaient les livres de Moïse et les prophêtes, et introduisaient d'autres écritures à la mode. Carpocrate et ses sectateurs en faisaient de même et rejetaient tout l'Ancien Testament, et maintenaient que J. C. n'était qu'un homme comme les autres. Les Marcionites et les Souverains réprouvaient aussi tout l'Ancien Testament comme mauvais, et rejetaient aussi la plus grande partie des quatre Evangiles et les Epitres de S. Paul.

Les Ebionites n'admettaient que le seul Evangile de S. Matthieu, rejettant les trois autres et les Epitres de S. Paul. Les Marcionites publiaient un Evangile sous le nom de S. Matthias, pour confirmer leur doctrine. Les Apostoliques introduisaient d'autres Ecritures, pour maintenir leurs erreurs, et pour cet effet se servaient de certains actes qu'ils attribuaient à S. André et à S. Thomas.

Les Manichéens, (*Chron. pag.* 287), écrivirent un Evangile à leur mode, et rejetaient les écrits des prophêtes et des apôtres. Les Etzsaites débitaient un certain Livre, qu'ils disaient être venu du Ciel; ils tronçonnaient les autres Ecritures à leur fantaisie. Origéne même, avec tout son grand esprit, ne laissait pas que de corrompre les Ecritures, et forgeait à tous coups des allégories hors de propos, et se détournait, par ce moyen, du sens des prophètes et des apôtres; et même avait corrompu quelques-uns des principaux points de la doctrine. Ses Livres sont maintenant mutilés et falsifiés : ce ne sont plus que pièces cousues et ramassées par d'autres qui sont venus depuis, aussi y rencontre-t-on des erreurs et des fautes manifestes.

Les Allogiens attribuaient à l'hérétique Cerenthus, l'Evangile et l'Apocalypse de S. Jean; c'est pourquoi ils les rejetaient. Les hérétiques de nos derniers siècles, rejètent comme apocryphes plusieurs Livres que les Catholiques Romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les Livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruc, le Cantique de trois enfans dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, et celle de l'Idole de Bel, Sapience de Salomon, l'Ecclésiastique, le premier et le second Livre des Machabées; auxquels Livres

incertains et douteux on pourrait encore en ajouter plusieurs que l'on attribuait aux autres apôtres, comme sont, par exemple, les Actes de S. Thomas, ses Circuits, son Evangile et son Apocalypse; l'Evangile de S. Barthélemy, celui de S. Matthias, celui de S. Jacques, celui de S. Pierre, et celui des apôtres; comme aussi les gestes de S. Pierre, son Livre de la Prédication et celui de son Apocalypse; celui du Jugement, celui de l'Enfance du Sauveur, et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme apocryphes par les Catholiques Romains, même par le pape Gélase et par les SS. PP. de la Communion Romaine.

Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces Livres, c'est que ceux qui en maintiennent la divinité, sont obligés d'avouer qu'ils n'auraient aucune certitude pour les fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assurait et ne les obligeait de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur et d'imposture, comment la foi, c'est-à-dire une créance aveugle, peut-elle rendre certains les Livres qui sont eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle? Quelle pitié et quelle démence!

Mais voyons si ces Livres portent en eux-mêmes quelque caractère particulier de vérité, comme par exemple, d'érudition, de sagesse, et de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, et si les miracles qui y sont cités s'accordent avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la justice, et de la sagesse infinie d'un Dieu Tout-Puissant.

Premièrement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire, on n'y verra d'un côté que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu paradis terrestre, d'un serpent qui parlait, qui raisonnait, et qui était même plus rusé que l'homme; d'une ânesse qui parlait et qui reprenait son maître de ce qu'il la maltraitait mal-à-propos; d'un déluge universel, et d'une arche où des animaux de toute espèce étaient renfermés; de la confusion des langues et de la division des nations, sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur

des sujets bas et frivoles, et que des auteurs graves mépriseraient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boëte de Pandore, ou sur la guerre des Géans contre les Dieux, et autres semblables que les poëtes ont inventées pour amuser les hommes de leur temps.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mêlange de quantité de lois et d'ordonnances ou de pratiques superstitieuses touchant les sacrifices, les purifications de l'ancienne Loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs et les autres impurs. Ces lois ne sont pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que de simples histoires, vraies ou fausses, de plusieurs rois, de plusieurs princes ou particuliers qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi d'autres actions basses ou frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire tout cela, il est visible qu'il ne fallait pas avoir un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.

Enfin on ne voit dans ces Livres, que les discours, la conduite et les actions de ces renommés prophètes qui se disoient être tout particulièrement inspirés de Dieu. On verra leur manière d'agir et de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries, et il sera facile de juger qu'ils ressemblaient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques qu'à des personnes sages et éclairées.

Il y a cependant dans quelques-uns de ces livres plusieurs bons enseignemens, et de belles maximes de morale, comme dans les Proverbes attribués à Salomon, dans le Livre de la Sagesse et de l'Ecclésiastique; mais ce même Salomon, le plus sage de leurs écrivains, est aussi le plus incrédule. Il doute même de l'immortalité de l'ame, et il conclut ses ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labeur, et de vivre avec ce que l'on aime

D'ailleurs combien les auteurs qu'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Ciceron, l'empereur Antonin, l'empereur Julien, Virgile, etc., sont-ils au-dessus de ces Livres, qu'on nous dit inspirés de Dieu? Je crois pouvoir dire que

quand il n'y aurait, par exemple, que les Fables d'Ésope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives, que ne le sont toutes ces grossières et basses paraboles, qui sont rapportées dans les Évangiles.

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse et la grossièreté du style, et le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers, qui y sont très-mal circonstanciés, on ne voit point que les auteurs s'accordent; ils se contredisent en plusieurs choses; ils n'avaient pas même assez de lumière ni de talens naturels pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples de contradiction qui se trouvent entr'eux. L'évangeliste Matthieu fait descendre J. C. du Roi David par son fils Salomon, jusqu'à Joseph, père au moins putatif de J. C., et Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.

Matthieu dit, parlant de Jésus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il était né un nouveau Roi des Juifs, et que des Mages étant venus le chercher pour l'adorer, le Roi Hérode craignant que ce prétendu Roi, nouveau né, lui ôtat quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfans nouvellement nés depuis deux ans, dans tous les environs de Bethléem, où on lui avait dit que ce nouveau Roi devait naître, et que Joseph et la mère de Jésus ayant été avertis en songe par un Ange, de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Égypte, où ils demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode, qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire, Luc marque que Joseph et la mère de Jésus demeurèrent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jésus fut né, qu'il y fut circoncis suivant la loi des Juifs, huit jours après sa naissance, et que lorsque le temps prescrit par cette loi pour la purification de sa mère fut arrivé, elle et Joseph, son mari, le portèrent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son temple, et pour offrir en même temps un sacrifice, ce qui était ordonné par la loi de Dieu; après quoi ils s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth, où leur enfant Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse, et que son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, aux jours solemnels

de leur fête de Pâques. Si bien que Luc ne fait aucune mention de leur fuite en Egypte, ni de la cruauté d'Hérode envers les enfans de la province de Béthléem.

A l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Josephe l'historien qui a écrit la vie de cet Hérode, et que les autres évangélistes n'en font aucuue mention, il est évident que le voyage de ces mages conduits par une étoile, ce massacre de petits enfans, et cette fuite en Egypte, ne sont qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas croyable que Josephe, qui a blâmé les vices de ce Roi, eût passé sous silence une action si noire et si détestable, si ce que cet évangéliste dit eût été vrai.

Sur la durée du temps de la vie publique de J. C., suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il ne pouvait y avoir eu guères plus de trois mois depuis son baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avait trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, et qu'il ait été né le 25 décembre. Car depuis ce baptême qui fut l'an 15 de Tibère César, et l'année qu'Anne et Caïphe étaient Grands-Prêtres, jusqu'au premier Pâques suivant, qui était dans le mois de mars, il n'y avait qu'environ trois mois : suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il fut crucifié la veille du premier Pâques suivant, après son baptême et la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses disciples; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications, et de sa mort et passion, se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces évangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, et qu'il paraît même, par la narration qu'ils font de ses actions, qu'il les a toutes faites immédatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, et en fort peu de temps, pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant la transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas qu'il ait fait aucune chose.

On voit par là qu'il n'aurait vécu après son baptême qu'environ trois mois; desquels si l'on vient à ôter six semaines de 40 jours et 40 nuits qu'il passa dans le désert immédiatement après son baptême, il s'ensuivra que le temps de sa vie publique, depuis ses premières prédications

jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines, et suivant ce que Jean dit, il aurait duré trois ans et trois mois, parce qu'il paraît par l'évangile de cet apôtre, qu'il aurait été pendant le cours de sa vie publique, trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques, qui n'arrivait qu'une fois l'an.

Or s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne, il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son baptême, qu'il ait été crucifié la première fois qu'il alla à Jérusalem.

Si l'on dit que ces trois premiers évangélistes ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres qui se sont écoulées depuis son baptême, ou que Jean n'entend parler que d'une seule pâques, quoiqu'il semble qu'il parle de plusieurs, et que ce n'est que par anticipation qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des Juifs était proche, et que Jésus alla à Jérusalem, et par conséquent, qu'il n'y a qu'une contrariété apparente sur ce sujet entre ces évangélistes, je le veux bien; mais il est constant que cette contrariété apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les circonstances qui auraient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence, qu'ils n'étaient donc pas inspirés de Dieu, lorsqu'ils ont écrit leurs histoires.

Autre contradiction au sujet de la première chose que J. C. fit incontinent après son baptême; car les trois premiers évangélistes disent qu'il fut aussitôt transporté par l'Esprit dans un désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et où il fut plusieurs fois tenté par le diable: et suivant ce que dit Jean, il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, où il fit son premier miracle, en y changeant l'eau en vin aux nôces de Cana, où il se trouva, trois jours après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il était.

A l'égard du lieu de sa première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit (*Ch.* 4, ℣. 13), qu'il s'en vint en Galilée, et que, laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime. Et Luc (*Ch.* 4, ℣. 16 *et* 41), dit qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il vint à Capharnaum.

Ils se contredisent sur le temps et la manière dont les apôtres se mirent à sa suite; car les trois premiers disent que Jésus passant sur le bord de la mer de Galilée, il vit Siméon et André son frère, et qu'un peu plus loin il vit Jacques et Jean son frère avec leur père Zébédée. Jean, au contraire, dit que ce fut André, frère de Simon Pierre, qui se joignit premièrement à Jésus, avec un autre disciple de Jean-Baptiste, l'ayant vu passer devant eux, lorsqu'ils étaient avec leur maître sur les bords du Jourdain.

Au sujet de la cène, les trois premiers évangélistes marquent que J. C. fit l'institution du Sacrement de son corps et de son sang, sous les espèces et les apparences du pain et du vin, comme parlent nos christicoles Romains; et Jean ne fait aucune mention de ce mystérieux Sacrement. Jean dit (*Ch.* 13, ℣. 5), qu'après cette cène, Jésus lava les pieds à ses apôtres, qu'il leur commanda expressément de se faire les uns aux autres la même chose, et rapporte un long discours qu'il leur fit dans ce même temps. Mais les autres évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement de pieds, ni d'un long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire, ils témoignent qu'incontinent après cette cène, il s'en alla avec ses apôtres, sur la montagne des Oliviers, où il abandonna son ame à la tristesse; et qu'enfin il tomba en agonie, pendant que ses apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent qu'il fit cette cène; car d'un côté, ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire le soir du premier jour des Azymes, ou de l'usage des pains sans levain, comme il est marqué dans *l'Exode* 12, 18. *Lévit.* 25, 5, dans les *Nomb.* 28, 16, et d'un autre côté ils disent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette cène, vers l'heure de midi, après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit et le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette cène n'aurait pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'était point le soir de la veille de cette fête, qu'il fit cette cène. Donc il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée; car les trois

premiers évangélistes disent que ces femmes et tous ceux de sa connaissance, entre lesquelles étaient Marie Magdelaine, et Marie, mère de Jacques et de Joses, et la mère des enfans de Zébédée, regardaient de loin ce qui se passait, lorsqu'il était pendu et attaché à la croix. Jean dit, au contraire (*Ch.* 19, 25), que la mère de Jésus et la sœur de sa mère, et Marie Magdelaine, étaient debout auprès de la croix, avec Jean son apôtre. La contrariété est manifeste; car si ces femmes et ce disciple étaient près de lui, elles n'étaient donc pas éloignées, comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que J. C. fit après sa prétendue résurrection; car Matthieu (*Ch.* 28, ℣. 16), ne parle que de deux apparitions; l'une, lorsqu'il s'apparut à Marie Magdelaine, et à une autre femme nommée aussi Marie, et lorsqu'il s'apparut à ses onze disciples, qui s'étaient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avait marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions, la première lorsqu'il apparut à Marie Magdelaine, la seconde lorsqu'il apparut à ses deux disciples qui allaient à Emmaüs, et la troisième lorsqu'il apparut à ses onze disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que des deux premières apparitions, comme Matthieu, et Jean l'Évangéliste parle de quatre apparitions, et ajoute aux trois de Marc, celle qu'il fit à sept ou huit de ses disciples, qui pêchaient sur la Mer de Tibériade.

Ils se contredisent encore sur le lieu de ces apparitions; car Matthieu dit que ce fut en Galilée sur une montagne; Marc dit que ce fut lorsqu'ils étaient à table; Luc dit qu'il les mena hors de Jérusalem, et qu'il les mena jusques en Béthanie, où il les quitta en s'élevant au ciel, et Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem, dans une maison dont il avait fermé les portes; et une autrefois sur la Mer de Tibériade.

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils se contredisent au sujet de sa prétendue ascension au ciel; car Luc et Marc disent positivement qu'il monta au ciel en présence de ses onze apôtres; mais ni Matthieu ni Jean ne font aucune mention de cette prétendue ascension. Bien plus, Matthieu témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au ciel, puisqu'il dit

positivement que J. C. assura ses apôtres qu'il serait et qu'il demeurerait toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles : « Allez donc, leur dit-il, dans cette prétendue apparition, » enseignez toutes les nations, et soyez assurés que je serai » toujours avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Luc se contredit lui-même sur ce sujet; car dans son Évangile (*Ch.* 24, ℣. 50), il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au ciel; et dans ses Actes des Apôtres, supposé qu'il en soit l'auteur, il dit que ce fut sur la montagne des Oliviers. Il se contredit encore lui-même dans une autre circonstance de cette ascension; car il marque dans son Évangile que ce fut le jour même de sa résurrection, ou la première nuit suivante, qu'il monta au ciel; et dans ses Actes des Apôtres, il dit que ce fut quarante jours après sa résurrection. Ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous les apôtres avaient véritablement vu leur maître monter glorieusement au ciel, comment Matthieu et Jean qui l'auraient vu comme les autres, auraient-ils passé sous silence un si glorieux mystère, et si avantageux à leur maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie et de ses actions, qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette ascension, et n'explique-t-il pas clairement de quelle manière il demeurerait toujours avec eux quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au ciel? Il n'est pas facile de comprendre par quel secret il pouvait demeurer avec ceux qu'il quittait.

Je passe sous silence quantité d'autres contradictions; ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces Livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, et par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foi.

CHAPITRE III.

MAIS par quel privilège ces quatre Évangiles et quelques autres semblables livres passent-ils pour saints et divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Evangile, et ont autrefois été comme les premiers

publiés sous le nom de quelques autres apôtres? Si l'on dit que les Evangiles réfutés sont supposés et faussement attribués aux apôtres, on en peut dire autant des premiers; si l'on suppose les uns falsifiés et corrompus, on en peut supposer autant pour les autres. Ainsi il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns d'avec les autres, en dépit de l'église qui veut en décider, elle n'est pas plus croyable.

Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux Testament, ils n'auraient été faits que pour marquer de la part de Dieu une injuste et odieuse acception de peuples et de personnes, et pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, et pour favoriser tout particulièrement les autres. La vocation et le choix que Dieu fit des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, pour de leur postérité se faire un peuple qui sanctifierait et bénirait par dessus tous les autres peuples de la terre, en est une preuve.

Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses grâces et de ses bienfaits, il peut les accorder à qui bon lui semble, sans qu'on ait droit de s'en plaindre ni l'accuser d'injustice. Cette raison est vaine; car Dieu, l'auteur de la nature, le père de tous les hommes, doit également les aimer tous comme ses propres ouvrages; et par conséquent, il doit également être leur protecteur et leur bienfaiteur; car celui qui donne l'être, doit donner les suites et les conséquences nécessaires pour le bien-être; si ce n'est que nos christicoles veuillent dire que leur Dieu voudrait faire exprès des créatures pour les rendre misérables, ce qu'il serait certainement indigne de penser d'un être infiniment bon.

De plus, si tous les prétendus miracles, tant du vieux que du nouveau Testament, étaient véritables, on pourrait dire que Dieu aurait eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes qu'à leur plus grand et principal bien; qu'il aurait voulu plus sévèrement punir dans de certaines personnes, des fautes légères, qu'il n'aurait puni dans d'autres de très-grands crimes; et enfin qu'il n'aurait pas voulu se montrer si bienfaisant dans les plus pressans besoins, que dans les moindres. C'est ce qu'il est facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits, que par ceux qu'il n'a pas faits, et qu'il aurait néanmoins plutôt

faits qu'aucun autre, s'il était vrai qu'il en eût fait. Par exemple, dire que Dieu aurait eu la complaisance d'envoyer un ange pour consoler et secourir une simple servante, pendant qu'il aurait laissé encore tous les jours languir et mourir de misère une infinité d'innocens : qu'il aurait conservé miraculeusement pendant quarante ans les habillemens et les chaussures d'un misérable peuple, pendant qu'il ne veut pas veiller à la conservation naturelle de tant de biens si utiles et nécessaires pour la substance des peuples, et qui se sont néanmoins perdus et se perdent encore tous les jours par différens accidens. Quoi ! il aurait envoyé aux premiers chefs du genre humain, Adam et Eve, un démon, un diable, ou un simple serpent, pour les séduire, et pour perdre par ce moyen tous les hommes ? cela n'est pas croyable. Quoi ! il aurait voulu, par une grâce spéciale de sa providence, empêcher que le roi de Géraris, payen, ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute cependant qui n'aurait eu aucune mauvaise suite ; et il n'aurait pas voulu empêcher qu'Adam et Eve ne l'offensassent, et ne tombassent dans le péché qui, selon nos christicoles, devait être fatal, et causer la perte de tout le genre humain ? Cela n'est pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau Testament. Ils consistent, comme on le prétend, en ce que Jésus Christ et ses apôtres guérissaient divinement toutes sortes de maladies et d'infirmités, en ce qu'ils rendaient, quand ils voulaient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'ils faisaient marcher droit les boîteux, qu'ils guérissaient les paralytiques, qu'ils chassaient les démons des possédés, et qu'ils ressuscitaient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les Evangiles, mais on en voit beaucoup plus dans les Livres que nos christicoles ont faits des vies admirables de leurs Saints ; car on y lit, presque par-tout, que ces prétendus bienheureux guérissaient les maladies et les infirmités, chassaient les démons presqu'en toute rencontre, et ce au seul nom de Jésus, ou par le seul signe de la Croix ; qu'ils commandaient, pour ainsi dire, aux élémens, que Dieu les favorisait si fort, qu'il leur conservait, même après leur mort, son divin pouvoir, et que ce divin pouvoir se serait

communiqué jusqu'au moindre de leurs habillemens, et même jusqu'à l'ombre de leurs corps et jusqu'aux instrumens honteux de leur mort. Il est dit que la chaussette de S. Honoré ressuscita un mort au 6 de Janvier; que les bâtons de S. Pierre, de S. Jacques et de S. Bernard opéraient des miracles. On dit de même de la corde de S. François, du bâton de S. Jean-de-Dieu, et de la ceinture de Sainte-Mélanie. Il est dit de S. Gracilien, qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devait croire et enseigner, et qu'il fit, par le mérite de son oraison, reculer une montagne qui l'empêchait de bâtir une église. Que du sépulchre de S. André il en coulait sans cesse une liqueur qui guérissait toutes sortes de maladies. Que l'ame de S. Benoît fut vue monter au ciel, revêtue d'un précieux manteau, et environnée de lampes ardentes. S. Dominique disait que Dieu ne l'avait jamais éconduit de choses qu'il lui eût demandées. Que S. François commandait aux hirondelles, aux cygnes et autres oiseaux, qu'ils lui obéissaient; et que souvent les poissons, les lapins et les lièvres venaient se mettre entre ses mains et dans son giron. Que S. Paul et S. Pantaleon ayant eu la tête tranchée, il en sortit du lait au lieu de sang. Que le bienheureux Pierre de Luxembourg, dans les deux premières années de sa mort, 1388 et 1389, fit deux mille quatre cents miracles, entre lesquels il y eut quarante-deux morts ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis, sans ceux qu'il fait encore tous les jours. Que les cinquante philosophes que Sainte-Catherine convertit, ayant tous été jetés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers, et pas un seul de leurs cheveux brûlé; que le corps de Sainte-Catherine fut enlevé par les anges après sa mort et enterré par eux sur le mont Sinaï. Que le jour de la Cannonisation de S. Antoine-de-Padoüe, toutes les cloches de la ville de Lisbonne sonnèrent d'elles-mêmes, sans que l'on sût d'où cela venait; que ce Saint étant un jour sur le bord de la mer, et ayant appellé les poissons pour les prêcher, ils vinrent devant lui en foule, et mettant la tête hors de l'eau, ils l'écoutaient attentivement. On ne finirait point, s'il fallait rapporter toutes ces balivernes : il n'y a sujet si vain et si frivole, et même si ridicule, où les auteurs de ces vies de

Saints, ne prennent plaisir d'entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles à forger de beaux mensonges. Voyez aussi le sentiment de Naudé sur cette matière, dans son Apologie des grands-hommes, (*Tom.* 2, *pag.* 13).

Ce n'est pas sans raison, en effet, que l'on regarde ces choses comme de vains mensonges; car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des poëtes Payens; c'est ce qui paraît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

CHAPITRE IV.

Conformité des anciens et nouveaux Miracles.

Si nos christicoles disent que Dieu donnait véritablement pouvoir à ses Saints de faire tous les miracles rapportés dans leurs vies, de même aussi les Payens disent que les filles d'Anius, Grand-Prêtre d'Apollon, avaient véritablement reçu du Dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudraient en bled, en vin, en huile, etc;

Que Jupiter donna aux Nymphes qui eurent soin de son éducation une corne de la chèvre qui l'avait allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fournissait abondamment tout ce qui leur venait à souhait.

Si nos christicoles disent que leurs Saints avaient le pouvoir de ressusciter les morts, et qu'ils avaient des révélations divines, les Payens avaient dit avant eux qu'Athalide, fils de Mercure, avait obtenu de son père le don de pouvoir vivre, mourir et ressusciter quand il voudrait, et qu'il avait aussi la connaissance de tout ce qui se faisait au monde, et en l'autre vie; et qu'Esculape, fils d'Apollon, avait ressuscité des morts, et entr'autres qu'il ressuscita Hypolite, fils de Thésée, à la prière de Diane, et qu'Hercule ressuscita aussi Alceste, femme d'Admet, roi de Thessalie, pour la rendre à son mari.

Si nos christicoles disent que leur Christ est né miraculeusement d'une Vierge, sans connaissance d'homme, les Payens avaient déjà dit avant eux, que Rémus et Romulus,

fondateurs de Rome, étaient miraculeusement nés d'une Vierge Vestale, nommée Ilia, ou Silvia, ou Rea Silvia; ils avaient déjà dit que Mars, Arge, Vulcain et autres, avaient été engendrés de la déesse Junon, sans connaissance d'homme, et avaient déjà dit aussi que Minerve, déesse des sciences, avait été engendrée dans le cerveau de Jupiter, et qu'elle en sortit toute armée, par la force d'un coup de poing, dont ce Dieu se frappa la tête.

Si nos christicoles disent que leurs Saints faisaient sortir des fontaines d'eau des rochers, les Payens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en récompense d'un temple qu'on lui avait dédié.

Si nos christicoles se vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du ciel, comme par exemple celle de Notre-Dame de Lorette et de Liesse, et plusieurs autres présens du ciel, comme la prétendue Sainte-Ampoule de Rheims, comme la Chasuble blanche que S. Ildefonse reçut de la Vierge Marie, et autres choses semblables, les Payens se vantaient avant eux d'avoir reçu un bouclier sacré, pour marque de la conservation de leur ville de Rome; et les Troyens se vantaient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du ciel leur palladium, ou leur simulacre de Pallas, qui vint, disaient-ils, prendre sa place dans le temple qu'on avait édifié à l'honneur de cette déesse.

Si nos christicoles disent que leur Jésus-Christ fut vu par ses apôtres monter glorieusement au ciel, et que plusieurs ames de leurs prétendus Saints furent vues transférées glorieusement au ciel par les anges; les Payens Romains avaient déjà dit avant eux que Romulus, leur fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort; que Ganiméde, fils de Tros, roi de Troye, fut, par Jupiter, transporté au ciel, pour lui servir d'échanson; que la chevelure de Bénérice ayant été consacrée au temple de Vénus, fut après transportée au ciel : ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromède, et même de l'âne de Silène.

Si nos christicoles disent que plusieurs corps de leurs Saints ont été miraculeusement préservés de corruption après leur mort, et qu'ils ont été retrouvés par des révélations divines, après avoir été un fort long-temps perdus, sans savoir où ils pouvaient être; les payens en disent de même

du corps d'Oreste, qu'ils prétendent avoir été trouvé par l'avertissement de l'Oracle, etc.

Si nos christicoles disent que les Sept-Frères-Dormans, dormirent miraculeusement pendant 177 ans, qu'ils furent enfermés dans une caverne; les Payens disent qu'Epiménides, le philosophe, dormit pendant 57 ans dans une caverne où il s'était endormi.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs Saints parlaient encore miraculeusement après avoir eu la tête ou la langue coupées; les Payens disent que la tête de Cabienus chanta un long poëme, après avoir été séparée de son corps.

Si nos christicoles se glorifient de ce que leurs temples et églises sont ornées de plusieurs tableaux et riches présens, qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs Saints; on voit aussi, ou du moins on voyait autrefois, dans le temple d'Esculape, en Epidaure, quantité de tableaux des cures et guérisons miraculeuses qu'il avait faites.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs Saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes, sans y recevoir aucun dommage dans leur corps, ni dans leurs habits; les Payens disaient que les religieuses du temple de Diane marchaient sur les charbons ardens pieds nuds, sans se brûler et sans se blesser les pieds, et que les prêtres de la déesse Féronie et de Hyrpicus, marchaient de même sur des charbons ardens, dans les feux de joie que l'on faisait à l'honneur d'Apollon.

Si les anges bâtirent une chapelle à Saint-Clément au fond de la mer, la petite maison de Baucis et de Philemon fut miraculeusement changée en un superbe temple en récompense de leur piété.

Si plusieurs de leurs Saints, comme Saint-Jacques, Saint-Maurice, &c., ont plusieurs fois paru dans leurs armées, montés et équipés à l'avantage, combattre en leur faveur; Castor et Pollux ont paru plusieurs fois en bataille combattre pour les Romains contre leurs ennemis.

Si un bélier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac, lorsque son père Abraham le voulut sacrifier; la déesse Vesta envoya aussi une génisse

pour lui être sacrifiée à la place de Metella, fille de Metellus. La déesse Diane envoya de même une biche à la place d'Iphigénie, lorsqu'elle était sur le bûcher pour lui être immolée, et par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si Saint-Joseph fuit en Egypte, sur l'avertissement de l'ange; Simonides, le poëte, évita plusieurs dangers mortels, sur un avertissement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son bâton; le cheval Pégase en fit autant, en frappant de son pied un rocher, il en sortit une fontaine.

Si Saint-Vincent Ferrier ressuscita un mort haché en pièces, et dont le corps était déjà moitié cuit et moitié rôti; Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie ayant été mis en pièces par son père, pour le faire manger aux Dieux; ils en ramassèrent tous les membres, les réunirent et lui rendirent la vie.

Si plusieurs crucifix et autres images ont miraculeusement parlé et rendu des réponses; les Payens disent que leurs oracles ont divinement parlé, et rendu des réponses à ceux qui les consultaient, et que la tête d'Orphée et celle de Policrates rendaient des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connaître par une voix du Ciel que Jésus-Christ était son fils comme le citent les évangélistes; Vulcain fit voir par l'apparition d'une flamme miraculeuse que Cœculus était véritablement son fils.

Si Dieu a miraculeusement nourri quelques-uns de ses Saints; les poëtes payens disent que Triptoleme fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cerès, qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons, et que Phénée, fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mère déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si plusieurs saints ont miraculensement adouci la cruauté et la férocité des bêtes les plus cruelles; il est dit qu'Orphée attirait à lui par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instrumens les lions, les ours, les tigres, et adoucissait la férocité de leur nature; qu'il attirait à lui les rochers, les arbres, et même les rivières arrêtaient leur cours pour l'entendre chanter.

Enfin pour abréger, car on en pourrait rapporter bien d'autres, si nos christicoles disent que les murailles de la

ville de Jéricho tombèrent par le son des trompettes; les payens disent que les murailles de la ville de Thèbes furent bâties par le son des instrumens de musique d'Amphion, les pierres, disent les poëtes, s'étant agencées d'elles mêmes, par la douceur de son harmonie; ce qui serait encore bien plus miraculeux et plus admirable que de voir tomber des murailles par terre.

Voilà certainement une grande conformité de miracles de part et d'autre. Comme ce serait une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du paganisme, ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du christianisme, puisqu'ils ne viennent tous que d'un même principe d'erreur. C'était pour cela aussi que les Manichéens et les Ariens, qui étaient vers le commencement du christianisme, se moquoient de ces prétendus miracles, faits par l'invocation des Saints, et blâmaient ceux qui les invoquaient après leur mort, et qui honoraient leurs reliques.

Revenons à présent à la principale fin que Dieu se serait proposée en envoyant son fils au monde, qui se serait fait homme, ç'aurait été, comme il est dit, d'ôter les péchés du monde et de détruire entièrement les œuvres du prétendu démon, &c., c'est ce que nos christicoles soutiennent, comme aussi que Jésus-Christ avait bien voulu mourir pour l'amour d'eux, suivant l'intention de Dieu son père, ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints Livres.

Quoi! un Dieu tout-puissant et qui aurait voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux, et répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour les sauver tous, aurait voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies et quelques infirmités du corps, dans quelques infirmes qu'on lui aurait présentés, et il n'aurait pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos ames, c'est-à-dire, à guérir tous les hommes de leurs vices et de leur déréglemens, qui sont pires que les maladies du corps? Cela n'est pas croyable. Quoi! un Dieu si bon aurait voulu miraculeusement préserver des corps morts de nourriture et de corruption, et il n'aurait pas voulu de même préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché, les ames d'une infinité de personnes qu'il serait venu,

racheter au prix de son sang, et qu'il devait sanctifier par sa grâce ? Quelle pitoyable contradiction !

CHAPITRE V.

IIIe. PREUVE *de la fausseté de la Religion, tirée des prétendues visions et révélations divines.*

VENONS aux prétendues visions et révélations divines, sur lesquelles nos christicoles fondent et établissent la vérité et la certitude de leur Religion.

Pour en donner une juste idée, je ne crois pas qu'on puisse mieux faire que de dire en général, qu'elles sont telles que si quelqu'un osait maintenant se vanter d'en avoir de semblables et qu'il voulut s'en prévaloir, on le regarderait comme un fou, un fanatique.

Voici quelles furent ces prétendues visions et révélations divnes.

Dieu, disent les prétendus saints Livres, s'étant pour la première fois apparu à Abraham, lui dit : « Sortez de » votre pays, (il était alors en Chaldée) quittez la maison » de votre père, et allez-vous-en au pays que je vous » montrerai. » Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire, (*Gen.* 12. 1.) s'apparut une seconde fois à lui, et lui dit : « Je donnerai tout ce pays-ci où vous » êtes, à votre postérité. En reconnaissance de cette gra- » cieuse promesse Abraham lui dressa un autel ».

Après la mort d'Isaac, son fils Jacob allant un jour en Mésopotamie, pour chercher une femme qui lui fut convenable, ayant marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin, il voulut se reposer sur le soir ; couché par terre, sa tête appuyée sur quelques pierres pour s'y reposer, il s'endormit, et pendant son sommeil il vit en songe un échelle dressée de la terre à l'extrémité du Ciel, et il lui semblait voir les anges monter et descendre par cette échelle, et qu'il voyait Dieu lui-même s'appuyer sur le plus haut bout, lui disant : « Je suis le Seigneur, le » Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac votre père ; je vous

» donnerai à vous et à votre postérité, tout le pays où vous » dormez ; elle sera aussi nombreuse que la poussière de » la terre, elle s'étendra depuis l'orient jusqu'à l'occident, « et depuis le midi jusqu'au septentrion ; je serai votre » protecteur par-tout où vous irez ; je vous ramenerai sain » et sauf de cette terre, et je ne vous abandonnerai point, « que je n'aye accompli tout ce que je vous ai promis. » Jacob s'étant éveillé dans ce songe, fut saisi de crainte, et dit : « Quoi ! Dieu est vraiment ici, et je n'en savais » rien. Ah ! que ce lieu-ci est terrible, puisque ce n'est » autre chose que la maison de Dieu et la porte du Ciel ! » Puis s'étant levé, il dressa une pierre, sur laquelle il répandit de l'huile en mémoire de ce qui venait de lui arriver, et fit en même temps vœu à Dieu, que s'il revenait sain et sauf, il lui offrirait la dîme de tout ce qu'il aurait.

Voici encore une autre vision. Gardant les troupeaux de son beau-père Laban, qui lui avait promis que tous les agneaux de diverses couleurs que les brebis produiraient, seraient sa récompense, il songea une nuit qu'il voyait les mâles sauter sur les femelles, et qu'elles lui produisaient toutes des agneaux de diverses couleurs. Dans ce beau songe, Dieu lui apparut et lui dit : (*Genèse* 31. 12.) « Regardez et voyez comme les mâles montent sur les » femelles, et comme ils sont de diverses couleurs ; car » j'ai vu la tromperie et l'injustice que vous fait Laban, » votre beau père ; levez-vous donc maintenant, sortez de » ce pays-ci, et retournez dans le vôtre. » Comme il s'en retournait avec toute sa famille, et avec ce qu'il avait gagné chez son beau-père, il eut, dit l'histoire, une rencontre pendant la nuit d'un homme inconnu, contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour ; et cet homme ne l'ayant pu vaincre, il lui demande qui il était. Jacob lui dit son nom : « Vous ne serez » plus appelé Jacob, mais Israël, car puisque vous avez » été fort en combattant contre Dieu, à plus forte raison » serez-vous fort en combattant contre les hommes. » (*Gen.* 32. 25. 28.)

Voilà quelles furent en partie les premières de ces prétendues visions et révélations divines. Il ne faut pas juger autrement des autres que de celles-ci. Or quelle apparence de

divinité y a-t-il dans dessonges si grossiers et dans des illusions si vaines ? Si quelques personnes venaient maintenant nous conter de pareilles sornettes, et les crussent pour de véritables révélations divines ; comme, par exemple, si quelques étrangers, quelques allemands, venus dans notre France, et qui auraient vu toutes les plus belles Provinces du Royaume, venaient à dire que Dieu leur serait apparu dans leur pays, qu'il aurait dit de venir en France, et qu'il leur donnerait à eux et à tous leurs descendans, toutes les belles terres, Seigneuries, et Provinces de ce Royaume, qui sont depuis les fleuves du Rhin et du Rhône jusqu'à la mer Océane ; qu'il ferait une éternelle alliance avec eux, qu'il multiplierait leur race, qu'il rendrait leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel et que les grains de sables de la mer, &c. ; qui ne rirait de telles sottises, et qui ne regarderait ces étrangers comme des fous ?...... Il n'y a certainement personne qui ne les regardât comme tels, et qui ne se moquât de toutes ces belles visions et révélations divines.

Or il n'y a aucune raison de juger ni de penser autrement de tout ce qu'on fait dire à ces grands prétendus saints patriarches Abraham, Isaac et Jacob, sur les prétendues révélations divines qu'ils disaient avoir eu.

A l'égard de l'institution des sacrifices sanglans, les Livres sacrés l'attribuent manifestement à Dieu. Comme il serait trop ennuyant de faire les détails dégoûtans de ces sortes de sacrifices, je renvoie le lecteur à *l'Exode*, *ch.* 25, 1 : 27, 1 et 21 : 28, 3 : 29, 1 : *ib.*, ℣. 2 : ℣. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11.

Mais les hommes n'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire faire honneur à Dieu, de déchirer, tuer et brûler ses propres créatures, sous prétexte de lui en faire des sacrifices ? Et maintenant encore, comment est-ce que nos christicoles sont si extravagans que de croire faire un plaisir extrême à leur Dieu, le père, de lui offrir éternellement en sacrifice son divin fils, en mémoire de ce qu'il aurait été honteusement et misérablement pendu à une croix où il serait expiré ? Certainement cela ne peut venir que d'un opiniâtre aveuglement d'esprit.

A l'égard du détail des sacrifices d'animaux, il ne

consiste qu'en des vêtemens de couleurs, en sang, fressures, foies, jabots, rognons, ongles, peaux, fiente, fumée, gâteaux, certaines mesures d'huile et de vin, le tout offert et infecté de cérémonies sales, et aussi pitoyables que des opérations de magie les plus extravagantes.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la loi de ce détestable peuple Juif ordonnait que l'on sacrifiât des hommes. Les barbares (tels qu'ils soient) qui avaient rédigé cette loi affreuse, ordonnaient (*Lev.*, *ch.* 27) que l'on fît mourir sans miséricorde tout homme qui avait été voué au Dieu des Juifs, qu'ils nommaient Adonaï, et c'est, selon ce prétexte exécrable, que Jephté immola sa fille, que Saül voulut immoler son fils.

Mais voici encore une preuve de la fausseté de ces révélations, dont nous avons parlé. C'est le défaut d'accomplissement des grandes et magnifiques promesses qui les accompagnaient; car il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

La preuve de cela consiste en trois choses principales: 1°. A rendre leur postérité plus nombreuse que tous les autres peuples de la terre, &c.; 2°. à rendre le peuple qui viendrait de leur race, le plus heureux, le plus saint et le plus triomphant de tous les peuples de la terre, &c.; 3°. et aussi à rendre son alliance éternelle, et qu'ils posséderaient à jamais le pays qu'il leur donnerait. Or, il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement. Il est certain que le peuple Juif, ou le peuple d'Israël, qui est le seul qu'on puisse regarder comme descendant des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et le seul dans lequel ces promesses auraient dû s'accomplir, n'a jamais été si nombreux pour qu'il puisse être comparable aux autres peuples de la terre, beaucoup moins, par conséquent, aux grains de sable, etc.; car l'on voit que, dans le temps même qu'il a été le plus nombreux et le plus florissant, il n'a occupé que les petites Provinces stériles de la Palestine et des environs, qui ne sont presque rien en comparaison de la vaste étendue d'une multitude de Royaumes florissans qui sont de tous côtés sur la terre.

Secondement. Elles n'ont jamais été accomplies touchant les grandes bénédictions dont ils auraient dû être favorisés;

car, quoiqu'ils aient remporté de petites victoires sur de pauvres peuples qu'ils ont pillés, cela n'a pas empêché qu'ils n'aient été le plus souvent vaincus et réduits en servitude, leur Royaume détruit aussi bien que leur nation par l'armée des Romains : et maintenant encore nous voyons que le reste de cette malheureuse nation n'est regardé que comme le peuple le plus vil et le plus misérable de toute la terre, n'ayant en aucun endroit ni domination ni supériorité.

Troisièmement. Enfin, ces promesses n'ont point été non plus accomplies à l'égard de cette alliance éternelle que Dieu aurait dû faire avec eux, puisque l'on ne voit maintenant, et que l'on n'a même jamais vu, aucune marque de cette alliance; et qu'au contraire ils sont, depuis plusieurs siècles, exclus de la possession du petit pays qu'ils prétendent leur avoir été promis de la part de Dieu pour en jouir à tout jamais. Ainsi toutes ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet, c'est une marque assurée de leur fausseté. Ce qui prouve manifestement encore que ces prétendus saints et sacrés Livres qui les contiennent, n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu. Donc c'est en vain que nos christicoles prétendent s'en servir comme d'un témoignage infaillible pour prouver la vérité de leur Religion.

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE SECTION.

De l'Ancien Testament.

NOS christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité et des preuves certaines de la vérité de leur Religion, les prophéties, qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si long-temps avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles qui ont été prédites par les prophêtes.

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus prophêtes, et si l'on en doit faire tant d'état que nos christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étaient que des visionnaires et des fanatiques, qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant que c'était par l'esprit de Dieu qu'ils agissaient et qu'ils parlaient ; ou bien c'était des imposteurs qui contrefaisaient les prophêtes, et qui, pour tromper plus facilement les ignorans et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrais bien savoir comment serait reçu un Ezechiel qui dit, (*ch.* 3 et 4), que Dieu lui a fait manger à son déjeûner un livre de parchemin, lui a ordonné de se faire lier comme un fou ; lui a prescrit de se coucher 390 jours sur le côté droit et 40 sur le gauche ; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, et ensuite, par accommodement, de la fiente de bœuf ? Je demande comment un pareil extravagant serait reçu chez les plus imbécilles mêmes de tous nos provinciaux ?

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions, que les reproches violens que ces prophêtes se faisaient les uns aux autres, de ce qu'ils parlaient faussement au nom de Dieu ; reproches mêmes qu'ils se faisaient, disaient-ils, de la part de Dieu. (Voyez *Ezech.* 13, 1 *Sophon.* 3, 4 *et Jerem.* 2. 4.)

Ils disent tous, *gardez-vous des faux prophêtes*, comme les vendeurs de Mitridate disent, *gardez-vous des pillules contrefaites.*

Ces malheureux font parler Dieu d'une manière dont un crocheteur n'oserait parler. Dieu dit : au 23e. *chap. d'Ezechiel*, que la jeune Oolla n'aime que ceux qui ont membre d'âne et sperme de cheval. Comment ces fourbes insensés auraient-ils connu l'avenir ? Nulle prédiction en faveur de leur nation Juive n'a été accomplie.

Le nombre des prophéties qui prédisent la félicité et la grandeur de Jérusalem, est presque innombrable ; aussi dira-t-on, il est très-naturel qu'un peuple vaincu et captif se console dans ses maux réels par des espérances imaginaires, comme il ne s'est pas passé une année depuis la destitution du roi Jacques, que les Irlandais de son parti n'aient forgé plusieurs prophéties en sa faveur.

Mais si ces promesses faites aux Juifs se fussent effecti-

vement trouvées véritables, il y aurait déjà long-temps que la nation Juive aurait été et serait encore le peuple le plus nombreux, le plus puissant, le plus heureux et le plus triomphant.

DEUXIÈME SECTION.

Du Nouveau Testament.

IL faut maintenant examiner les prétendues prophéties contenues dans les évangiles.

Premièrement. Un ange s'étant apparu en songe à un nommé Joseph, père au moins putatif de Jésus, fils de Marie, lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point » de prendre chez vous Marie votre épouse ; car ce qui » est dans elle est l'ouvrage du Saint-Esprit (1). Elle vous » enfantera un fils que vous appellerez Jésus, parce que » ce sera lui qui délivrera son peuple de ses péchés.

Cet ange dit aussi à Marie : » Ne craignez point, parce » que vous avez trouvé grâce devant Dieu. Je vous déclare » que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfan- » terez un fils que vous nommerez Jésus. Il sera grand, sera » appellé le fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera » le trône de David son père ; il régnera à jamais dans » la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » (*Matth.* 1, 20, et *Luc.* 1, 3.)

Jésus commença à prêcher et à dire : « Faites pénitence, » car le royaume du ciel approche. (*Matth.* 4, 17.) Ne » vous mettez pas en peine, et ne dites pas, que mange- » rons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous » vêtus ? car votre père céleste sait que toutes ces choses » vous sont nécessaires. Cherchez donc premièrement le » royaume de Dieu et de sa justice, et toutes ces choses » vous seront données pour surcroît. (*Mat.* 6, 30, 31, 32.) »

Or, maintenant que tout homme qui n'a pas perdu le sens commun, examine un peu, si ce Jésus a été jamais roi, si ses disciples ont eu toutes choses en abondance.

Ce Jésus promet souvent qu'il délivrera le monde du péché.

---

(1) Combien, dit Montagne, y a-t-il d'histoires de semblables cocuages procurés par les Dieux, contre les pauvres humaines, etc. (Ess. p. 500.)

Y a-t-il une prophétie plus fausse ? et notre siècle n'en est-il pas une preuve parlante ?

Il est dit que ce Jésus est venu sauver son peuple. Quelle façon de le sauver ? C'est la plus grande partie qui donne la dénomination à une chose ; une douzaine ou deux, par exemple, d'Espagnols ou de Français, ne sont pas le peuple Français ou le peuple Espagnol ; et si une armée de cent vingt mille hommes était faite prisonnière de guerre par une plus forte armée d'ennemis, et si le chef de cette armée rachetait seulement quelques hommes, comme dix à douze soldats ou officiers en payant leur rançon, on ne dirait pas pour cela qu'il aurait délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un Dieu qui vient se faire crucifier et mourir pour sauver tout le monde, et qui laisse tant de nations damnées ? Quelle pitié et quelle horreur !

Jésus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander et qu'on recevra, qu'à chercher et qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom, on l'obtiendra, et que si l'on avait seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on ferait, par une seule parole, transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse eût été véritable, rien ne paraîtrait impossible à nos christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant tout le contraire arrive.

Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sectateurs que le Christ en a fait aux siens sans aucun succès, que ne dirait-on pas ? On crierait : ah le fourbe ! ah l'imposteur ! ah les fous de croire un tel imposteur ! Les voilà ces christicoles eux-mêmes dans le cas ; il y a long-temps qu'ils y sont sans revenir de leur aveuglement. Au contraire, ils sont si ingénieux à se tromper, qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du christianisme ; étant, pour lors, disent-ils, nécessaire qu'il y eût des miracles, afin de convaincre les incrédules de la vérité de la Religion ; mais que cette Religion étant suffisamment établie, les miracles n'ont plus été nécessaires : où est donc la certitude de cette proposition ?

D'ailleurs, celui qui a fait ces promesses, ne les a pas restraintes seulement pour un certain temps ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier ; mais il les a faites généralement à tout le monde. « La foi de ceux

» qui croiront, dit-il, sera suivie de ces miracles-ci : ils » chasseront les démons en mon nom ; ils parleront diverses » langues ; ils toucheront les serpens, etc. »

A l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que quiconque dira à une montagne, ôte-toi de là, et te jettes dans la mer, pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur, mais qu'il croie ; tout ce qu'il commandera sera fait. Ne sont-ce pas des promesses qui sont tout-à-fait générales, sans restriction de temps, de lieux ni de personnes?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs et d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jésus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé et établi une société de sectateurs, qui ne tomberaient point dans le vice, ni dans l'erreur ; ces paroles sont absolument fausses, puisqu'il n'y a dans le christianisme aucune secte, ni société et église, qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, principalement la secte ou société de l'église romaine, quoiqu'elle se dise la plus pure et la plus sainte de toutes. Il y a long-temps qu'elle est tombée dans l'erreur ; elle y est née ; pour mieux dire, elle y a été engendrée et formée ; et maintenant elle est même dans des erreurs qui sont contre l'intention, les sentimens et la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a, contre son dessein, aboli les lois des Juifs qu'il approuvait, et qu'il était venu lui-même, disait-il, *pour les accomplir et non pour les détruire*, et qu'elle est tombée dans les erreurs et l'idolâtrie du paganisme, comme il se voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses saints, à leurs images et à leurs reliques.

Je sais bien que nos christicoles regardent comme une grossièreté d'esprit, de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses et prophéties comme elles sont exprimées ; ils abandonnent le sens littéral et naturel des paroles, pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique et spirituel, et qu'ils nomment allégorique et tropologique ; disant, par exemple, que, par le peuple d'Israël et de Judas, à qui ces promesses ont été faites ; il faut entendre, non les Israëlites selon la chair, mais les Israëlites selon l'esprit, c'est-à-dire les chrétiens, qui sont l'Israël de Dieu, le vrai peuple choisi ;

Que par la promesse faite à ce peuple esclave de le délivrer de la captivité, il faut entendre, non une délivrance

corporelle d'un seul peuple captif, mais la délivrance spirituelle de tous les hommes, de la servitude du démon, qui se devait faire par leur divin Sauveur;

Que par l'abondance des richesses, et toutes les félicités temporelles promises à ce peuple, il faut entendre l'abondance des grâces spirituelles; et qu'enfin, par la ville de Jérusalem, il faut entendre, non la Jérusalem terrestre, mais la Jérusalem spirituelle, qui est l'église chrétienne.

Mais il est facile de voir que ces sens spirituels et allégoriques n'étant qu'un sens étranger, imaginaire, un subterfuge des interprêtes, il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'une proposition ni d'une promesse quelconque. Il est ridicule de forger ainsi des sens allégoriques, puisque ce n'est que par rapport au sens naturel et véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fausseté. Une proposition, par exemple, une promesse qui se trouve véritable dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas fausse en elle-même, sous prétexte qu'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas: de même que celles qui se trouvent manifestement fausses dans leur sens propre et naturel, ne deviendront pas véritables en elles-mêmes, sous prétexte qu'on voudrait leur donner un sens étranger qu'elles n'auraient pas.

On peut dire que les prophéties de l'Ancien Testament ajoutées au Nouveau, sont des choses bien absurdes et bien puériles. Par exemple, Abraham avait deux femmes, dont l'une qui n'était que servante, figurait la synagogue, et l'autre qui était épouse, figurait l'église chrétienne. Et sous prétexte encore que cet Abraham avait eu deux fils, dont l'un, qui était de la servante, figurait le vieux Testament, et l'autre, qui était de son épouse, figurait le nouveau Testament. Qui ne rirait d'une si ridicule doctrine? (1)

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain, pour servir de signal à des espions, dans l'Ancien Testament, soit la figure du sang de Jésus-Christ répandu dans le Nouveau?

Si, suivant cette manière d'interpréter allégoriquement

(1) Spectatum admissi risum teneatis amici. (*De arte poëtica Horat.* 5 vers.)

tout ce qui s'est dit, fait et pratiqué dans cette ancienne loi des Juifs, on voulait interpréter de même allégoriquement tous les discours, toutes les actions et toutes les avantures du fameux Don-Quichotte de la Manche; on y trouverait certainement autant de mystères et de figures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la Religion chrétienne subsiste. C'est pourquoi il n'est presque rien dans cette ancienne loi, que les docteurs christicoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse et la plus ridicule qu'on ait jamais faite est celle de Jésus, (*Luc. ch.* 21). Il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil et dans la lune, et que le fils de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes; et il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé? Le fils de l'homme est-il venu dans une nuée?

CHAPITRE VII.

IVe. PREUVE, *tirée des erreurs de la doctrine et de la morale.*

LA Religion chrétienne, apostolique et romaine, enseigne et oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même temps qu'il y a trois personnes divines, chacune desquelles est véritablement Dieu. Ce qui est manifestement absurde; car s'il y en a trois qui soient véritablement Dieu, ce sont véritablement trois Dieux. Il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu; ou s'il est vrai de le dire, il est faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui sont Dieu, puisqu'un et trois ne se peut véritablement dire d'une seule et même chose.

Il est aussi dit, que la première de ces prétendues personnes divines, qu'on appelle le père, a engendré la seconde personne qu'on appelle le fils, et que ces deux premières personnes ensemble ont produit la troisième, que l'on appelle le saint-esprit, et néanmoins que ces trois prétendues divines personnes ne dépendant point l'une de l'autre, et ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela est encore manifestement absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre, sans quelque dépendance de cet autre,

et qu'il faut nécessairement qu'une chose soit, pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisième personnes divines ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent dans leur être, de cette première personne, qui leur aurait donné l'être, ou qui les aurait engendrées; et il faut nécessairement aussi que cette première, qui aurait donné l'être aux deux autres, ait été avant, puisque ce qui n'est point, ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs il répugne et est absurde de dire, qu'une chose qui aurait été engendrée ou produite n'aurait point eu de commencement. Or, selon nos christicoles, la seconde et la troisième personnes ont été engendrées ou produites; donc elles ont eu un commencement; et si elles ont eu un commencement, et que la première personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée, ni produite d'aucune autre, il s'ensuit de nécessité que l'une ait été avant l'autre.

Nos christicoles qui sentent ces absurdités, et qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, et humblement adorer de si hauts mystères sans vouloir les comprendre. Mais comme ce qu'ils appellent foi est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disaient, qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos déichristicoles condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens Payens qui adoraient plusieurs Dieux. Ils se raillent de la généalogie de leurs Dieux, de leur naissance, de leurs mariages, et de la génération de leurs enfans; et ils ne prennent pas garde qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules et plus absurdes.

Si les Payens ont crû qu'il y avait des Déesses aussi bien que des Dieux; que ces Dieux et ces Déesses se mariaient, et qu'ils engendraient des enfans, ils ne pensaient en cela rien que de naturel: car ils ne s'imaginaient pas encore que les Dieux fussent sans corps ni sentimens; ils croyaient qu'ils en avaient aussi bien que les hommes. Pourquoi n'y en aurait-il point eu de mâle et de femelle? On ne voit point qu'il y ait plus de raison de nier ou de reconnaître plutôt l'un que l'autre; et en supposant des Dieux et des

Déesses, pourquoi n'engendreraient-ils pas en la manière ordinaire? Il n'y aurait certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine, s'il était vrai que leurs Dieux existassent.

Mais dans la doctrine de nos christicoles, il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde; car outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois, et de trois qui n'en font qu'un; ils disent que ce Dieu triple et unique, n'a ni corps, ni forme, ni figure, que la première personne de ce Dieu triple et unique, qu'ils appellent le père, a engendré toute seule une seconde personne qu'ils appellent le fils, et qui est tout semblable à son père, étant comme lui sans corps, sans forme et sans figure. Si cela est; qu'est-ce qui fait que la première s'appelle le père plutôt que la mère? et que la seconde se nomme plutôt le fils que la fille? Car, si la première est véritablement plutôt père que mère, et si la seconde est plutôt fils que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'une et dans l'autre de ces deux personnes, qui fasse que l'un soit père plutôt que mère, et l'autre plutôt fils que fille. Or, qui pourrait faire cela, si ce n'est qu'ils seraient tous deux mâles et non femelles? Mais comment seront-elles plutôt mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure? Cela n'est pas imaginable et se détruit de soi-même. N'importe, ils disent toujours que ces deux personnes sans corps, forme ni figure, et par conséquent sans différence de sexe, sont néanmoins père et fils, et qu'ils ont produit, par leur mutuel amour, une troisième personne qu'ils appellent le saint-esprit; laquelle personne n'a non plus que les deux autres, ni corps, ni forme, ni figure. Quel abominable galimatias!

Puisque nos christicoles bornent la puissance de Dieu le père à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette seconde personne, aussi bien que la troisième, ayent comme la première, la puissance d'engendrer un fils qui soit semblable à elle? Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la première personne, c'est donc une perfection et une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisième personne. Ainsi ces deux personnes manquant d'une perfection et d'une puissance qui

se trouvent dans la première, elles ne seraient certainement pas égales entr'elles : si au contraire ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devraient donc pas l'attribuer à la première personne non plus qu'aux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un être qui serait souverainement parfait.

D'ailleurs, ils n'oseraient dire que la puissance d'engendrer une divine personne, ne soit pas une perfection ; et s'ils disent que cette première personne aurait bien pu engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, mais qu'elle n'aurait voulu engendrer que ce seul fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auraient point voulu engendrer d'autres, on pourrait, 1°. leur demander, d'où ils savent que cela est ainsi ; car on ne voit point, dans leurs prétendues écritures saintes, qu'aucune de ces divines personnes se soient positivement déclarées là-dessus. Comment donc nos christicoles peuvent-ils savoir ce qui en est ? Ils n'en parlent donc que suivant leurs idées et leurs imaginations creuses ;

2°. On pourrait dire que si ces prétendues divines personnes avaient la puissance d'engendrer plusieurs enfans et qu'elles n'en voulussent cependant rien faire, il s'ensuivrait que cette divine puissance demeurerait en elles sans effet. Elle serait tout-à-fait sans effet dans la troisième personne, qui n'en engendrerait et n'en produirait aucune, et elle serait presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudraient la borner à si peu. Ainsi, cette puissance qu'elles auraient d'engendrer et de produire quantité d'enfans, demeurerait en elle comme oisive et inutile, ce qu'il ne serait nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos christicoles blâment et condamnent les Payens de ce qu'ils attribuaient la divinité à des hommes mortels, et de ce qu'ils les adoraient comme des Dieux après leur mort ; ils ont raison en cela ; mais ces Payens ne faisaient que ce que font encore maintenant nos christicoles, qui attribuent la divinité à leur Christ, ensorte qu'ils devraient eux-mêmes se condamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces Payens, et qu'ils adorent un homme qui était mortel, et si bien mortel, qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne servirait de rien à nos christicoles de dire qu'il y aurait une grande différence entre leur Jésus-Christ et les Dieux des Payens, sous prétexte que leur Christ serait, comme ils disent, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la divinité se serait véritablement incarnée en lui; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auraient fait dans Jésus-Christ un vrai Dieu et un vrai homme. Ce qui ne s'était jamais fait, à ce qu'ils prétendent, dans les Dieux des Payens.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse de cette réponse; car d'un côté n'aurait-il pas été aussi facile aux Payens qu'aux Chrétiens de dire que la divinité se serait incarnée dans les hommes qu'ils adoraient comme Dieux? D'un autre côté, si la divinité avait voulu s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jésus-Christ, que savent-ils si cette même divinité n'aurait pas bien voulu aussi s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes, et dans ces admirables femmes, qui, par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, et se sont fait ainsi adorer comme Dieux et Déesses? Et si nos christicoles ne veulent pas croire que la Divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jésus? Où en est la preuve? Leur foi et leur créance, qui étaient dans les Payens comme dans eux. Ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le Christianisme que dans le Paganisme, c'est que les Payens n'ont ordinairement attribué la Divinité qu'à de grands hommes, auteurs des Arts et des Sciences, et qui avaient excellé dans des vertus utiles à leur patrie; mais nos déichristicoles à qui attribuent-ils la Divinité? A un homme de néant, vil et méprisable, qui n'avait ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parens, et qui, depuis qu'il a voulu paraître dans le monde et faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé et pour un séducteur, qui a été méprisé,

moqué, persécuté, fouetté, et enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage et sans habileté.

De son temps, il y eut encore plusieurs autres semblables imposteurs qui se disaient être le vrai Messie promis par la Loi, entr'autres un certain Juda Galiléen, un Théodor, un Barcon et autres, qui, sous un vain prétexte, abusaient les peuples et tâchaient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui sont tous péris.

Passons à ses discours et à quelques-unes de ses actions qui sont des plus remarquables et des plus singulières dans leurs espèces. « Faites pénitence, disait-il aux peuples, » car le Royaume du ciel est proche : croyez cette bonne » nouvelle; » et il allait courir toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue prochaine du Royaume du ciel. Comme personne n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce Royaume; c'est une preuve parlante qu'il n'était qu'imaginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge et la description de ce beau Royaume.

Voici comme il parlait aux peuples : « Le Royaume des » cieux est semblable à un homme qui a semé du bon » grain dans son champ; mais pendant que les hommes » dormaient, son ennemi est venu qui a semé la zizanie » parmi le bon grain. Il est semblable à un trésor caché » dans un champ : un homme ayant trouvé ce trésor, le » cache de nouveau, et il a eu tant de joie de l'avoir trouvé, » qu'il a vendu tout son bien, et il acheté ce champ. Il » est semblable à un marchand qui cherche de belles per- » les, et qui en ayant trouvé une de grand prix, va vendre » tout ce qu'il a, et achète cette perle. Il est semblable à » un filet qui a été jeté dans la mer, et qui renferme toutes » sortes de poissons : étant plein, les pêcheurs l'ont retiré, » et ont mis les bons poissons ensemble dans des vaisseaux, » et jeté dehors les mauvais. Il est semblable à un grain » de moutarde qu'un homme a semé dans son champ : il » n'y a point de grain si petit que celui-là; néanmoins, » quand il est crû, il est plus grand que tous les légumes, » etc. » Ne voilà-t-il pas des discours dignes d'un Dieu.

On fera encore le même jugement de lui, si l'on examine de près ses actions. Car, 1°. courir toute une Province, prêchant la venue prochaine d'un prétendu Royaume; 2°. avoir été transporté par le diable sur une haute montagne, d'où il aurait cru voir tous les Royaumes du monde; cela ne peut convenir qu'à un visionnaire; car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un Royaume entier, si ce n'est le petit Royaume d'Yvetot, qui est en France. Ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces Royaumes, et qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi bien que sur le pinacle du temple; 3°. lorsqu'il guérit le sourd et le muet, dont il est parlé dans S. Marc; il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, et qu'ayant craché, il lui tira la langue, puis jetant les yeux au ciel, il poussa un grand soupir, et lui dit: *Eppheta.* Enfin, qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui, et qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les christicoles, continuons à dire quelques mots de leurs mystères. Ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu, et ils s'attribuent la puissance de faire des Dieux de pâte et de farine, et même d'en faire autant qu'ils veulent. Car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de Dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie! avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauraient faire la moindre mouche, et ils croient pouvoir faire des Dieux à milliers. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement, pour soutenir des choses si pitoyables, et cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voient-ils pas, ces docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des prêtres auraient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en Dieux? Tous les prêtres des idoles n'auraient-ils pu et ne pourraient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère?

Ne voient-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des Dieux ou des idoles de bois, de pierre, etc., que les Payens adoraient, démontrent pareillement la vanité des Dieux et des idoles de pâte et de farine que nos déichristicoles adorent? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des Dieux des Payens? N'est-ce point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des images muettes et insensibles? Et que sont donc nos Dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur des souris?

Quelles seront donc les vaines ressources des christicoles? Leur morale? elle est la même au fond que dans toutes les Religions; mais des dogmes cruels en sont nés et ont enseigné la persécution et le trouble. Leurs miracles? mais quel peuple n'a pas les siens, et quels sages ne méprisent pas ces fables? Leurs prophéties? n'en a-t-on pas démontré la fausseté? Leurs mœurs? ne sont-elles pas souvent infâmes? L'établissement de leur Religion? mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas élevé, la force n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice? La doctrine? mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité?

Je crois, mes chers amis, vous avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. Votre raison fera plus encore que mes discours, et plût à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que d'être trompés! mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin, pour l'établissement de ces horribles impostures. L'église Romaine, la Grecque, la Protestante, tant de disputes vaines, et tant d'ambitieux hypocrites, ont ravagé l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Joignez, mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de moines et de nonnes devenus stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues, et vous verrez que la Religion Chrétienne a fait périr la moitié du genre humain.

Je finirai par supplier Dieu si outragé par cette secte, de daigner nous rappeller à la Religion Naturelle, dont le Christianisme est l'ennemi déclaré; à cette Religion simple que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui, que

ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. Alors l'Univers serait composé de bons citoyens, de pères justes, d'enfans soumis, d'amis tendres. Dieu nous a donné cette Religion en nous donnant la raison. Puisse le fanatisme ne la plus pervertir ! Je vais mourir plus rempli de ces desirs que d'espérances.

Voilà le précis exact du Testament in-folio de JEAN MESLIER. *Qu'on juge de quel poids est le témoignage d'un prêtre mourant qui demande pardon à Dieu.*

Ce 15e. Mars 1742.

CATÉCHISME DE L'HONNÊTE HOMME, OU DIALOGUE ENTRE UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

TRADUIT DU GREC VULGAIRE.

Par D. J. J. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

PUIS-JE vous demander, Monsieur, de quelle Religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, et qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Êtes-vous Mahométan, du rite d'Omar ou de celui d'Ali? Suivez-vous les dogmes des anciens Parsis, ou de ces Sabéens, si antérieurs aux Parsis, ou des Brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? Seriez-vous Juif? Êtes-vous Chrétien, du rite Grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE HOMME.

J'adore Dieu; je tâche d'être juste, et je cherche à m'instruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres Juifs sur le Zenda-Vesta, sur le Vedam, sur l'Alcoran?

L'HONNÊTE HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres; et je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature, qu'il faut adorer et aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres Juifs?

L'HONNÊTE HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que Moïse ait écrit dans un désert le Pentateuque, qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Égypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans (quoiqu'il se trompe de deux cents), ce livre eût été probablement écrit en Egyptien; et on nous dit qu'il l'était en Hébreu. Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois: on n'avait pas, du temps de Moïse, d'autre manière d'écrire; c'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs: il fallait polir le bois ou la pierre; il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde Juive n'avait pas de quoi se faire des habits et des souliers, et Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années. pour leur conserver leurs vêtemens et leurs chaussures sans dépérissement.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cent ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il est parlé des rois, et qu'il n'y eut de rois que longtemps après Moïse; sur la position des villes qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, et vrai s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms des villes ou des bourgades dont il est parlé, et qui ne furent fondées ou appellées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles, etc.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses et les peines après la mort, sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses lois. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, et qu'il ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Zoroastre, antérieur au législateur Juif, dit: *honorez et aimez vos parens, si vous voulez avoir la vie éternelle?* et le décalogue dit: *honore père et mère si tu veux vivre long-temps sur la*

terre. Il semble que Zoroastre parle en homme divin, et Moïse en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison et dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la Génèse est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit, avec un peu de surprise, que Dieu vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le serpent parle à Eve, attendu qu'il est le plus subtil des animaux, et qu'une ânesse qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après; que Dieu délivre de servitude en Egypte, six cent mille combattans de son peuple, sans compter les vieillards, les enfans et les femmes; que ces six cent mille combattans après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leur ennemi; qu'en fuyant, ils ne prennent pas le chemin du pays où Dieu les conduit; qu'ils se trouvent entre Memphis et la Mer-Rouge; que Dieu leur ouvre cette mer et la leur fasse passer à pied sec, pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise; que ce peuple sous la main et sous les yeux de Dieu même, demande au frère de Moïse un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or soit jetté en fonte en un seul jour; que Moïse réduise cet or en poudre impalpable, et la fasse avaler au peuple; que vingt trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des Lévites en punition d'avoir érigé ce veau d'or, et qu'Aaron, qui l'a jetté en fonte, soit déclaré Grand-Prêtre pour récompense; qu'on ait brûlé deux cent cinquante hommes d'une part, et quatorze mille sept cent hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à Aaron, et que, dans une autre occasion, Moïse ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5°. Si on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique, et qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait

fait crever les femmes adultères, et qui ait respecté les femmes fidelles.

On voit encore, avec plus d'étonnement, un vrai prophête parmi les idolâtres dans la personne de Balaam.

6°. On est encore plus surpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple Juif trouve 675,000 brebis, 72,000 bœufs, 61,000 ânes, 32,000 pucelles; et on frissonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles et toutes les veuves, les épouses et les mères, et ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Gabaonites déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel; le Jourdain qui ouvre son lit comme la Mer-Rouge pour laisser passer ces Juifs; les murailles de Jérico qui tombent au son des trompettes; tant de prodiges de toute espèce exigent, pour être crus, le sacrifice de la raison, et la foi la plus vive. Enfin, à quoi aboutissent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des siècles en faveur de son peuple? à le rendre presque toujours l'esclave des nations.

8°. Toute l'histoire de Samson semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de Josué et de Jephté semble barbares.

9°. L'histoire des rois est un tissu de cruautés et d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables! le premier roi Juif Saül ne trouve chez son peuple que deux épées, et son successeur David laisse plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres sont écrits par Dieu même; vous savez que Dieu ne peut mentir. Donc, si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture.

10°. Les prophêtes ne sont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché et allégorique des prophéties. Il est tout surpris de voir Jérémie se charger d'un bât et d'un colier, et qui se fait lier avec des cordes; Osée qui va s'unir à une femme adultère; Isaïe qui marche tout nud dans la place publique; Ezéchiel qui se couche trois cent quatre-vingt dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre son pain d'excrémens d'homme, et

ensuite

ensuite de bouse de vache, etc. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays, et de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé. Et quand il voit Elisée faire dévorer quarante enfans par des ours, pour l'avoir appellé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense, peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc, si les livres Juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération, j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance et de justice, qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés. Mais peut-être aussi, la préférence que vous avez donné au Nouveau Testament sur l'Ancien, peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée. Car, si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie? et si elle était mauvaise, comment était-elle divine?

LE CALOYER.

L'Ancien Testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le Nouveau Testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes et les mêmes scrupules que l'Ancien?

L'HONNÊTE HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, et vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens Arméniens, qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre; avec des Grecs qui assurent que le Saint-Esprit ne procède point du fils; avec des Nestoriens qui nient que Marie soit mère de Dieu; avec quelques Latins qui se vantent qu'au bout de l'occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie et d'Afrique. Je sais que cinq ou six sectes en Europe, s'anathématisent les unes les autres; les Musulmans qui m'entourent, regardent d'un œil de mépris et d'horreur tous ces Chrétiens; que cependant ils tolèrent. Les Juifs ont également en exécration les Chrétiens et les Musulmans; les Guèbres les méprisent tous; et le peu qui

reste de Sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés; le Brame ne peut souffrir ni Sabéens, ni Guèbres, ni Chrétiens, ni Mahométans, ni Juifs.

J'ai cent fois souhaité que Jésus-Christ, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi étant Dieu il n'a pas usé des droits de la divinité; pourquoi en venant nous délivrer du péché, il nous a laissé dans le péché; pourquoi en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur?

Je sais que je ne suis rien; je sais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Être des Êtres; mais il m'est permis comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de Jésus, directement contraires l'une à l'autre, et que ces généalogies sont différentes dans les noms et dans le nombre de ses ancêtres, ne sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père Joseph, qui n'est pas son père?

Je donne la tournure à mon esprit pour comprendre comment un Dieu est mort si inutilement. Je lis les livres sacrés et les livres profanes de ces temps-là; un de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en orient, et conduisit des Mages aux pieds de Dieu qui venait de naître. Aucun livre profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été apperçu par la terre entière et marqué dans les fastes de tous les états. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé Hérode, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant, qui venait de naître dans une étable, devait être roi des Juifs; mais, comment, et à qui, et sur quel fondement, entendit-il dire cette étrange nouvelle? Est-il possible que ce roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper, dans le massacre, un enfant obscur? Y a-t-il un exemple sur la terre, d'une fureur si abominable et si insensée?

J'ouvre l'histoire de Joseph, auteur presque contemporain; Joseph parent de Mariamne, sacrifiée par Hérode; Joseph ennemi naturel de ce prince; il ne dit pas un mot de cette

aventure ; il est Juif, et il ne parle pas même de ce Jésus né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer, et de ce que je dois croire! Je lis les écritures, et je n'y vois nulle part que Jésus, reconnu depuis pour Dieu, se soit jamais appellé Dieu, je vois même tout le contraire; il dit que son père est plus grand que lui ; que le père seul sait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père et de fils se doivent-ils entendre chez un peuple où, par les fils de Bélial, on voulait dire les méchans, et par les fils de Dieu, on désignait les hommes justes ? J'adopte quelques maximes de la morale de Jésus ; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale ? Dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture, ne sont-ils pas défendus ? le respect pour les parens, l'obéissance aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnée ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphêmer, que des diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin, en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, etc., ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant et prouvant la vérité par des miracles éclatans et utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre !

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes et des boiteux ; Jésus dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux ; que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que Dieu parle? Il annonce expressément que dans la génération prochaine, le fils de l'homme descendra dans les nuées. Que signifie le fils de l'homme ? Comment descend-on dans les nuées ? Cette prophétie s'est-elle accomplie ?

Enfin, comment puis-je reconnaître Dieu dans un Juif de la populace, condamné au dernier supplice, pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, et suant d'une sueur de sang dans l'angoisse et dans la frayeur que lui inspirait la mort? Est-ce là Platon, est-ce là Socrate ou Antonin, ou Epictète, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius? Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé, d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jésus, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant : *Je suis venu apporter le glaive et non la paix; je suis venu diviser le fils et le père, la fille, la mère et les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur et d'effroi; et si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les Chrétiens dès les premiers temps, et dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation et de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre et Paul faire apporter à leurs pieds l'argent de leurs sectatures. Ananie et Saphire ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit; et Pierre les punit en faisant mourir subitement le mari et la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si Dieu faisait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, et non pour les tuer, ce serait pour les corriger et non pour les perdre, qu'il est un Dieu de miséricorde, et non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre ayant fait mourir Ananie, et voyant venir Saphire sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles; si vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le sort de votre mari : au contraire, il l'a fait tomber dans le piège; il semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pen-

sées, je continue, et je dis que je n'ai trouvé aucune trace du Christianisme dans l'histoire du Christ. Les quatre Évangiles qui nous restent, sont en opposition sur plusieurs faits; mais ils attestent uniformément que Jésus fut soumis à la loi de Moïse, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la Synagogue, ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente; les Chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que long-temps après. Dans quel temps précis Dieu voulut-il donc qu'on cessât d'être Juif et qu'on fût Chrétien? Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres?

Si Jésus avait voulu établir une Église Chrétienne, n'en eût-il pas enseigné les lois? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites? n'aurait-il pas annoncé les sept Sacremens dont il ne parle pas? n'aurait-il pas dit, je suis Dieu, engendré et non fait; le St. Esprit procède de mon père sans être engendré; j'ai deux volontés et une personne, ma mère est mère de Dieu? Au contraire, il a dit à sa mère: *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* Il n'établit ni dogme, ni rit, ni hiérarchie, ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les Chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés; ils imputent aux Sybilles des vers acrostiches sur le Christianisme; ils forgent des histoires, des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem, bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinquante lieues de hauteur, qui se promenaient sur l'horison pendant toute la nuit, et qui disparaissait au point du jour.

Que de miracles puérils on a forgés! que de faux martyrs! que de légendes absurdes! *Portenta Judaïca rides!*

Et quel a été le but et la fin de toutes ces grossières impostures? De dominer sur les esprits, d'insulter à la crédulité des idiots, de ravir leurs biens, d'élever des Palais sur les débris des masures des pauvres, de commander avec orgueil en prêchant l'humilité; d'avoir à ses ordres plus de soldats que de prêtres, de condamner à la mort, du fond d'un palais superbe, l'indigent, qui ose élever les yeux et

la voix contre le faste et le luxe des imposteurs, engraissés du sang des misérables. Lisez seulement l'histoire de l'Eglise Chrétienne, vous frémirez d'horreur, et vous pleurerez sur le genre humain.

LE CALOYER.

Je suis forcé de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez aussi que, parmi tant de crimes, il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, et que les bonnes lois ne vous touchent pas? Ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui sont la preuve de la divinité de Jésus-Christ.

L'HONNÊTE HOMME.

Des miracles? juste ciel! et quelle religion n'a pas ses miracles? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodote et les Tite-Live, et par cent auteurs, respectés des nations, et vous croyez à des aventures de la Palestine, racontées, dit-on, par Jean et Marc, dans les livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs et les Romains, dans des livres faits, sans doute, après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes, qui fourmillent de contradictions à chaque page? Par exemple, il est dit dans l'Evangile de St. Matthieu que le sang de Zacharie, fils de Barac, massacré entre le temple et l'autel, retombera sur les Juifs. Or, on voit dans l'histoire de Flavien Joseph, que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple et l'autel, pendant le siège de Jérusalem, par Titus. Donc cet Evangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi Dieu aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les Juifs? Quoi! il aurait ressuscité des morts, et il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, et de mourir du dernier supplice? S'il eut opéré ces prodiges, ç'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser Dieu de s'être fait homme inutilement, et d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, et de miracles de Jésus, pour faire

mourir Jésus en croix ! Ah ! pardonnez-moi de frémir et de douter.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos doutes ne soient fondés, et je sens que vous raisonnez de bonne foi ; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÈTE HOMME.

Sans doute, l'ame demande cette nourriture, mais pourquoi la changer en poison ? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges ? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer et par les flammes ? quelle horreur infernale ! La Religion entre l'homme et Dieu est l'adoration et la vertu ; c'est entre le prince et les sujets une affaire de police ; ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons Dieu sincèrement, simplement, et ne trompons personne. Oui, il faut une Religion ; mais il la faut pure, raisonnable, universelle ; elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes, et non pas pour quelque petite province privilégiée. Il est absurde, odieux, abominable d'imaginer que Dieu éclaire tous les yeux, et qu'il plonge presque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers, il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle ! Vous le savez, c'est d'adorer Dieu et d'être juste ?

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie ?

L'HONNÈTE HOMME.

Comme toutes les autres. Une homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente ; le fanatisme commence ; la fourberie achève. Un homme puissant vient : il

voit une foule qui s'est mise une selle sur le dos et un mords à la bouche : Il monte sur elle et la conduit. Quand une fois la religion nouvelle est reçue dans l'état, le gouvernement n'est plus occupé qu'à prescrire tous les moyens par lesquels elle s'est établie ; elle a commencé par des assemblées secrètes, on les défend. Les premiers apôtres ont été expressément envoyés pour chasser les diables. On défend les diables. Les apôtres se faisaient apporter l'argent des prosélites. Celui qui est convaincu de prendre ainsi de l'argent, est puni. Ils disaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; et sur ce prétexte ils bravaient les lois. Le gouvernement maintient que suivre les lois, c'est obéir à Dieu. Enfin la politique tâche sans cesse de concilier l'erreur reçue et le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous serez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÊTE HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paisiblement le Créateur de tous les mondes, le Dieu de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité et de la justice ?

LE CALOYER.

Non, vous risqueriez trop ; l'Europe est divisée en factions, il faudra en choisir une.

L'HONNÊTE HOMME.

Des factions, quand il s'agit de la vérité universelle, Quand il s'agit de Dieu !

LE CALOYER.

Tel est le malheur des hommes : on est obligé de faire comme eux, ou de les fuir ; je vous demande la préférence pour l'église grecque.

L'HONNÊTE HOMME.

Elle est esclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous soumettre à l'église romaine.

L'HONNÊTE HOMME.

Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche simoniaque, qui achète sa honteuse dignité d'un grand visir, ni d'un prêtre qui s'est cru pendant sept cent ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le suis, de vous proposer la religion protestante.

L'HONNÊTE HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment! pouvez-vous supposer que Saint-Pierre ne soit pas plus ancien que Luther, Zwingle, Occolampade, Calvin, et les réformateurs d'Angleterre, de Danemarck, de Suède, &c.?

L'HONNÊTE HOMME.

Il me semble que la Religion protestante n'est inventée

ni par Luther, ni par Zwingle; il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'Evangile des chrétiens, tandis que les Romains ont chargé le culte de cérémonies et de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le Législateur des Chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images et des os de mort, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les protestans réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses et funestes; ils sont partout soumis aux magistrats, et l'église romaine lutte depuis huit cent ans contre les magistrats. Si les protestans se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences; et puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent les moins.

LE CALOYER.

Il me semble que vous choisissez une Religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÈTE HOMME.

Je vous ai dit que je préférerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à Dieu seul; il parle à tous les cœurs, nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent, d'un pôle à l'autre, qu'on doit être juste, honorer son père et sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses; ces lois sont de Dieu, les simagrées sont des mortels; toutes les Religions diffèrent comme les gouvernemens; Dieu permet les uns et les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore, ne peut ni le flatter

ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas en effet offenser Dieu, que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres ! Que l'assassin d'Urie soit son bien-aimé, et que le Dieu Antonin lui soit en horreur? n'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'Être suprême punira à jamais un Caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un Turc pour avoir mangé du porc? Il y eut des peuples qui ont mis, dit-on, les ognons au rang des Dieux; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de Dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croyent pas, c'est-la ce qui est horrible. Les anciens Parsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Grecs, ont admis un enfer; cet enfer est sur la terre, et se sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous; et grâce au ciel, je vous ai déjà dit que les Turcs sous qui je vis en paix, ne persécutent personne.

L'HONNÊTE HOMME.

Ah! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs!

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant Caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches et de tous les sages de l'antiquité, l'*adoration d'un Dieu, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, et la bienfaisance dans toutes les*

occasions de la vie. C'est cette religion digne de Dieu, que Dieu a gravé dans tous les cœurs. Mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Être éternel, et que l'ânesse de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être Caloyer.

L'HONNÈTE HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je sers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÈTE HOMME.

Et moi selon ma conscience. Elle me dit de plaindre et d'aimer les Caloyers, les Derviches, les Bonze et les Talapoints, de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout Caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNÈTE HOMME.

Mon Dieu, bénissez ce bon Caloyer.

LE CALOYER.

Mon Dieu, bénissez cet honnête homme.

1758.

SERMON DES CINQUANTE. (1)

ANNÉE 1749.

CINQUANTE personnes instruites, pieuses et raisonnables s'assemblent depuis un an (2), tous les dimanches, dans une ville peuplée et commerçante. Elles font des prières, après lesquelles un membre de la société prononce un discours. Ensuite on dîne : et après le repas on fait une collecte pour les pauvres ; chacun préside à son tour : c'est au président à faire la prière et à prononcer le sermon.

Voici une de ces prières et un de ces sermons. Si la semence de ces paroles tombe dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elle ne fructifie.

PRIÈRE.

DIEU de tous les globes et de tous les êtres, la seule prière qui puisse vous convenir est la soumission. Car, que demander à celui qui a tout ordonné, tout prévu, tout enchaîné depuis l'origine des choses ? Si pourtant il est permis de représenter ses besoins à un père, conservez dans nos cœurs cette soumission même, conservez-y votre religion pure, écartez de nous toute superstition. Si on peut vous insulter par des sacrifices indignes, abolissez ces infâmes mystères ; si on peut déshonorer la divinité par des fables absurdes, périssent ces fables à jamais ; si les jours du prince et du magistrat ne sont pas comptés de toute éternité, prolongez leurs jours. Conservez la pureté de nos mœurs ; l'amitié que nos frères se portent ; la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes ; leur obéissance pour les lois, et leur sagesse dans la conduite privée : qu'ils vivent

(1) On l'attribue à M. du Martaine ou du Marsaz ; d'autres à la Metrie ; mais il est d'un grand prince très-instruit.

(2) Le fait est très-vrai.

et qu'ils meurent, en n'adorant qu'un seul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal; un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des associés : mais qui a dans ce monde trop de rebelles.

SERMON.

MES frères, la religion est la voix secrette de Dieu qui parle à tous les hommes; elle doit tous les réunir et non les diviser. Donc, toute religion, qui n'appartient qu'à un peuple, est fausse. La nôtre est, dans son principe, celle de l'univers entier; car nous adorons un Être Suprême, comme toutes les nations l'adorent; nous pratiquons la justice que toutes les nations enseignent, et nous rejettons tous les mensonges que les peuples se reprochent les uns aux autres. Ainsi, d'accord avec tous eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux tous, dans les choses où ils se combattent. Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de tous les temps se réunissent, ne soit l'unique centre de la vérité; et que les points dans lesquels ils diffèrent tous, ne soient les étendards du mensonge; la religion doit être conforme à la morale, et universelle comme elle. Ainsi toute religion, dont les dogmes offensent la morale, est certainement fausse. C'est sous ce double aspect de perversité et de fausseté que nous examinerons dans ce discours les livres des Hébreux, et de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, et ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux premiers points seront pour l'Ancien Testament, et le troisième pour le Nouveau.

Premier point.

VOUS savez, mes frères, quelle horreur nous a saisis, lorsque nous avons lus ensemble les écrits des Hébreux; en portant seulement notre attention sur tous les crimes contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice et la raison universelle, que non-seulement on trouve dans chaque chapitre, mais, que pour comble d'horreur, on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'Être Suprême, d'avoir donné la parole à

un serpent pour séduire une femme, et pour persécuter l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature et le bon sens.

Un des premiers patriarches, Loth, neveu d'Abraham, reçoit chez lui deux anges déguisés en pélérins : les habitans de Sodome conçoivent des desirs impudiques pour ces deux anges. Loth, qui avait deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au peuple à la place de ces deux étrangers Il fallait que ces filles fussent étrangement accoutumées à se prostituer, puisque la première chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, et que leur mère a été changée en statue de de sel, est d'enivrer leur père deux nuits de suite, pour coucher avec lui l'une après l'autre. Cela est imité de l'ancienne fable arabique de Zinira et de Mirra; mais, dans cette fable bien plus honnête, Mirra est punie de son crime, au lieu que les filles de Loth sont récompensées par la plus grande et la plus chère des bénédictions, selon l'esprit Juif; elles sont mères d'une nombreuse postérité.

Nous n'insisterons pas sur le mensonge d'Isâc, le père des justes, qui dit que sa femme est sa sœur, soit qu'il ait renouvelé ce mensonge d'Abraham, soit qu'Abraham fût coupable en effet d'avoir fait de sa sœur sa propre femme. Mais arrêtons-nous un moment au Patriarche Jacob, qu'on nous donne comme l'exemple des justes. Il force son frère qui meurt de faim à lui céder son droit d'aînesse pour une assiette de lentilles; ensuite il trompe son vieux père Isâc au lit de la mort. Après avoir trompé son père, il trompe et il vole son beau-père Laban. C'est peu d'épouser les deux sœurs, il couche avec toutes ses servantes. Et son Dieu bénit cette incontinence et ces fourberies.

Quelles sont les actions des enfans d'un tel père? Dina, sa fille, plaît à un Prince de Sichem, et il est vraisemblable qu'elle aime ce Prince, puisquelle couche avec lui. Le Prince la demande en mariage; on la lui accorde à condition qu'il se fera circoncire lui et son peuple : le Prince accepte la proposition; mais sitôt que lui et les siens se sont faits cette opération douloureuse, qui pourtant leur devait laisser assez de force pour se défendre, la famille de Jacob égorge tous les hommes de Sichem, et fait esclaves les enfans et

les femmes. Nous avons dans notre enfance entendu l'histoire des Théiste et de Peloppée. Cette incestueuse abomination est renouvelée dans Juda le Patriarche, et le père de la première tribu. Il couche avec sa belle fille, et ensuite il la veut faire mourir.

Le livre, après cela, suppose que Joseph, un enfant de cette famille errante, est vendu en Egypte, et que cet étranger est établi premier ministre, pour avoir expliqué un songe. Mais quel premier ministre qu'un homme qui, dans un temps de famine, oblige toute la nation de se faire esclave pour avoir du pain? quel magistrat, parmi nous, oserait jamais, en un temps de famine, proposer un marché si abominable, et quelle nation accepterait cet infâme marché?

N'examinons pas ici comment soixante-dix personnes de la famille de Joseph, qui s'établirent en Egypte, purent, en deux cent cinquante ans, se multiplier jusqu'à six cent mille combattans, sans compter les femmes, les vieillards et les enfans, ce qui doit composer une multitude de près de deux millions d'ames. Ne discutons point comment le texte porte quatre cent trente ans, lorsque ce même texte en a compté deux cent quinze. Le nombre infini de contradictions qui sont le sceau de l'imposture, n'est pas ici l'objet qui doit nous arrêter. Écartons pareillement les prodiges ridicules de Moïse et les enchanteurs de Pharaon, et tous ces miracles faits pour donner au peuple Juif un malheureux coin de mauvaise terre qu'ils achètent ensuite par le sang et par le crime, au lieu de leur donner la fertile terre d'Egypte où ils étaient : tenons-nous-en à cette voie affreuse d'iniquité par lesquelles on les fait marcher.

Leur Dieu avait fait de Jacob un voleur, et il fait des voleurs de tout le peuple : il ordonne à son peuple de dérober et d'emporter tous les vases d'or et d'argent et tous les ustensiles. Voilà donc ces misérables au nombre de six cent mille combattans, qui, au lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu avait voulu leur donner une bonne terre, il pouvait leur donner l'Egypte, mais non, il les conduit dans un désert. Ils pouvaient se sauver par le chemin le plus court : ils se détournent de plus de trente milles, pour

passer

passer la mer rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frère de Moïse leur fait un autre Dieu. Et ce Dieu est un veau; et pour punir son frère, ce même Moïse ordonne à des prêtres de tuer leurs fils, leurs frères, leurs pères, et ces prêtres tuent vingt-trois mille Juifs, qui se laissent égorger comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'est pas étonnant que ce peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son Dieu, qu'ils appellent Adonaï, du nom d'Adonis, qu'ils empruntent des Phéniciens. Le vingt-neuvième verset du vingt-septième chapitre du Lévitique, défend expressément de racheter les hommes voués à l'anathême, au sacrifice; et c'est sur cette loi de cannibale que Jephté, quelques temps après, immole sa propre fille. Ce n'était pas assez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres immolés pour avoir eu commerce avec les filles idolâtres; digne prélude, digne exemple, mes frères, des persécutions en matière de religion.

Ce peuple avance dans les déserts et dans les rochers de la Palestine. Voilà votre beau pays, leur dit leur Dieu: *Égorgez tous les habitans, tuez tous les enfans mâles, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous les petites filles.* Tout cela est exécuté à la lettre, selon les livres Hébreux. Et nous frémirions d'horreur à ce récit, si le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites six cent soixante-quinze mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante-une mille ânes, et trente-deux mille pucelles. L'absurdité dément heureusement ici la barbarie. Mais encore une fois, ce n'est pas à présent que j'examine le ridicule et l'impossible, je m'arrête à ce qui est exécrable.

Après avoir passé le Jourdain à pied, comme la mer, voilà ce peuple dans la terre promise. La première personne qui introduit par une trahison ce peuple saint, est une prostituée nommée Rahab. Dieu se joint à cette prostituée, il fait tomber les murs de Jérico, au bruit de la trompette. Le saint peuple entre dans cette ville, sur laquelle il n'avait, de son aveu, aucun droit. Et il massacre les hommes, les femmes et les enfans. Passons sous

E

silence les autres carnages, et les Rois crucifiés, et les guerres prétendues contre les géans de Gaza et d'Ascalon, et le meurtre de tous ceux qui ne pouvaient prononcer le mot Shibolet.

Écoutez cette belle aventure : Un Lévite arrive sur son âne, avec sa femme, à Gabaa, dans la tribu de Benjamin. Quelques Benjamites veulent absolument commettre le péché de sodomie avec le Lévite : ils assouvissent leur brutalité sur sa femme, qui meurt de ces excès ; il fallait punir les coupables. Point. Les onze tribus massacrent toute la tribu de Benjamin ; il n'en échappe que six cents hommes. Mais les onze tribus sont enfin fâchées de voir périr une des douze ; et, pour y remédier, ils exterminent les habitans d'une de leurs propres villes, et y prennent six cents filles pour donner aux six cents Benjamites survivans, et pour pépétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur! ne rapportons que celui de l'homme de Dieu, Aod. Les Juifs venus de si loin pour conquérir, sont soumis, malgré le Seigneur, aux Philistins ; ils ont juré obéissance au Roi Eglon : un saint Juif, cet Aod, demande à parler tête à tête avec le Roi, de la part de Dieu ; le Roi ne manque pas d'accorder l'audience : Aod l'assassine. Et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les Chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de Souverains !.

Enfin, la nation chérie qui avait été ainsi gouvernée par Dieu même, veut avoir un Roi, de quoi le prêtre Samuel est bien fâché.

Le premier Roi Juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes. Saül ordonna prudemment que personne ne mangea de tout le jour, pour mieux combattre les Philistins, et pour que ses soldats eussent plus de force et de vigueur, et il jura au Seigneur, d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé. Le peuple heureusement fut plus sage que lui, et ne permit pas que le fils du Roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel.

Mais voici, mes frères, l'action la plus détestable et la plus consacrée. Il est dit que Saül prend prisonnier un Roi du pays, nommé Agag ; il ne tue point son prisonnier, il en agit comme chez les nations humaines et polies : qu'ar-

rive-t-il ? le Seigneur en est irrité, et voici Samuel, prêtre du Seigneur, qui lui dit : Vous êtes reprouvé, pour avoir épargné un Roi qui s'est rendu à vous; et aussitôt ce prêtre boucher coupe Agag par morceaux. Que dirait-on, mes frères, si, lorsque Charles-Quint, l'Empereur, eut un Roi de France entre ses mains, son Chapelain fut venu lui dire : *Vous êtes damné, pour n'avoir pas tué François Premier*, et que ce Chapelain eût égorgé le Roi de France aux yeux de l'Empereur et en eût fait un hachis?

Mais que dirons-nous du saint Roi David, de celui qui est si agréable devant le Dieu des Juifs, et qui mérite que le Messie vienne de ses reins. Ce bon David fait d'abord le métier de brigand : il rançonne, il pille tout ce qu'il trouve; il pille entr'autres un homme riche nommé Nabal, et il épouse sa femme.

Il se réfugie chez le Roi Achis, et va pendant la nuit mettre à feu et à sang les villages de ce Roi Achis, son bienfaiteur. Il égorge, dit le texte sacré, hommes, femmes, enfans, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle.

Devenu Roi, il ravit la femme d'Urie et fait tuer le mari; et c'est de cet adultère homicide que vient le Messie, le fils de Dieu, Dieu lui-même. O blasphême! ce David devenu ainsi l'aïeul de Dieu pour récompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne et sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de Prince bon et prudent qui ne doive savoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit savoir le nombre de son troupeau. David fait ce dénombrement, sans qu'on ne dise pourtant combien il avait de sujets : et c'est pour avoir fait ce sage et utile réglement, qu'un prophête vient de la part de Dieu lui donner à choisir de la guerre, de la peste ou de la famine.

Ne nous appésantissons pas, mes chers frères, sur les barbaries sans nombre des rois de Juda et d'Israël, sur ces meurtres, sur ces attentats toujours mêlés de contes ridicules. Ce ridicule pourtant est toujours sanguinaire; il n'y a pas jusqu'au prophête Elisée qui ne soit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfans par des ours, parce que ces petits innocens l'ont appelé *tête chauve*.

Laissons cette nation atroce dans sa captivité à Baby-

lone, et dans son esclavage sous les Romains, avec toutes les belles promesses de leur Dieu *Adonis* ou *Adonaï*, qui avait si souvent assuré aux Juifs la domination de toute la terre.

Enfin, sous le gouvernement sage des Romains, il naît un roi aux Hébreux, et ce roi, mes frères, ce Shilo, ce Messie, vous savez qui il est. C'est celui qui, ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces prophètes sans mission, qui n'ayant pas le sacerdoce se faisait un métier d'être inspiré, a été au bout de quelques centuries regardé comme un Dieu.

N'allons pas plus loin : voyons sur quels prétextes, sur quels faits, sur quels miracles, sur quelles prédictions, enfin sur quels fondemens est bâtie cette dégoûtante et abominable histoire.

Second point.

O mon Dieu, si tu descendais toi-même sur la terre, si tu me commandais de croire ce tissu de meurtres, de vols, d'assassinats, d'incestes commis par ton ordre et en ton nom; je te dirais, non, ta sainteté ne veut pas que j'acquiesce à ces choses horribles qui t'outragent, tu veux m'éprouver sans doute.

Comment donc, vertueux et sages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreuse histoire sur les témoignages misérables qui nous en restent?

Parcourons d'une manière sommaire ce livre si faussement imputé à Moïse : je dis faussement imputé; car il n'est pas possible que ce Moïse ait parlé de choses arrivées long-temps après lui; et nul de nous ne croirait que les mémoires de Guillaume, prince d'Orange, sont de sa main, si dans ces mémoires il était parlé de faits arrivés après sa mort. Parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte sous le nom de Moïse. D'abord Dieu fait la lumière qu'il nomme jour, et puis les ténèbres qu'il nomme nuit, et ce fut le premier jour. Ainsi il y eut des jours avant que le soleil fût fait.

Puis Dieu, le sixième jour, fit l'homme et la femelle. Mais l'auteur oubliant que la femme était déjà faite, la tire ensuite d'une côte d'Adam. Adam et Eve sont mis dans un jardin dont il sort quatre fleuves; et parmi ces

quatre fleuves, il y en a deux, l'Euphrate et le Nil, qui ont leur source à mille lieues l'un de l'autre. Le serpent parlait alors comme l'homme, et était le plus fin des animaux des champs. Et il persuade à la femme de manger la pomme et les fait ainsi chasser du Paradis. Le genre humain multiplie, et les enfans de Dieu deviennent amoureux des filles des hommes, et il y avait des géans sur la terre, et Dieu se répentit d'avoir fait l'homme; il voulut donc l'exterminer par le déluge; mais il voulut sauver Noé, et lui commanda de faire un vaisseau de trois cents coudées de bois de gopher. Dans ce seul vaisseau devaient entrer sept paires de tous les animaux mondes, et deux des immondes. Il fallait les nourrir pendant dix mois que l'eau fut sur la terre : or vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze éléphans, quatorze chameaux, quatorze bufles, autant de chevaux, d'ânes, d'élans, de cerfs, de daims, de serpens, d'autruches, et plus de deux mille espèces considérables. Vous demanderez où l'on avait pris l'eau pour l'élever sur toute la terre quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du ciel. Dieu sait où sont ces cataractes.

Dieu fait après le déluge une alliance avec Noé et avec tous les animaux; et, pour confirmer cette alliance, il institue l'arc-en-ciel. Ceux qui écrivirent cela, n'étaient pas, comme vous le voyez, grands physiciens. Voilà donc Noé qui a une religion donnée de Dieu, et cette religion n'est ni la Juive, ni la Chrétienne. La postérité de Noé veut bâtir une tour qui aille jusqu'au ciel. Belle entreprise! Dieu la craint, et fait parler plusieurs langues différentes en un moment aux ouvriers qui se dispersent. Tout est, dans cet ancien goût oriental, de fables à perte de vue.

C'est une pluie de feu qui change des villes en un lac; c'est la femme de Loth changée en statue de sel; c'est Jacob qui se bat pendant toute une nuit contre un Ange, et qui est blessé à la cuisse; c'est Joseph vendu esclave en Egypte qui y devient premier Ministre pour avoir deviné un rêve; soixante-dix personnes de sa famille s'établissent en Egypte, et en deux cent quinze ans elles se multiplient, comme nous l'avons vu, jusqu'à deux millions.

Ce sont ces deux millions d'Hébreux qui s'enfuient

d'Egyte et qui prennent le plus long chemin pour avoir le plaisir de passer la mer à pied sec. Mais ce miracle n'a rien de surprenant : les magiciens de Pharaon en faisaient de fort beaux, et ils en savaient presque autant que Moïse. Ils changeaient comme lui une verge en serpent, ce qui est une chose toute simple. Si Moïse changeait les eaux en sang, aussi faisaient les sages de Pharaon. Il faisait naître des grenouilles, et eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux, les Juifs, en cette partie, en savaient plus que les autres nations

Enfin, Adonaï fait mourir chaque premier né Egyptien pour laisser partir son peuple à son aise. La mer se sépare pour ce peuple ; c'était bien le moins qu'on pût faire en pareille occasion. Tout le reste est de cette force. Ces peuples errent dans le désert. Quelques maris se plaignent de leurs femmes : aussitôt il se trouve une eau qui fait enfler et crever toute femme qui a forfait à son honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte, on leur fait pleuvoir des cailles et de la mâne, les habits se conservent quarante ans, et croissent avec leurs enfans, et il descend apparemment des habits du ciel pour les nouveaux nés. Un prophête du voisinage veut maudire ce peuple ; mais son ânesse s'y oppose avec un ange, et l'ânesse parle très-raisonnablement et assez long-temps au prophête.

Ce peuple attaque-t-il une ville ? les murailles tombent au son des trompettes, comme Amphion en bâtissait au son de la flûte. Mais voici le plus beau. Cinq rois Amorréens, c'est-à-dire cinq chefs de villages tâchent de s'opposer aux ravages de Josué. Ce n'est pas assez qu'ils soient vaincus, et qu'on en fasse un grand carnage. Le seigneur Adonaï fait pleuvoir sur les fuyards une pluie de grosses pierres. Ce n'est pas encore assez : il échappe quelques fugitifs, et pour donner tout le temps à Israël de les poursuivre, la nature suspend ses lois éternelles ; le soleil s'arrête sur Gabaon et la lune sur Dïalon. Nous ne comprenons pas trop comment la lune était de la partie ; mais enfin le livre de Josué ne permet pas d'en douter, et il cite pour son garant le livre du droiturier. Vous remarquerez en passant que ce même livre du droiturier est cité dans les paralipomènes. C'est tout comme si on nous donnait pour authentiques un

livre du temps de Charles-Quint, dans lequel on citerait Puffendorf; mais passons. De miracle en miracle nous arrivons jusqu'à Samson, représenté comme un fameux paillard favori de Dieu; celui-là parce qu'il n'était point rasé, défait mille Philistins avec une machoire, et attache par la queue trois cents renards qu'il trouve à point nommé; et le reste.

Il n'y a presque pas une page qui ne présente de pareils contes. Ici, c'est l'ombre de Samuël qui paraît à la voix d'une sorcière; là, c'est l'ombre d'un cadran, (supposé que ces misérables eussent des cadrans), laquelle recule de dix degrés à la prière d'Ezéchias, qui demande judicieusement ce signe; car Dieu lui donnait le choix de faire avancer ou reculer l'heure; et le docte Ezéchias trouvait que ce n'était pas une grande affaire d'avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'est Elie qui monte au ciel dans un char de feu; ce sont des enfans qui chantent dans une grande fournaise ardente. Je n'aurais jamais fait si je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouies dont ce livre fourmille. Jamais le sens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence et de fureur.

Tel est d'un bout à l'autre cet ancien testament, le père du nouveau; père qui désavoue son fils, et qui le tient pour un enfant bâtard et rebelle. Car les Juifs, fidèles à la loi de Moïse, regardent, avec exécration, le christianisme élevé sur les ruines de cette loi. Mais les chrétiens ont voulu, à force de subtilités, justifier le nouveau testament par l'ancien même. Ainsi ces deux religions se combattent avec les mêmes armes. Elles appellent toutes deux en témoignage les mêmes prophêtes; elles attestent les mêmes prédictions.

Les siècles à venir, qui auront vû passer ces cultes insensés, et qui peut-être, hélas! en recevront d'autres non moins indignes de Dieu et des hommes, les siècles à venir, mes frères, pourront-ils croire que le judaïsme et le christianisme se soient appuyés sur de tels fondemens, sur les prophéties; et quelles prophéties! Écoutez. Le prophête Ésaïa est appellé par Achas roi de Juda, pour lui faire quelque prédiction selon la coutume vaine et superstitieuse de tout l'orient, Car ces prophêtes étaient, comme vous

le savez, des gens qui se mêlaient de déviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avait encore beaucoup en Europe dans le siècle passé, et surtout parmi le petit peuple.

Le roi Achas, assiégé dans Jérusalem par Salmanezer, qui avait pris Samarie, demande donc au devin Esaïa une prophétie et un signe; Esaïa lui dit, voici le signe : *une fille sera engrossée; elle enfantera un fils qui aura nom Emmanuel; il mangera du beurre et du miel, jusqu'à ce qu'il sache rejetter le mal et choisir le bien; et avant que cet enfant soit en cet état; la terre que tu as en détestation sera abandonnée par ses deux rois, et l'Eternel sifflera aux mouches qui sont aux bords des ruisseaux d'Egypte et d'Assur, et le Seigneur prendra un rasoir de louage, et fera la barbe au roi d'Assur, et lui rasera la tête et les poils des pieds.*

Après cette belle prophétie rapportée dans Esaïa, et dont il n'est pas dit un mot dans le livre des rois, le prophête est chargé, lui-même, de l'exécution. Le Seigneur lui commande d'écrire d'abord dans un grand rouleau: *Qu'on se dépêche de butiner. Il hâte le pillage.* Puis, en présence de témoins, il couche avec une fille, et lui fait un enfant; mais au lieu de l'appeller Emmanuel, il lui donne nom Maher Salal as bas.

Voilà mes frères ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ. Voilà la prophétie qui établit le christianisme. La fille, à qui le prophête fait un enfant, c'est la vierge Marie; Maher Salal as bas, c'est Jésus-Christ. Pour le beurre et le miel, je ne sais pas ce que c'est.

Chaque devin prédit aux Juifs leur délivrance quand ils sont captifs, et cette délivrance; c'est selon les chrétiens la Jérusalem céleste et l'église de nos jours. Tout est prédiction chez les Juifs. Mais chez les chrétiens tous ces miracles et toutes ces prédictions sont des figures de Jésus-Christ.

Voici mes frères, une de ces belles et éclatantes figures. Le grand prophête Ezéchiel voit un vent d'aquillon et quatre animaux et des roues de crisolites toutes pleines d'yeux, et l'Eternel lui dit: lève-toi, mange un livre et va-t-en. Ensuite l'Eternel lui commande de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et ensuite quarante sur le côté droit; l'Eternel le lie avec des cordes. Ce prophête était assurément un homme à lier. Nous ne sommmes pas

au bout. Puis-je répéter, sans vomir, ce que Dieu ordonne à Ezéchiel ? Il le faut. Dieu lui ordonne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures ? Oui, mes frères, le prophète mange son pain d'orge avec ses excrémens. Il se plaint que ce déjeûné lui répugne un peu, et Dieu, par accommodement, lui permit de ne mêler à son pain que de la fiante de vache. C'est donc là un type, une figure de l'église de J. C. ! Ne pensez pas, mes frères, que ce soit là la plus horrible abomination de toutes celles qui fourmillent dans les livres de ces prétendus prophètes. Lisez le 23e. chapitre de ce même Ezéchiel, vous y verrez ces propres mots touchant la jeune Oliba : « sa fureur impu-» dique a recherché le coït de ceux qui ont des membres » de cheval et qui déchargent comme des ânes. » Et à qui Ezéchiel fait-il tenir cet exécrable discours ?

Après cet exemple, il est inutile d'en apporter d'autres, et de perdre notre temps à combattre toutes ces rêveries dégoûtantes et abominables qui font le sujet des disputes entre les Juifs et les Chrétiens Contentons-nous de plaindre l'aveuglement le plus déplorable qui jamais ait offusqué la raison humaine : espérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres, et venons au nouveau testament, digne suite de tout ce que nous avons vu.

Troisième point.

C'EST en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du temps d'Auguste que dans les siècles barbares dont nous venons de parler. C'est en vain que les Juifs avaient commencé à connaître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à Moïse, et les récompenses de Dieu après notre mort pour les justes, comme les punitions, quelqu'elles soient, pour les méchans : dogme non moins ignoré de Moïse. La raison n'en perça pas davantage chez ce misérable peuple dont est sortie cette religion chrétienne qui a été la source de tant de divisions, de guerres civiles et de crimes ; qui a fait couler tant de sang, et qui est partagée en tant de sectes ennemies dans le coin de la terre où elle règne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les prophètes pour se distinguer dans la

populace. Voici celui qui a fait le plus de bruit, et dont enfin on a fait un Dieu. Voici le précis de son histoire en peu de paroles, telle qu'elle est rapportée dans les livres qu'on nomme Evangile. Si on veut savoir en quel temps ces quatre Evangiles ont été écrits : il est évident qu'ils l'ont été après la prise de Jérusalem. Car, au chapitre 23e. du livre attribué à Matthieu, Jésus dit aux prêtres : *serpens*, *races de vipères*, *etc.* « tombe sur vous tout le sang innocent répandu depuis le » sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de » Barach, tué entre le temple et l'autel. » Il n'est parlé, mes frères, d'un Zacharie, fils de Barach, tué entre le temple et l'autel, que dans l'histoire du siège de Jérusalem, par Flavian Joseph. Donc, il est démontré que cet Evangile ne fut écrit qu'après le livre de Joseph. Vous savez avec quelle absurdité ces quatre auteurs se contredisent : c'est une preuve démonstrative du mensonge. Hélas! nous n'avons pas besoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice, contentons-nous d'un récit court et fidèle.

D'abord, on fait Jésus descendant d'Abraham et de David. Et l'écrivain Matthieu compte quarante-deux générations en deux mille ans. Mais dans son compte, il ne s'en trouve que quarante - une. Et dans cet arbre généalogique qu'il tire des livres des rois, il se trompe encore lourdement, en donnant Josias pour père à Jéconias.

Luc donne aussi une généalogie, mais il y met cinquante-six générations depuis Abraham, et ce sont des générations toujours différentes. Enfin, pour comble, ces généalogies sont celles de Joseph, et les Evangélistes assurent que Jésus n'est pas fils de Joseph. En vérité serait-on reçu dans un chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de noblesse? Et c'est du fils de Dieu dont il s'agit; et c'est Dieu qui est lui-même auteur du livre!

Matthieu dit que quand ce Jésus, roi des Juifs, fut né en une étable au village de Bethléem, trois mages ou trois rois virent son étoile en Orient; qu'ils suivirent cette étoile, laquelle s'arrêta sur Bethléem; et que le roi Hérode ayant entendu ces choses, fit massacrer tous les petits enfans au-dessous de deux ans. Y a-t-il une horreur plus ridicule? Matthieu ajoute que le père et la mère emmenèrent le petit Jésus en Egypte, et y restèrent jusqu'à la mort d'Hérode.

Luc dit formellement le contraire. Il marque que Joseph et Marie restèrent paisiblement durant six semaines à Bethléem ; qu'ils allèrent à Jérusalem, et de-là à Nazareth, et que tous les ans, ils allaient à Jérusalem.

Les Evangélistes se contredisent sur le temps de la vie de Jésus ; sur ses prédications ; sur le jour de sa Cène ; sur celui de sa mort ; sur les apparitions après sa mort : en un mot, presque sur tous les faits. Il y avait quarante-neuf évangiles faits par les Chrétiens, du premier et du second siècle, qui se contredisaient tous encore davantage ; et enfin on choisit les quatre qui nous restent. Mais quand même ils seraient tous d'accord, que d'inepties grand Dieu, que de misères, que de choses puériles, absurdes et odieuses !

La première aventure de Jésus, c'est-à-dire du fils de Dieu consubtantiel à Dieu, en un mot de Dieu, c'est d'être enlevé par le diable ; car le diable qui n'a point paru dans les livres de Moïse, joue un grand rôle dans l'évangile ; le diable donc emporte Dieu sur une montagne dans le désert, et lui montre de-là tous les royaumes de la terre. Quelle est donc cette montagne dont on découvre tant de pays ? nous n'en savons rien.

Jean rapporte que Jésus va à une nôce, et qu'il y change l'eau en vin ; qu'il chasse du parvis du temple, ceux qui vendaient des animaux pour les sacrifices ordonnés par la loi.

Toutes les maladies étaient alors des possessions du diable ; et en effet, Jésus donne pour mission à ses apôtres de chasser les diables. Il délivre donc en passant un possédé qui avait une légion de démons ; et il fait entrer ces démons dans un troupeau de cochons, lesquels se précipitent dans la mer de Tibériade : on peut croire que le maître des cochons, qui apparemment n'était pas Juif, ne fut pas content de cette farce : il guérit un aveugle, et cet aveugle voit des hommes comme si c'était des arbres.

Il veut manger des figues en hiver, il en cherche sur un figuier, et n'en trouvant point, il maudit l'arbre et il le fait sécher ; et le texte ne manque pas d'ajouter, avec prudence, car *ce n'était pas le temps des figues*.

Il se transfigure pendant la nuit, et il fait venir Moïse et Elie. En vérité, les contes des sorciers approchent-ils de ces impertinences ? Cet homme, qui disait continuelle-

ment des injures atroces aux Pharisiens, qui les appelait race de vipères, sépulchres blanchis, est enfin traduit par eux à la justice, est supplicié avec deux voleurs; et ses historiens ont le front de nous dire, qu'à sa mort la terre a été couverte d'épaisses ténèbres en plein midi et en pleine lune. Comme si tous les écrivains de ce temps là n'auraient pas remarqué un si étrange miracle. Après cela, il ne coûte rien de le dire ressuscité, et de prédire la fin du monde, qui pourtant n'est pas arrivée.

La secte de ce Jésus subsiste cachée, le fanatisme s'augmente, on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu; mais bientôt on s'encourage. Je ne sais quelle métaphysique de Platon s'amalgame avec la secte Nazaréenne. On fait de Jésus le *logos*, le verbe de Dieu, puis consubstantiel à Dieu son père. On imagine la Trinité, et pour la faire croire, on falsifie les premières Evangiles. On ajoute un passage touchant cette Trinité, de même qu'on falsifie l'historien Joseph, pour lui faire dire un mot de Jésus, quoique Joseph soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des vers des Sibylles. En un mot, point d'artifice, de fraude, d'imposture que les Nazaréens ne mettent en œuvre.

Au bout de trois cents ans, ils viennent à bout de faire reconnaître ce Jésus pour Dieu; et non contens de ce blasphème, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce Dieu dans un morceau de pâte. Ils font disparaître le pain; et tandis que leur Dieu est mangé des souris, tandis qu'on le digère, qu'on le rend avec les excrémens, ils soutiennent qu'il n'y a point de pain dans leur hostie, que c'est Dieu seul qui s'est mis à la place du pain à la voix d'un homme Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'Eglise. La rapine y préside, on vend la rémission des péchés, on vend les indulgences, ainsi que les bénéfices, et tout est à l'enchère.

Cette secte se partage en une multitude de sectes : dans tous les temps, on se bat, on s'égorge, on s'assassine à chaque dispute; les Rois, les Princes sont massacrés. Tel est le fruit, mes frères, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a divinisée. Voilà donc pourquoi on ose faire descendre Dieu sur la terre, pour livrer l'Europe pendant des

siecles au meurtre et au brigandage! Il est vrai que nos pères ont secoué une partie de ce joug affreux, ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions. Mais, bon Dieu! qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait! tout nous crie qu'il est temps d'achever, et de détruire, de fond en comble, l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts.

Déjà une foule de Théologiens embrasse un socinianisme qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul Dieu, dégagée de superstitions. L'Angleterre, l'Allemagne, nos Provinces, sont pleines de Docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater; il y en a aussi un grand nombre dans les autres pays. Pourquoi donc attendre plus long-temps? Pourquoi ne pas adorer Dieu en esprit et en vérité; pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, et se rendre coupable envers Dieu de ce péché énorme?

On nous dit qu'il faut des mystères au peuple, qu'il faut le tromper. Eh! mes frères! peut-on faire cet outrage au genre humain? Nos pères n'ont-ils pas déjà ôté au peuple la transsubstantiation, l'adoration des créatures et des os des morts, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles, les images ridicules? Le peuple ne s'est-il pas accoutumé à la privation de ces alimens de la superstition? Il faut avoir le courage de faire encore quelques pas. Le peuple n'est pas si imbécile qu'on le pense. Il recevra sans peine un culte sage et simple d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit que les Noachides le professaient, tel que tous les sages de l'antiquité l'ont pratiqué, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les lettrés. Nous ne prétendons point dépouiller les prêtres de ce que la libéralité des peuples leur donne; mais nous voudrions que ces prêtres, qui se raillent presque tous secrétement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité.

Qu'ils y prennent garde : ils offensent, ils déshonorent la Divinité; et alors ils la glorifieront. Que de biens inestimables seraient produits par un si heureux changement! les Princes et les Magistrats en seraient mieux obéis, les peuples plus tranquilles, l'esprit de division et de haine serait dissipé. On offrirait à Dieu en paix les prémices de ses travaux. Il y aurait certainement plus de probité sur la

terre ; car un grand nombre d'esprits faibles, qui entend tous les jours parler avec mépris de cette superstition Chrétienne, qui l'entend tourner en ridicule par tant de prêtres, s'imagine, sans réfléchir, qu'il n'y a en effet aucune religion, et, sur ce principe, il s'abandonne à des excès. Mais lorsqu'il connaîtra que la secte Chrétienne n'est, en effet, que le pervertissement de la Religion naturelle, lorsque la raison libre de ses fers apprendra au peuple qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu est le père commun de tous les hommes qui sont frères, que ces frères doivent être les uns envers les autres justes et bons, qu'ils doivent exercer toutes les vertus; que Dieu étant juste, doit récompenser ces vertus et punir les crimes ; certes, alors, mes frères, les hommes seront plus gens de bien en étant moins superstitieux. Nous commençons par donner cet exemple en secret, et nous osons espérer qu'il sera suivi en public. Puisse ce grand Dieu qui m'écoute, ce Dieu qui assurément ne peut être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ces livres remplis de contradictions, de démence et d'horreur ! Puisse ce Dieu créateur de tous les mondes, avoir pitié de cette secte de Chrétiens qui le blasphêment ! puisse-t-il les ramener à la Religion sainte et naturelle, et répandre ses bénédictions sur les efforts que nous faisons pour le faire adorer.

EXAMEN
DE LA RELIGION,
DONT ON CHERCHE
L'ÉCLAIRCISSEMENT DE BONNE FOI;
ATTRIBUÉ
A M. DE SAINT-EVREMOND.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

S'il doit être permis à un chacun d'examiner sa Religion et s'il est nécessaire de le faire?

§. 1er.

Il semble qu'il doit être permis et qu'il est même nécessaire que chacun examine sa Religion; car que peut-il y avoir depuis le commencement de notre vie, jusqu'au moment de notre mort, qui nous intéresse davantage, que l'état où nous devons être après la fin de nos jours? L'état heureux ou malheureux où nous sommes pendant la vie, peut finir à chaque instant; nous savons qu'il finira, et l'état où nous serons après la mort, n'a d'autres bornes que l'Eternité.

Dans les premières années de notre vie, nous n'avons pas assez de capacité, ni de force pour nous occuper d'autres choses que du présent; il fait sur nous des impressions qui nous empêchent d'examiner l'avenir : cette faiblesse nous fait croire ceux en qui nous trouvons le plus de lumière; et ce qui n'est en eux qu'un effet de leur expérience,

nous le regardons comme une suite d'une connaissance naturellement plus étendue que la nôtre. Ils prévoient la vicissitude des saisons ; ils prennent des mesures pour nous en garantir, etc.

La Religion nous promet un bonheur éternel et nous menace d'un malheur sans fin, selon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre vie, conduite qu'elle nous prescrit : pouvons-nous donc nous étourdir jusqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promesses et ces menaces, et quels en sont les fondemens ?

2. On ne peut douter que, dans toutes sortes de Religions, il n'y ait des personnes de bonne foi : j'en appelle au témoignage de tous les voyageurs. Or, si un CHRÉTIEN, de bonne foi, ne veut pas examiner sa Religion, pourquoi voudra-t-il qu'un MAHOMÉTAN, de bonne foi, examine la sienne ? Celui-ci croit également que sa Religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le Chrétien croit que Dieu a révélé la Religion Chrétienne par Jésus-Christ. Il y a bien de l'injustice parmi les hommes ; chaque secte, chaque cabale se croit infaillible, et ne veut point s'appliquer à soi-même les objections qu'elle fait aux autres ; le préjugé ne nous laisse pas seulement entrevoir le danger de la rétorsion.

3. Plus on examine la vérité, et plus on la connaît ; l'examen et l'attention sont une prière naturelle, disent les philosophes, que nous faisons à Dieu, pour le porter à nous découvrir la vérité. Si la Religion Chrétienne est véritable, l'examen nous fortifiera dans sa croyance. Si elle est fausse, quel bonheur pour nous de sortir de l'erreur !

La Religion est, dit-on, un dépôt précieux que les pères ont laissé à leurs enfans. Si ce dépôt n'est pas un rien, une fiction, que craignons-nous de l'examiner ? Si c'est une fable, quel mal y aurait-il de reconnaître que ce qu'on nous a donné comme une réalité, n'est qu'une imagination de nos ancêtres.

4. Nous ne sommes dans une croyance, ou dans un sentiment, que par raison ou par préjugé. Nous y sommes par raison, lorsque nous l'embrassons après un sérieux examen, et par l'évidence de la démonstration.

Nous y sommes par préjugé, quand nous l'embrassons

par

par quelque autre voie que ce soit; comme lorsque nous croyons que quelque chose est uniquement, parce que nos pères, nos pasteurs, nos maîtres, nos amis nous l'ont appris, et nous ont dit que cela était ainsi.

Ce que nous croyons par raison, ne saurait être faux, lorsque nous avons pris toutes les précautions possibles et que l'on doit prendre pour former un jugement solide.

Ce que nous croyons par préjugé peut être faux ou véritable, et nous ne devons croire qu'il est l'un ou l'autre, qu'après un sérieux examen.

Ainsi, lorsque nous croyons une Religion véritable sans l'avoir examinée, et seulement parce que nous y sommes nés, ou que ceux qui avaient quelque autorité sur nous, nous l'ont dit, nous ne la croyons véritable que par préjugé. Cette Religion peut donc être fausse; et nous avons beau être de bonne foi, nous sommes menacés du dernier des malheurs, si nous sommes dans l'erreur, et les autres sectes dans la véritable voie. Qu'un chrétien considère le malheur d'un mahométan de bonne foi, qui n'est dans sa Religion que par préjugé, le mahométan pense du chrétien ce que celui-ci pense du mahométan.

Or, jusqu'à ce que le chrétien ait examiné sa Religion, qui lui a dit qu'il n'est pas dans la malheureuse situation du mahométan? Qu'est-ce qui nous rassure? Est-ce notre préjugé, notre bonne foi? Mais on ne peut nier que dans toutes les Religions, on ne trouve ce préjugé et cette même bonne foi.

Le chrétien se flatte lorsqu'il croit que toutes les autres Religions sont visiblement mauvaises. Il n'est pas en cela de si bonne foi que l'Ecriture, qui dit que Jésus-Christ paraît une folie aux Nations, et que les Juifs le regardent comme leur honte : *Gentibus stultitiam, Judæis scandalum.* Tous les autres peuples de la terre nous croient les plus déraisonnables du monde, en matière de Religion. Les payens disent que nous adorons un homme, un morceau de pain, et qu'ainsi nous n'avons rien à leur reprocher. Les turcs nous accusent de multiplier la divinité Enfin, si nous croyons qu'ils doivent embrasser notre Religion, à cause que les leurs contiennent des impertinences, ils soutiennent qu'il n'y a rien de plus extravagant que ce que

nous appellons mystères. Ainsi, puisque chacun ne juge que par préjugé du ridicule de la Religion de son voisin, il semble que l'examen seul peut nous rassurer, ou nous détromper.

Je crois donc cet examen non-seulement utile, puisqu'il peut nous détromper, si nous sommes dans une fausse Religion, ou nous affermir, si nous sommes dans la véritable; mais, de plus, je le crois nécessaire et indispensable, puisque nous ne voyons rien qui nous intéresse tant que l'éternité.

Un nombre infini d'hommes nous crient par leurs paroles et par leur conduite, que nous sommes dans une fausse Religion, que nous souffrirons éternellement; et nous aurons l'assurance de demeurer tranquilles, et de ne pas seulement examiner si tant de personnes se trompent, ou si c'est nous qui donnons dans l'illusion?

Examinons un moment combien le nombre des chrétiens est petit. La terre a quatre parties : l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique. On doit compter pour peu de chose les chrétiens d'Asie, d'Afrique et d'Amérique; encore damnons-nous une partie de ces chrétiens, qui ne sont pas catholiques. Reste l'Europe; le turc en occupe une partie; le moscovite, que nous damnons aussi parce qu'il est schismatique, y possède un grand Royaume; nous damnons encore l'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemarck, presque toute l'Allemagne, et une grande partie de la Suisse, parce qu'ils sont hérétiques; combien même y a-t-il d'hérétiques dans les Etats qui nous restent? Je ne prétends pas conclure du petit nombre, que nous ayons tort; mais je soutiens, si je parle à des personnes raisonnables, que cela doit au moins nous porter à examiner si nous avons raison. Les autres hommes ne sont-ils pas, comme nous, l'ouvrage de Dieu, et notre amour-propre peut-il nous aveugler jusqu'au point de nous faire croire, avant de l'avoir bien examiné, que nous sommes les seuls que Dieu sauvera?

D'ailleurs, ne dois-je pas craindre de m'exposer à ne pas suivre la volonté de Dieu? Car enfin avant l'examen, je ne suis pas assuré de la suivre, et je dois dire avec David : *Notum fac mihi viam in quâ ambulem, doce me*

justificationes tuas ; comment pourrai-je, sans cet examen, discerner les fables des hommes d'avec la Loi de Dieu? *Narraverunt mihi iniqui Fabulationes, sed non ut Lex tua;* il se fait dans le monde une circulation de toute chose et même de Religion.

L'Orient a été le centre du paganisme, ensuite de la Religion chrétienne; aujourd'hui il l'est de la mahométane. Ce qu'il y a de particulier et qui convient au sujet de ce chapitre, c'est que les anciens chrétiens qui succédèrent aux payens, se moquaient de leur Religion. Les mahométans d'aujourd'hui qui ont succédé aux chrétiens, les tournent sans cesse en ridicule; ils les plaignent, ils leur font pitié. Est-ce le mahométan, ou le chrétien qui se trompe ?

5. L'homme ne doit agir que par raison; Dieu même n'agit sur nous que par cette voie; et les théologiens conviennent qu'il éclaire l'esprit avant d'échauffer le cœur.

La foi vient de l'ouïe, dit l'Ecriture, c'est-à-dire que la foi vient à nous, parce que les hommes nous disent que Dieu a révélé certaines vérités; la foi suppose donc la raison, et celle-ci ne doit se taire que lorsqu'elle est conduite jusqu'à la foi; c'est-à-dire que la raison qui nous découvre que Dieu est infaillible, nous doit convaincre de la révélation, après quoi elle doit croire aveuglément. Or, Dieu ne nous révélant point la Religion par lui-même, nous devons constamment examiner si celle que certains hommes disent nous proposer de sa part, est préférable à celle que d'autres hommes proposent aussi ailleurs en son nom. Car les hommes ne sont point infaillibles; et puisque ce sont les hommes qui nous apprennent la révélation, il est certain, comme dit l'auteur de la Recherche de la Vérité, que tout ce que les hommes nous apprennent, est soumis à notre raison.

Il n'est pas permis de croire les hommes sur leur parole, dit le même auteur, ce n'est pas une preuve suffisante pour croire une chose que de l'entendre dire par un homme qui parle avec zèle et avec gravité; car enfin ne peut-on jamais dire des faussetés et des sottises, de la même manière qu'on dit de bonnes choses, principalement si l'on s'en est laissé persuader par simplicité où par faiblesse? Tous les auteurs de différentes Religions, n'ont ils pas parlé de même?

Dans les affaires de conséquence, on veut rendre raison de sa conduite, on ne veut pas agir au hasard; pourquoi serons-nous moins exacts en matière de Religion? Y a-t-il rien qui nous intéresse davantage que l'état où nous devons être éternellement?

S'il ne faut rien innover en matière de Religion, si l'ancienneté en est le caractère, que devaient dire les Juifs à la vue du bouleversement que Jésus-Christ voulait faire à leur Religion? Ce bouleversement alors était nouveau; jamais il n'a été prédit : au contraire, ils attendaient le Messie sous une autre face. Luther et Calvin n'ont pas tant bouleversé chez les catholiques, et ils ont été traités de novateurs.

Dans la Religion chrétienne, on prend Dieu pour un subtil sophiste, ou un délié chicaneur, que de lui faire envoyer son fils, *incognito*, à un seul peuple, et puis faire le procès au reste des hommes, *je vous ai envoyé mon fils*, etc.

6. Pour être donc dans la disposition de suivre exactement la volonté de Dieu en matière de Religion, il faut commencer par lui faire un sacrifice de ses préjugés. Presque tous les hommes soutiennent avec force et avec zèle les choses pour lesquelles on leur a inspiré de la vénération et de l'attachement dès l'enfance; ce que nous avons appris des personnes qui avaient quelque autorité sur nous, ou en qui nous avions confiance, a gravé des traces profondes dans notre cerveau; la nature a lié certaines pensées à ces traces; peu de personnes sont en état de les effacer et de s'en former d'autres que la seule raison excite : l'orgueil, l'intérêt et les préjugés sont trois obstacles en matière de Religion que peu de personnes peuvent surmonter.

Celui qui est dans l'erreur de bonne foi, et qui n'a pas le moyen d'en sortir, est excusable; mais doit-on pardonner à celui qui ne veut pas se donner le soin et la diligence nécessaire pour s'éclaircir? N'est-il pas étonnant de voir dans toutes les Religions des personnes d'un bon sens merveilleux en toute autre chose, tomber de sang-froid dans des impertinences, s'habiller d'une certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller tantôt haut, tantôt bas, badiner avec un morceau de pain, le montrer, le cacher, monter sur un autel, en descendre, remonter, etc.

7. Ceux qui disent qu'ils ne risquent rien de demeurer dans la Religion chrétienne, ne prennent pas garde qu'en cela ils péchent contre cette même Religion, parce qu'elle oblige de croire, non qu'on ne risque rien en la suivant, mais qu'on est obligé de la suivre, et qu'on se damne en ne la suivant pas.

D'ailleurs, on tient le même langage dans les autres Religions. Le turc dit qu'il ne risque rien en suivant la Religion de ses pères qui est celle de la nature; que le chrétien risque tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choses opposées à la droite lumière de la raison; que c'est tout risquer, de suivre une doctrine contraire à cette lumière, qui constamment vient de Dieu : donc il faut examiner la Religion.

8. Les hommes ont si bien reconnu, de tous les temps, la nécessité de la révélation, pour établir une Religion, que tous les auteurs des sectes se sont ventés que Dieu leur avait révélé ce qu'ils enseignaient aux autres. Mais si Dieu l'a révélé à un, il ne lui aurait pas plus coûté de le révéler aux autres. Dieu est par-tout, présent quand il conserve, présent quand il révèle : à certains mouvemens sont liées certaines impressions; vous n'avez reçu que les mouvemens où est liée l'impression que votre Religion est la véritable; vous ne sauriez la croire telle qu'en examinant la cause de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempéramment; c'est le propre des tempérammens tendres. M. de Fénélon, archevêque de Cambray, écrivait avec onction contre M. Bossuet, évêque de Meaux. S. Jérôme a écrit avec onction contre S. Augustin. S. Paul contre S. Pierre S. Cyprien soutenait avec onction que le baptême des hérétiques ne valait rien. Chacun croit parler le langage du S. Esprit : à quel caractère devrait-on le reconnaître? Mais, la plupart du temps, la brigue fait la décision; nous qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être imposteurs ou dupes?

9. Tout le monde sait que la Religion n'est pas uniforme dans le monde, dans le même climat, dans la même ville; on nous enseigne en divers endroits, sous le nom de Religion,

des dogmes différens et entièrement opposés. Ceux qu'on enseigne en Angletterre, sont incompatibles avec ceux qu'on enseigne à Rome. La Religion des Chinois exclut celle des Persans ; chaque société se croit infaillible et foudroie la Religion de son voisin.

On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême que celui de s'étourdir sur un sujet si intéressant : nous n'avons que notre bonne foi, et le préjugé de l'éducation qui nous rassure. Mais est-ce assez pour demeurer tranquilles ? Les autres Religions ne nous offrent-elles point également des exemples d'une égale bonne foi et d'une éducation qui opère la même assurance? Que chacun donc examine sa Religion, qu'il voie s'il n'est pas dans la même erreur, où il assure qu'est son voisin; car, enfin, la vérité ne craint point l'examen.

Mais quel affreux détail, dit-on, que celui d'examiner qu'elle est la véritable Religion ! Il y a plus de Religions que de nations; d'ailleurs, il faut être exact, critique, judicieux, pour discerner le vrai d'avec le faux : c'est ainsi qu'on s'étourdit; mais la plupart de nos erreurs et de nos paralogismes viennent de ce que nous raisonnons sur des mots, avant que d'en fixer le véritable sens. Ainsi, avant que de voir si notre Religion doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'est que Religion, et ce que c'est que croire : peut-être abrégerons-nous un détail qui nous épouvante ! Toutes les questions de la Religion se réduisent à celles-ci : savoir si Dieu a parlé ? Et quelles sont les vérités qu'il a révélées ? Ce qui sera examiné dans les chapitres suivans.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que la Religion ? Des preuves que la Religion doit avoir, et des conditions que ces preuves doivent avoir.

§. 1er.

LA *Religion* est le culte que les hommes disent que Dieu exige d'eux. On appèle fausse Religion, le culte que les hommes rendent à Dieu, sans que Dieu l'ait révélé et exigé.

Croire, c'est soumettre sa raison à ce que Dieu a révélé; ainsi la foi suppose l'autorité divine. Par conséquent dire qu'il faut croire sans raisonner, c'est soutenir que Dieu nous a révélé quelques dogmes, sans examiner s'il est vrai que Dieu les a révélés.

C'est ce qui ne tend pas à moins, qu'à autoriser toutes sortes de Religions. S'il est de l'essence de la véritable Religion qu'elle soit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable Religion si Dieu n'en a point révélé. Ainsi examiner s'il y a une véritable Religion dans le monde, c'est examiner si Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux.

On ne connaît point de vérité plus évidente que celle-ci : c'est que Dieu ne saurait point tromper, non-seulement parce qu'il est souverainement bon ; mais parce que c'est une faiblesse que de tromper, et que Dieu est exempt de faiblesse. Quelle comédie fait-on jouer à Dieu ? Tous les siècles ont vu naître de nouvelles Religions; chacune se vante d'être la véritable et celle que Dieu a révélée. Tant d'inconstance et de variété n'est point l'ouvrage de Dieu : il est immuable et incapable de tromper personne; et d'ailleurs il est tout-puissant, il ne peut y avoir d'être qui opère quelque chose d'opposé à sa volonté. Ainsi ce qu'on croit sur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raison de Dieu même, par conséquent sur un motif évidemment plus certain qu'aucune démonstration de géométrie.

L'autorité divine est donc le fondement de la foi : aussi tous les théologiens enseignent avec Saint Thomas, que l'existence de Dieu n'est pas un article de foi supposé, au contraire, *non objectum fidei*, *sed scientiæ*, qu'on est déjà pleinement convaincu de l'existence d'un Être incapable de tromper, parce que, disent-ils, quand on demande pourquoi croyez-vous ? On répond, parce que Dieu l'a dit : donc la foi suppose ;

1°. Qu'on connaît Dieu avant que de croire ;

2°. Qu'on est convaincu qu'il ait parlé.

Le vulgaire qui n'agit que par préjugé, ne distingue pas ce qui est du ressort de la raison, d'avec ce qui regarde la foi, tantôt il soumet mal-à-propos la foi à la

raison, comme quand il se donne la liberté d'examiner la substance des mystères : tantôt il soumet sans discernement la raison à la foi, comme font ceux qui n'osent révoquer en doute, ce que leurs pasteurs leur ont appris.

Puisque pour distinguer la foi véritable des erreurs, il est nécessaire qu'elle ait un autre fondement qu'elle-même, ne peut en avoir de plus solide que la raison dont Dieu seul est l'auteur; ainsi la raison doit nous conduire à la véritable foi, et nous servir à la discerner des fables que la malice des hommes a inventées. Mais quand la raison nous a guidés jusqu'à la foi, elle doit se taire, ou si elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle sait avec certitude qu'elle doit se soumettre entièrement à la foi.

La raison connaît Dieu, et examine avec d'autant plus de certitude la vérité de la révélation, qu'elle voit qu'il n'y a rien de plus dangereux que de prendre des fantômes pour des vérités révélées, ou des vérités révélées pour des fantômes; mais l'orsqu'elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute et se tait.

2. Nous avons dit que la Religion est le culte que les hommes disent que Dieu a exigé d'eux. Dieu seul doit donc avoir révélé ce culte aux hommes, autrement on n'aurait aucune raison de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette révélation ne doivent point être douteuses. Dieu est trop juste pour en agir autrement.

Je ne trouve point que ma raison, qui me vient constamment de Dieu, me fasse plus pencher pour une Religion que pour une autre; ainsi les vérités de la Religion ne sont point des vérités innées et métaphysiques, ni éternelles, qu'on voit et qu'on connaît par-tout : ce sont des vérités qui dépendent de faits. Ce sont même des vérités que je ne dois pas croire légèrement, de peur de m'exposer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point; ainsi bien loin qu'il faille croire aveuglément en matière de Religion, on peut dire qu'il n'y a rien qui demande plus de circonspection, et où l'on doive être plus difficile à se rendre, et que, par conséquent, les preuves de la véritable Religion, doivent être claires, convaincantes et faciles.

3. Si ma Religion n'a que des peuves qui conviennent à toutes les autres, qui soient équivoques, incertaines, d'une

discussion impossible, j'aurais lieu de m'en défier et de n'en rien croire.

Si Dieu veut que je l'honore d'un culte particulier, il est de sa bonté et de sa justice de me le manifester clairement; je ne puis résister à cette vérité; je l'apprends de la nature de Dieu même, qui est infiniment bon; et je trouverais de la cruauté à me refuser des preuves claires de sa volonté, moi qui suis entièrement disposé à la suivre, et qui ne la cherche et ne l'examine que dans la crainte de prendre le change, et de regarder les illusions des hommes comme des vérités, ou prendre les vérités pour des illusions des hommes.

4. Tout ce qui nous vient par le canal des hommes est sujet à l'erreur, parce que les hommes ne sont pas infaillibles: *Omnis homo mendax*. Dieu ne doit donc pas faire dépendre ses vérités des traditions des hommes; il est trop juste, pour me soumettre à un motif si trompeur, et l'on peut dire qu'il y aurait de la cruauté en Dieu d'exiger des hommes, que les hommes se soumissent au rapport des autres hommes, touchant la raison qui est une lumière qui vient de lui-même, et qui nous dicte tout le contraire de ce que les hommes publient.

Les peuves de la Religion doivent être claires, parce que nous avons une raison qui, nous venant de Dieu, ne saurait être mauvaise. Or, cette raison s'opposant à ce que les hommes nous disent de la Religion, nous ne devons pas étouffer cette lumière sur de simples probabilités. Ce serait faire un très-mauvais usage du plus précieux don que Dieu a fait à l'homme; il faut des preuves certaines, exemptes de toutes contradictions, pour soumettre une lumière qui nous vient de Dieu, et qui est si uniforme dans tous les hommes. La vérité est exempte de toute contradiction.

Bien loin que les preuves de la Religion soient claires, on ne voit rien de plus embarrassé; et quand on ne serait pas convaincu d'ailleurs que la Religion Chrétienne est une pure invention des hommes, on serait dans l'impossibilité de connaître si ce que l'Eglise Romaine croit aujourd'hui, est la même chose que ce qu'elle a cru autrefois. Tous les livres de l'Ecriture et des Pères ont été sujets à une infinité de fautes de copistes; il a plû à divers particuliers,

comme à Ésdras, à S. Jérôme, de les réformer en divers temps. Les Bénédictins s'avisent encore, de nos jours, de nous donner des éditions des Pères. Il y a eu une infinité de sectes différentes dans les commencemens de l'Eglise; quand les Pères ont réfuté quelques erreurs, ils sont tombés dans une extrémité contraire. Tout est confondu. Donc rien de toutes ces belles choses n'est l'ouvrage de Dieu qui ne se dément jamais; au lieu que les ouvrages des hommes sont sujets au changement, comme les hommes mêmes; l'effet n'est jamais plus parfait que la cause.

5 La véritable Religion ne doit point avoir recours à de fausses preuves : Dieu est immuable, tout ce qui est changement ne saurait lui convenir.

La Religion Chrétienne a changé trop de fois de culte et de face pour avoir jamais été inspirée de Dieu à Adam; et les anciens Patriarches honoraient Dieu d'une manière différente de leurs descendans. Moïse a changé la face du peuple Juif. Salomon a apporté encore d'autres changemens. Jésus-Christ a fait encore toute autre chose. S. Paul a fait voir que Dieu ne voulait plus de victimes. Chaque siècle, chaque concile a apporté quelque nouvelle discipline, je pourrais même dire quelque dogme nouveau, et on en conviendrait, si l'on était de bonne foi. Non, tous ces changemens ne sont pas l'ouvrage de Dieu, et ne découvrent que trop l'ouvrage de l'homme.

6. La principale condition, ou plutôt le vrai caractère de la véritable Religion, est qu'elle ne nous donne pas une fausse idée de Dieu. Cette condition manque entièrement à la Religion Chrétienne.

La raison pure nous donne une idée bien plus digne de Dieu que la Religion Chrétienne Elle nous représente toujours Dieu comme un homme; c'est, dit-on, pour s'accommoder à notre faiblesse, que l'Ecriture tient ce langage. C'est ainsi qu'on excuse le ridicule des expressions dont l'Ecriture se sert, lorsqu'elle nous parle de Dieu; mais cette excuse ne satisfait que des esprits prévenus. Que l'Ecriture s'accommode à notre faiblesse, pour nous faire entendre ce que nous ne savons point par la raison, qu'elle me fasse des paraboles, pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu; volontiers : mais je ne

saurais comprendre que ce soit s'accommoder à ma faiblesse, que de parler de Dieu en des termes qui répugnent à l'idée que j'en ai !

Ma raison me dit que Dieu voit tout également, qu'il est présent par-tout, puisqu'il conserve tout; que pour conserver tout, il faut agir; que pour agir quelque part, il faut y être, l'action supposant la présence. En un mot, Dieu est par-tout, je le sais; et l'Ecriture, pour s'accommoder à ma faiblesse, me dit que Dieu cherche Adam dans le Paradis terrestre, qu'il l'appelle *Adam, Adam, ubi es ?* que Dieu s'y promène; que Dieu s'entretient avec le diable au sujet de Job. Ma raison me dit que Dieu n'est qu'un pur Esprit; que s'il était corps, il serait sujet à la division; et l'Ecriture, pour s'accommoder à ma faiblesse, me dit que Dieu a des bras; elle en parle comme d'un homme; et c'est pour cela que quelques anciens Pères, comme Tertulien, ont soutenu que Dieu était corporel et se sont servis de l'Ecriture pour le prouver.

Ma raison me dit que Dieu ne doit être sujet à aucune passion, qu'il doit avoir une prévoyance infinie, et qu'il est éternellement immuable; et la Religion m'apprend que Dieu parlant lui-même, a prononcé ces belles paroles, *je me répens d'avoir fait l'homme*, (*Génèse*, *Ch.* 6.); que sa colère n'a pas été inéficace : Il l'a détruit par le déluge; et comme s'il n'avait pas prévu que les hommes seraient encore les mêmes, il a conservé une famille qui en a produit de tous semblables aux premiers. Dieu est si faible, selon l'histoire de la Religion Chrétienne, qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudrait; il le punit par l'eau, ensuite par le feu; l'homme est toujours le même; il envoie des prophêtes, l'homme ne change point. Enfin, il n'avait qu'un fils unique, il a été obligé de l'envoyer et de le sacrifier pour l'homme, et cependant les hommes sont encore les mêmes. Que de ridicules démarches la Religion Chrétienne fait faire à Dieu! Ce n'est pas tout, ma raison me dit en vain que Dieu est Tout-puissant, qu'une autre volonté que la sienne ne peut s'accomplir nulle part; la Religion Chrétienne donne un adversaire à Dieu presque aussi puissant et aussi grand que Dieu. C'est le diable. L'écriture et la Religion font livrer un combat perpétuel

entre Dieu et lui ; le diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu ; sans cesse, il lui veut ravir les créatures : *Circuit quem devoret*, il y réussit. A peine Dieu a-t-il créé un homme, que le diable en fait son esclave : qu'il en a coûté à Dieu pour arracher l'homme des pattes de son ennemi ! encore n'en a-t-il arraché que quelques-uns : il a fallu qu'il ait sacrifié son propre fils ; et c'est alors seulement qu'il a dit : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur forâs.* Me voilà maintenant maître du champ de bataille.

Suivant la Religion Chrétienne, nous ne péchons que par la tentation : c'est le diable qui nous tente. Si Dieu avait voulu, nous serions tous sauvés ; il aurait épargné la mort de son fils. Il devait, puisqu'il était tout puissant, anéantir le diable ; plus de diable, plus de tentation : donc plus de péché, par conséquent tous sauvés : Dieu ne veut donc pas nous sauver.

7. Si Dieu n'a fait mourir son fils que pour satisfaire à sa propre vengeance, et que parce que ce fils a bien voulu, par bon naturel, se charger du péché de l'homme, je demande si ce n'est pas encore là renverser entièrement l'idée que la raison nous donne de Dieu ? La vengeance est une passion qui ne saurait convenir à Dieu.

La Religion fait jouer à Dieu la plus ridicule de toutes les comédies. Dieu nous donne des commandemens, la Religion chrétienne nous apprend que nous ne saurions les accomplir, sans la grâce que Dieu ne donne qu'à qui il lui plaît, et que cependant Dieu punit ceux qui ne les suivent pas.

Si l'on voulait entrer dans un plus grand détail, il ne serait point difficile de faire voir que la Religion chrétienne nous donne une idée plus basse de Dieu, qu'aucune autre religion ait jamais fait. Si les payens n'avaient pas tant multiplié leurs divinités, et n'avaient pas fait leurs Dieux si sensuels, qu'aurions-nous à leur reprocher ? Les chrétiens font Dieu triple, injuste, faible, changeant, contraire à lui-même en cent manières, soit comme auteur de la grâce, ou comme auteur de la nature. Que conclure de tout cela, sinon que la Religion catholique a été imaginée par des cervelles qui n'avaient pas plus d'étendue d'esprit, que ceux qui ont imaginé les autres religions ?

8. Bien loin que les preuves de la Religion soient claires, et qu'elles ayent été d'abord certaines et déterminées, on ne voit au contraire que trouble par tout. La Religion chrétienne a été si peu certaine dès sa naissance, qu'il s'est élevé dans son sein plusieurs sectes différentes. On voit que la Religion, bien loin d'avoir été plus claire et plus déterminée dans son commencement, comme elle l'aurait été, si Dieu l'avait inspirée; au contraire, elle s'est éclaircie avec le temps; elle a fait le même progrès que toute autre état séculier. Les chefs qui n'étaient d'abord que de simples gueux, sont maintenant au-dessus des princes, puisqu'ils prétendent avoir droit de leur commander. Je ne puis m'empêcher de faire ici une observation qui fait bien sentir l'homme dans la religion chrétienne.

Quand on demande d'où vient que J. C., les apôtres et les autres premiers chefs de l'église, ont vécu dans une extrême pauvreté, jusqu'à être même obligés de gagner leur vie? On répond que c'était pour apprendre aux hommes le mépris des richesses et du faste. On venait, dit-on, prêcher une doctrine toute opposée aux sens, il fallait convaincre le peuple, autant par ses exemples que par ses paroles. On demande pourquoi les chefs de l'église et les pères de ce temps prêchent avec un zèle infatigable, le mépris des richesses, lorsqu'ils les recherchent avec tant d'avidité et de soin? Suivent-ils en cela les traces de J. C. et des apôtres? Que répondra-t-on à cela? On demande ensuite d'où vient que J. C. et les apôtres n'ont point prêché ouvertement les mystères de la Religion catholique; que J. C. a caché son incarnation miraculeuse; que les apôtres et les anciens pères n'ont point parlé de l'Eucharistie? On répond qu'ils ont voulu ménager le peuple par une conduite sage, appelée *économie*. On demande pourquoi les cardinaux et les évêques, qui sont les chefs de l'église, sont si puissans et vivent avec tant de faste et de magnificence? On répond que c'est pour contenir le peuple, qui a besoin qu'on lui en impose. On a beau dire, cette différente situation de la Religion, cette différente conduite des chefs, ne marquent pas une différente situation dans l'esprit du peuple qui est toujours le même: mais elle marque une différente situation dans ceux qui gouvernent

l'Eglise, qui connaissant la folie de ceux qui abandonnaient leurs richesses pour vivre pauvres comme J. C., font ce qu'ils peuvent pour vivre comme des rois et des princes, dans un aussi grand déréglement et dans un aussi grand faste ; conduite toute opposée à celles qu'ils prêchent: mais c'est-là le vice des hommes plutôt que de la Religion!

J. C. et les apôtres auraient été bien embarrassés de faire les princes : ils sentaient trop le ridicule de leurs mystères pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux dont ils avaient pu ménager l'esprit, et qui ne pouvaient plus reculer après de certaines démarches.

On demande encore, d'où vient qu'on prêche publiquement les mystères qu'on cachait autrefois ? On répond que les mystères étant assez connus, il serait inutile de les dissimuler. Ce qui est bien certain, c'est qu'on n'a révélé les mystères de la Religion catholique, qu'on cachait autrefois, que quand on a été en état de les appuyer par la force.

Si dès le commencement Dieu avait dicté la Religion catholique comme elle était plus proche de son origine, ses mystères auraient été plus publics et plus connus; et on les aurait publiés avec plus de confiance et de liberté. N'est-il pas ridicule qu'on dise que le peuple d'aujourd'hui a besoin d'être soutenu par la magnificence; que celui d'autrefois était en état de s'en passer ; et qu'au contraire le peuple de nos jours est plus en état de soutenir les mystères ? Pourquoi le peuple qui s'est accoutumé aux mystères, ne s'est-il pas accoutumé à la modestie des pasteurs? Si le peuple d'aujourd'hui est en état de soutenir un Dieu anéanti, un Dieu méprisé, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu exposé à toutes les injures les plus infâmes. Mrs. les prélats, ne craignez rien, il vous reconnaîtra sans peine, quand vous n'iriez pas en équipage de princes. Voyez comme il se prosterne devant son Dieu qui court les rues entre les mains d'un pauvre prêtre, qui marche en tout temps, en tous lieux et en toutes saisons. Il vous rendra les respects qui vous sont dûs, quand vous marcheriez comme S. Pierre, puisque depuis tant de siècles il n'a pas méconnu son Dieu qui n'a pas changé d'équipage.

On a beau dire ; le désordre des pasteurs, leur ambi-

tion, leur molesse, leur lubricité, est une preuve parlante de la fausseté de la Religion, parce qu'il est certain qu'ils en doivent être mieux instruits que les autres hommes. Or, s'ils en étaient bien persuadés, ils la pratiqueraient. Ils ne la pratiquent point; donc elle n'a pas de preuves qui persuadent.

9. La Religion a dû être déterminée dans le commencement, parce qu'elle était plus proche de sa source; c'est pourquoi en matière de Religion, on remarque qu'on renvoie toujours à l'antiquité; on permet bien de donner de nouvelles explications, mais avec cette règle, *cum dicas novè, non dicas nova;* cependant on ne peut douter que les chrétiens d'aujourd'hui qu'on dit être plus imparfaits, ne soient cependant meilleurs théologiens et ne sachent plus de dogmes que les anciens.

10. La morale d'aujourd'hui est bien différente de celle d'autrefois; nos livres de piété sont d'un goût tout autre. S. Paul qui s'est vanté d'avoir été ravi au troisième ciel, et qui ne devait pas ignorer les règles des mœurs, ne nous a pas donné, en quatorze épîtres, un seul conseil essentiel à la vie spirituelle de nos jours. Quel est le livre ancien qui ait recommandé aux fidèles la fréquentation des sacremens? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne confession, la préparation à la communion? Quel est au contraire le livre de piété de notre temps qui ne parle pas de toutes ces choses? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le Combat Spirituel, ou l'Imitation de J. C. Voilà ce qu'on appelle des livres de piété: mais de bonne foi où en sommes-nous? Quelle est donc notre règle? La Religion change-t-elle à chaque siècle?

11. Quelques ténèbres qui nous environnent ici bas, et quoique nous sachions fort peu de choses, il est certain que ce qui est ténébreux, je veux dire ce que nous ne concevons pas, n'a aucun droit d'exiger notre consentement. Il ne faut pas dire, pourquoi niez vous les mystères, puisqu'il y a tant de choses dans la nature qui sont au-dessus de notre portée? Car, de ce que je ne conçois pas les mystères de la nature, il ne s'ensuit pas qu'il doive y avoir des mystères d'un ordre surnaturel. Je vois qu'il y a des mystères dans la nature, et je n'en fais pas l'explication; mais

je les vois et je dois avouer que ces mystères existent, quoique j'ignore comment ils sont exécutés, parce que le fait est la cause, pour ainsi dire, que ces mystères naturels sont certains ; mais je n'ai aucune raison qui me porte à croire qu'il y a des mystères dans l'ordre de la grâce, et surtout un tel mystère en particulier, comme la trinité, l'incarnation, car, non-seulement, je ne conçois pas comment cela pourrait être : mais je n'ai rien qui me convaint que cela est.

12. Qu'il soit difficile de se convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de spéculation, et qu'il ne soit pas nécessaire pour le salut ; peu m'importe : mais la preuve des vérités essentielles à tous les hommes doit être claire et facile, ou il n'y en a point.

Si l'éclaircissement de la Religion est difficile, c'est une preuve de l'esprit et de la subtilité des hommes, plutôt que de leur obéissance et de leur fidélité.

La certitude de la foi, dit l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, (la théologie le dit avec lui) dépend de ce principe, qu'il y a un Dieu, qu'il n'est pas capable de nous tromper ; et que Dieu a révélé ce qu'il veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant que de savoir si Dieu a parlé Il y aurait un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a pas dit, ainsi je ne dois croire que lorsque je ne pourrais plus douter que Dieu a parlé.

Ma raison me fait connaître que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la faiblesse de leur connaissance qui ne suffirait pas à leur besoin, et que tout ce qu'il ne leur a pas dit, est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent.

On ne se contente pas du vraisemblable en matière de science ; on veut des démonstrations ; pourquoi s'en contenter en matière de Religion ? Descartes ne veut croire que ce qu'il voit, et ce n'est qu'en matière de Religion qu'il se bouche les yeux ; plaisant raisonnement ! S'il faut se boucher les yeux en matière de Religion, laquelle embrasserai-je ? Toutes se vantent d'être la véritable ; pour choisir, il faut être convaincu par des preuves claires et évidentes. Si elles n'en ont point, il faudrait en chercher une qui en ait ; si je me bouche les yeux, comment la trouverai-je ?

CHAPITRE III.

De l'Ecriture Sainte.

§. 1er.

LE langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaises et les ridiculités, dont l'Ecriture est remplie, font bien voir qu'elle est l'ouvrage des hommes. L'Ecriture doit être incorruptible pour être la règle de notre foi : elle devrait être écrite en un langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes sont indispensablement obligés de savoir ce que Dieu demande d'eux, et que Dieu doit le leur apprendre, pour avoir droit de les punir ou de les récompenser. Or, l'Ecriture est sujette à l'erreur en tout sens ; elle nous parle de Dieu d'une manière ridicule ; elle lui donne mille faiblesses ; elle le fait parler avec le diable au sujet de Job ; elle est sujette aux fautes des copistes qui ont bouleversé le sens de plusieurs passages : l'original hébreu est plein d'équivoques. Tel est la nature des mots de cette langue stérile ; il y a non-seulement des passages que les interprêtes les plus réguliers et les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus ; mais il y en a même d'ajoutés. Or, si un passage est corrompu, qui m'assurera que l'autre ne l'est pas ? Qui m'assurera que les livres de l'Ecriture ont été dictés par le Saint-Esprit ? J. C. ne nous les a point laissés : pas un livre du Nouveau Testament n'a été commencé pendant sa vie ? Mahomet au moins a fait l'Alcoran.

2. Les livres de l'Ecriture ont été, non-seulement composés par des hommes en divers temps ; mais ces particuliers ne se sont jamais vantés, pendant leur vie, que le Saint-Esprit les eût inspirés, et leur eût dicté ce qu'ils s'avisaient d'écrire. Quoi donc ! parce qu'il se fera un renversement dans l'imagination de St. Paul ; parce qu'il s'avisera de se convertir après la mort de J. C., lui qui ne s'était point rendu à ses prétendus miracles ; enfin, parce qu'il s'est avisé d'écrire quatorze épîtres à divers peuples ; que parmi la suite des siècles, ces épîtres se seront conservées dans ceux d'un même parti, comme une infinité d'autres livres des anciens ; on m'obligera de reconnaître ces livres comme

la parole de Dieu même, et je passerai pour fou si je n'en crois rien ?

3. La division des livres de l'Ecriture en proto-canoniques et deutero-canoniques, ne fait-elle pas voir que c'est uniquement le caprice des hommes qui les a consacrés à leur gré ? Quoi donc ! Il ne dépendra que des hommes de déclarer qu'un livre vient du ciel ? Encore ne sera-ce qu'après que ce livre aura fait son noviciat sur la terre pendant un certain temps.

Dans l'espace de plusieurs siècles, on n'aura regardé ce livre que comme un ouvrage ordinaire, et tout d'un coup, parce que ce livre contiendra un passage propre pour être cité contre de nouveaux prétendus hérétiques, on canonisera ce livre et on le mettra au rang des livres inspirés de Dieu ; ce qui est arrivé à plusieurs livres de l'Ecriture, et entre autres aux deux derniers livres des Machabées, parce qu'on en prend quelques passages pour prouver le Purgatoire En vérité il n'y a pas de folie que les hommes ne soient en état de diviniser : c'est un moyen de se rendre maître de tout l'Univers que d'avoir droit de se faire des titres au besoin.

4. Non-seulement J. C. devait donner lui-même les livres de l'Ecriture-Sainte, et les déterminer pendant sa vie, mais encore il fallait qu'ils ne fussent pas sujets aux fautes des copistes, et qu'ils eussent quelque caractère qui les distinguât ; autrement un Indien de bon sens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle était plus nécessaire et plus raisonnable que de ressusciter des morts. Ces divers prodiges, s'ils sont vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes qui les ont vus. Celui-ci opérerait dans tous les temps.

5. Les auteurs des livres sacrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infaillibles ; en tout cas ils auraient toujours été obligés de justifier leur mission et que c'était le Saint-Esprit qui les inspirait ; mais bien loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laissé leurs livres, comme des livres ordinaires, et même comme des ouvrages qu'ils écrivaient, ou à certains peuples ou à certains particuliers. La disette des livres, le besoin d'autorité, enfin, un motif humain les a divinisés. S. Luc écrit à Théophile, et dit

de bonne foi, que voyant tant de personnes qui faisaient des livres, il lui avait pris envie d'en faire un à son tour : *Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, visum est mihi tibi scribere, optime Theophile ;* et bien loin de se vanter d'être inspiré du Saint-Esprit, il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout. (*Luc. chap.* 1. ℣. 1 et 2).

6. Pourquoi le langage de l'Ecriture n'est il point naturel ? Pourquoi toujours des allégories et des mystères ? C'est, dit-on, que les allégories et les paraboles sont du goût et du style des orientaux ; l'Ecriture n'est donc pas pour nous ; elle n'est que pour eux ; le Saint-Esprit n'est-il que d'Orient ?

7. L'Ecriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu : l'alcoran a de même ses beautés : mais aussi elle nous en donne souvent une idée bien peu digne de lui : elle le fait sujet à toute sorte de passions, surtout de ressentiment, de repentir, de vengeance. Dieu se repent d'avoir fait l'homme. Dieu s'entretient avec le diable, dans le livre de Job. Il se donne la comédie ; il cherche Adam dans le paradis terrestre ; il manque surtout souvent de prévoyance. Il fait, il défait en bien des endroits. Il choisit Saül et le rejette ; que d'inconstance ! que de légèreté ! L'histoire de Jonathas n'est-elle pas ridicule ? Dieu n'est irrité que parce que ce fils malheureux, qui ignorait le vœu de son père, mangea un peu de miel.

L'Ecriture est pleine de contradictions, parce que l'esprit de l'homme qui en est auteur, ne peut pas se soutenir, et avoir tout présent. Elle fait dire à Dieu dans un endroit qu'il ne punit point les enfans des crimes des pères ; et dans un autre, qu'il fera sentir les effets de sa vengeance, jusqu'à je ne sais quelle génération.

8. Jamais on n'accordera la généalogie que S. Matthieu fait de J. C. avec celle de S. Luc. Un évangéliste dit que J. C. est mort à 3 heures, l'autre dit qu'il est mort à 6. Le père Mauduit dans sa dissertation sur l'Evangile, dit que c'est ici une faute de copiste. Cette défaite est ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur cette difficulté. Les interprêtes ne font aucune difficulté de reconnaître des fautes de copistes dans l'Ecriture, sans prendre garde qu'ils s'exposent à nous faire regarder l'Ecriture comme tous les autres

livres sujets aux mêmes inconvéniens. Si les copistes sont tombés dans des fautes sur des faits, qui m'empêchera de croire qu'ils y sont tombés aussi à l'égard des dogmes? Et notre croyance dépendra de l'imagination des copistes, de leur inattention ou de leur malice?

Les Pères de l'Eglise ont senti toutes ces difficultés. Ils nous ont donné des explications bien ingénieuses de l'Ecriture. Mais enfin, ils sont convenus qu'il fallait beaucoup de soumission et d'humilité; mais plus on a de respect pour la Divinité, plus on doit éviter de s'exposer de prendre des fables des hommes pour la parole Dieu.

9. Nous lisons dans l'ancien Testatement que Dieu s'entretenait avec les patriarches. Il est même dit de Moïse qu'il parlait à Dieu : *Sicut solet amicus loqui ad amicum, facie ad faciem et non in ænigmate;* cependant le nouveau Testament, Actes des Apôtres, chap. 7, nous a trompés et nous a appris que ses entretiens ne se faisaient que par le ministère des anges. Le S. Esprit n'a donc pas dit vrai dans l'ancien Testament, ou il ment dans le nouveau. Si les anciens n'ont jamais parlé avec Dieu, ils en étaient donc trompés; car ils se flattaient fort de parler à lui. L'Ecriture nous apprend qu'Abraham lui a parlé plusieurs fois, entr'autres, qu'étant âgé de 99 ans, Dieu lui apparut pour la sixième fois, et lui ordonna la circoncision, comme une marque d'alliance entre eux; puis qu'étant disparu, Abraham se fit circoncire; cependant ils ne parlaient qu'aux anges qui recevaient leurs adorations comme Dieu même.

10. Dieu est jaloux, dit l'Ecriture; je ne veux point ici critiquer cette expression. Mais je demande pourquoi les chrétiens catholiques attribuent aux Saints ou paraissent leur attribuer les perfections de Dieu même, sans parler du culte qu'ils leur rendent? Ils leur adressent leurs prières, comme si les Saints pouvaient voir ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature pour être Saints, et Dieu ne partage son immensité avec personne.

Les Catholiques regardent toujours Dieu comme un Roi; on ne va pas directement au Roi pour lui demander une grâce : on tâche de l'obtenir par l'entremise de quelqu'un de ses favoris. Il fallait bien donner des favoris à Dieu,

pour leur adresser les grâces qu'on voulait demander, et obtenir par leur intercession.

11. N'est-il pas absurde que les moindres théologiens de nos jours parlent plus exactement en matière de Religion, que l'Ecriture même? C'est une hérésie de dire simplement et sans distinction que Jésus-Christ est moins grand que son père ; c'est pourtant ainsi que parle l'Ecriture : *Pater major me est.* N'est-ce pas induire le peuple en erreur; et les anciens n'avaient-ils pas raison de soutenir sur ce passage que Jésus-Christ est inférieur à Dieu le père? L'Ecriture est pleine de façons de parler peu exactes et fort opposées à la saine théologie.

12. Il ne faut point être surpris, si l'Ecriture fait entretenir Dieu avec les hommes, puisqu'elle le fait causer avec le diable. Ces conversations sont également opposées à l'idée qu'on doit avoir de Dieu. Ne se lassera-t-on jamais de regarder Dieu comme un Roi, comme un père, comme un Souverain? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même. Il habite dans une lumière inaccessible : en nous formant, il nous a donné tous les organes qui doivent servir à nos actions. Nous ne pouvons agir que par les règles du mouvement, dont lui seul peut être l'auteur. Qu'aurait-il donc à nous dire dans ses entretiens, quand même il ne répugnerait point à l'idée que nous avons de lui? Rien n'est plus absurde que ce que nous dit l'Ecriture de Jésus-Christ, qu'il fut tenté par le diable, qu'il l'emporta sur une haute montagne et lui promit de le mettre en possession de tout : *Si cadens adoraveris me.* Si on lisait une pareille ridiculité dans l'Alcoran, on se moquerait des Turcs, et parmi les Chrétiens, c'est la plus belle chose du monde.

13. L'Ecriture nous dit d'un côté que Dieu nous damnera, si nous n'observons ses commandemens, et d'un autre côté, que nous ne pouvons rien faire sans la grâce : *Sine me nihil potestis ; non est volentis, neque currentis, sed miserentis Dei.* Peut-on concevoir que Dieu nous punisse de n'avoir point fait ce que nous ne pouvons faire sans lui?

Quoi donc! Dieu nous dira d'un côté que nous ne pouvons rien sans sa grâce, et d'un autre, il nous maltraitera quand nous n'aurons pas exécuté ce que nous ne pouvons

faire sans lui, et il nous fera même des reproches tendres, et nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les secours nécessaires! *Quid potui facere tibi, vinea mea, et non fecit? perditio tua ex te Israël?* Que de contrariétés! Que l'homme se fait bien sentir dans toutes ces inventions! Quand il veut nous faire voir la puissance de Dieu, et la dépendance où nous sommes de lui, il nous dit que nous ne pouvons rien faire sans un secours spécial de sa puissante bonté, et lorsqu'il veut nous entretenir de la jutice de Dieu, il jette sur nous toute la faute de nos malheurs.

14. Si Dieu a parlé aux hommes, ce n'a été que pour leur apprendre ce qu'ils ne pouvaient savoir par eux-mêmes; ainsi l'Ecriture ne doit nous apprendre que ce qu'il est nécessaire que nous sachions pour le salut et que nous ne pouvions deviner. Combien de choses inutiles dans l'Ecriture? Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'histoire de Job, de Judith, et bien d'autres que nous pouvions apprendre des historiens: n'est-il pas ridicule de dire que Dieu se donne la peine de parler pour nous apprendre ces histoires?

15. La clarté est la principale qualité que doit avoir un écrit dont la fin tend à instruire: *Ornari prœcepta negant, concenta doceri.* Il est étonnant que l'esprit de l'homme soit obligé de suppléer dans l'Ecriture à l'esprit de Dieu; qu'il en adoucisse les façons de parler; qu'il avoue qu'il se serait mieux exprimé. Je demande si expliquer l'Ecriture n'est pas faire une injure atroce à Dieu? S'il a parlé, il a sans doute bien parlé, et si l'Ecriture ne parle bien, et si elle a un besoin continuel d'explication, c'est qu'elle n'est pas la parole de Dieu, et s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Ecriture, ce n'est plus Dieu qui m'instruit, ce sont les hommes.

16. L'arc-en-ciel: Dieu le donne, dit l'Ecriture, comme un signe de paix. La belle chose pour les Juifs ignorans! D'où vient donc l'arc-en-ciel, à présent vu par des scélérats, sur la terre, dans la mer, sur les colines, et dans les déserts, où il n'est vu de personne?

17. Cajetan a remarqué qu'au 2e. livre des Rois, ch. 21, on lit Michol au lieu de Merob, ainsi qu'on peut voir

au 1er. livre de la même histoire. S. Matthieu, ch. 27, a été trompé, ayant écrit Jérémie au lieu de Zacharie; S. Marc, ch. 1, assurant que le texte qu'il rapporte est écrit en Esaïe, vu qu'il l'est en Malachie, et quand il écrit que J. C. fut crucifié à trois heures, vu qu'il fut jugé seulement à six heures, par Pilate, selon S. Jean, C. 19. S. Luc se trompe, quand il dit que Caïnam fut fils d'Arphaxad, et Salé, fils de Caïnam : la Génèse dit que Salé est fils d'Arphaxad, ch. 10, et fils de Caïnam; et quand il dit, Actes des Apôtres, ch. 7, que la Spelonque qu'Abraham acheta était sise en Sichem, vu qu'elle était en Hebron et qu'il l'acheta des enfans d'Hemor, fils de Sichem, non pas d'Ephron Hethéen, comme l'écrit Moïse, et lorsqu'il dit, au même chapitre, qu'Hemor était fils de Sichem, vu que la Génèse porte tout le contraire, et dit qu'Hemor était père de Sichem et non son fils.

CHAPITRE IV.

De Jésus - Christ.

§. 1er.

JÉSUS-CHRIST était un homme comme Moïse. L'imagination vive des habitans de l'Asie et de l'Afrique contribue beaucoup à les porter à des enthousiasmes : c'est pourquoi Jérusalem a été si féconde en prophètes. Quand on considère la conduite de J. C., il n'est pas possible de se persuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croyons qu'il est. Il est venu, dit-on, pour nous instruire et pour nous sauver; cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre : il ne nous a point instruit, il n'a converti personne. Il avait douze apôtres; un deux le trahit, et les autres l'ont abandonné quand un bras s'est saisi de sa personne : la réalité l'a emporté alors sur l'imagination.

2. En supposant qu'il est possible que Dieu se fit homme pour instruire les hommes, on ne sauroit pardonner à Jésus-Christ de s'être si mal acquitté de son devoir. Il ne nous a effectivement rien appris que quelques sentimens de morale que les payens avaient enseignés avant lui d'une

manière plus persuasive et plus nette. Il n'a enseigné aucun dogme de Religion. Qu'on examine les principales vérités de foi, J. C. n'en a jamais dit un mot : jamais il n'a prêché le miracle de sa naissance Il n'a jamais parlé de la trinité, des sacremens, du péché originel. Voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la Religion chrétienne, qu'on parle de bonne foi; il est certain que J. C. n'a pas instruit les hommes, et que son voyage est le plus chimërique de tous les voyages, même le plus initule.

3. Mais les hommes veulent du merveilleux et du céleste. Dieu ménage donc bien les hommes, qu'il n'ose leur dire qui il est. J. C. a été 30 ans sur la terre sans jamais avoir osé dire qui il était. Il ne s'est enhardi que pendant les trois dernières années de sa vie; encore n'a t-il jamais parlé clairement. J. C., comme homme, était indispensablement obligé de dire qu'il était Dieu, autrement il a trompé les hommes pendant sa vie, et surtout pendant 30 ans qu'il est demeuré dans le silence; et il était coupable seul de tous les sacrilèges qu'on faisait, en ne lui rendant aucun des devoirs dû à la Divinité, et en le méprisant quelquefois. Quoi donc! Dieu vient sur la terre et il n'y fait rien! Il s'était pourtant fait homme pour faire quelque chose; il n'a laissé aux hommes aucun monument de sa venue, aucuns livres, aucune trace. Dois je m'en rapporter à quelques personnes prévenues, qui ne l'ont divinisé et déclaré Dieu qu'environ 400 ans après sa mort, dans le concile de Nicée, dans l'an 325?

4. Ma raison, qui me vient de Dieu, me dit qu'il n'y en a qu'un, que sa nature est infinie, qu'il ne saurait faire qu'une personne avec la Divinite, et on me dit qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela est, c'est bien le moins que je demande que celui-là même qui m'a donné cette raison, qui m'en fait voir si clairement l'impossibilité, me dise et m'assure que cela est. Il est venu sur la terre pour nous l'apprendre : il ne nous l'a point appris. Je ne dois donc pas m'exposer à tomber dans l'idolâtrie sur le rapport de quelques hommes

L'Evangile dit que Jésus-Chrit a consommé son ouvrage avant de mourir; il n'y en a pas pourtant de plus imparfait.

1°. Les hommes sont dans le même état où ils étaient avant la venue de ce prétendu Messie. 2°. Jésus-Christ n'a déterminé aucun point de notre foi ; et il devait, au contraire, les déterminer tous, pour avoir consommé son ouvrage ; car la Religion chrétienne n'a été dans sa perfection que plusieurs siècles après sa mort. Or, Dieu venant sur la terre exprès pour l'enseigner, nous l'aurait enseignée, y aurait attaché un caractère incorruptible, et qui aurait été à l'abri de toute dispute et critique des hommes. Rien de tout cela. L'Ecriture est pleine d'allégories; elle a besoin d'interprètes et de commentateurs. Non, encore un coup, ce n'est pas là l'ouvrage de Dieu. 3°. Supposons encore que Dieu eût voulu nous instruire par les hommes, il les aurait inspirés; au contraire, J. C. a laissé les apôtres dans des erreurs grossières : c'est un fait constant dans l'Ecriture. Ils ont même été sujets à l'erreur, même après avoir reçu le S. Esprit. S. Paul a convaincu S. Pierre d'erreur ; et, pour le remarquer en passant, ils ont donc pu prêcher séparément des erreurs. Or, puisqu'ils disputaient sur des faits de Religion, ils n'étaient donc point également inspirés du S. Esprit. 4°. Chaque concile Œcumenique nous a appris quelque dogme nouveau Donc Jésus-Christ n'a pas achevé son ouvrage. Non, tant de contrariétés ne sont pas l'ouvrage de Dieu.

5. Bien loin que Jésus-Christ ait été dans le Temple lui-même pour prêcher l'inutilité des sacrifices des juifs, il a fait tout comme les autres. La Sainte-Vierge et Saint Joseph ont offert avec lui des sacrifices, le jour de la Purification. Il allait dans le temples, les bonnes fêtes, pour participer aux sacrifices avec le reste du peuple. Dieu qui était sur la terre pour instruire les hommes, ne leur disait rien et gardait avec eux la même conduite.

6. Qu'est-ce que Jésus-Christ, selon la Religion chrétienne? C'est la seconde personne de la trinité, qui a bien voulu se faire homme et s'humilier jusqu'à la mort de la croix, pour satisfaire à la juste colère de son père, pour être le médiateur entre Dieu et l'homme, pour effacer le péché de notre premier père, et nous faire rendre à l'avenir un culte digne de lui : *Quot verba, tot errores.*

1°. On ne saurait dire que Jésus-Christ ait bien voulu

se charger de nos péchés, pour satisfaire à son père, sans admettre en Jésus-Christ une volonté différente de celle de son père; l'un est l'offensé, l'autre la victime. Il n'a donc pas la même nature; car la diversité de volonté est une preuve de la diversité d'essence.

2°. On ne peut s'empêcher de considérer ici le père comme une personne bien emportée, et le fils comme un enfant de bon naturel, qui fait tout pour l'appaiser. Que de faiblesses! Quel personnage fait-on jouer à Dieu?

3°. Dieu n'aurait pu ordonner la mort de son fils, sans ordonner le péché des juifs qui l'ont fait mourir. Qu'on est heureux quand on peut voir toutes les conséquences d'un principe!

4°. La méditation suppose une faiblesse mutuelle entre les deux partis; on ne peut donc dire que Jésus-Christ est le médiateur entre Dieu et l'homme, sans admettre une imperfection, non-seulement en nous, mais encore en Dieu, et sans nous rendre égaux.

Les chrétiens oublient souvent leurs principes et n'en voient pas toutes les conséquences. Jésus-Christ ne nous a pas réconcilié avec son père, comme avec la première personne de la trinité. C'est avec Dieu qu'il nous a réconcilié : il est médiateur entre Dieu et nous. Or, J. C. est aussi Dieu que son père. Donc il ne peut être médiateur avec Dieu, puisqu'il le serait avec lui-même.

7. Jésus-Christ (dit l'auteur de la Recherche de la Vérité, liv. 5, ch. 5, après plusieurs Pères de l'Eglise), connaissant parfaitement la maladie et le désordre de la nature, y a remédié de la manière la plus utile pour nous et la plus digne de lui qui se puisse concevoir. Que de préjugés dans ces paroles! Dire que Dieu remédie au désordre de la nature, c'est dire que Dieu avait mal fait la nature. Un ouvrier ne remédie à son ouvrage que parce qu'il a une imperfection. S'il l'avait bien fait tout d'un coup, il n'aurait rien à y remédier. D'ailleurs, quelle est la réforme que Jésus-Christ a fait dans le monde? Les hommes, quoiqu'on en dise, sont les mêmes qu'autrefois.

Les philosophes payens nous ont enseigné une morale pour le moins aussi pure que celle de Jésus-Christ. (*Voyez les Offices de Ciceron.*)

8. Il est opposé à l'idée de Dieu et ridicule de dire qu'il

puisse être appaisé par les sacrifices. Dans le sacrifice rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes : quand ils sont offensés, ils sont satisfaits par la vengeance qui affaiblit et qui détruit quelquefois leurs ennemis. Or, croyant offenser Dieu, et ne voulant le venger que faiblement sur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui sacrifier des animaux en leur place. Mais Dieu demande la conservation et non la destruction de son ouvrage. Le sacrifice de J. C. a d'ailleurs quelque chose de plus indigne de Dieu et de plus opposé à tous ses attributs que les sacrifices des payens.

Les hommes lui font jouer la comédie pendant plus de 4000 ans ; ils lui font demander des sacrifices d'animaux ; ils lui font dire ensuite que ces sacrifices sont très-inutiles, et qu'il ne veut que le sacrifice de son fils. Il n'en avait rien dit dans l'ancienne loi : les apôtres le publièrent dans la nouvelle. Le beau secret pour écarter de l'esprit du peuple le mépris qu'il fait ordinairement d'un supplicié !

Le sacrifice de la croix est encore une véritable comédie. Jésus-Christ a souffert comme homme : *Passus est sub Pontio Pilato*. Il est mort comme homme. Or, il est de foi que dès l'instant de l'union de l'humanité avec le verbe, Jésus-Christ était souverainement heureux. Tous les Pères nous apprennent qu'il fallait un effort tout-puissant pour empêcher la gloire de Jésus-Christ de réjaillir sur le temple, et que bien loin que la transfiguration soit miraculeuse, elle n'est, au contraire, qu'une cessation de miracles. Comment Jésus-Christ a-t-il donc pu souffrir sur la croix ? S'il n'a pas souffert, comment sommes-nous rachetés ? Si on répond que ce n'est que par métaphore, qu'il est dit que Jésus-Christ a souffert, comme ce n'est que par figure que l'Ecriture dit que Dieu se repent. On verra que toute Religion chrétienne n'a rien de réel ; qu'elle est toute métaphorique et ne consiste par conséquent que dans l'imagination de ses sectateurs.

9. On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour nous sauver : *Quid potui facere*, etc. On le fait incarner, on le fait souffrir. Hélas ! s'il avait voulu, nous serions tous sauvés ; car la volonté de Dieu ne saurait être inefficace. Dieu ne veut pas nous sauver, ou il joue la comédie :

les théologiens ne resoudront cette difficulté que par des paroles.

Si Jésus-Christ se fût montré au peuple juif après sa prétendue résurrection, toutes constestations étaient finies. On ne peut concevoir que Jésus-Christ ait demeuré plus de 40 jours sur la terre après sa résurrection, et qu'il ait évité le peuple. Il n'était venu sur la terre que pour instruire les hommes et pour leur apprendre sa divinité : rien n'était plus aisé ; il n'avait qu'à se montrer au peuple qui l'aurait sans doute bien reconnu. N'est-il pas ridicule de dire qu'il ait ordonné à ses apôtres de prêcher la résurrection et qu'ils en étaient les témoins? Que ne se montrait-il? C'était le peuple qu'il fallait pour témoins : cela seul l'aurait convaincu de sa Divinité. Quelle comédie dans la vie, dans la mort, dans la résurrection et dans l'ascension de Jésus-Christ! Il fallait qu'il mourût pour ressusciter : il était venu pour s'en aller. Si J. C. est venu pour se faire connaître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? S'il n'est pas venu pour se manifester, pourquoi est-il venu ? Qu'est-ce que trois ans d'instruction? Encore quelle instruction ?

Les hommes sont sujets à faire jouer ces plaisantes comédies à Dieu. Ils font mourir la Vierge, par forme, et la font ressusciter quelques momens après. Ils la font monter au ciel ; mais il fallait la formalité de mourir.

10. La douleur peut-elle honorer Dieu plus que le plaisir? Pourquoi veut-on que les douleurs de Jésus-Christ aient honoré Dieu? Dieu n'est-il pas également l'auteur du plaisir comme de la douleur? L'envie, le penchant qu'ont les hommes de se reproduire, fait que, jugeant de Dieu toujours par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le fils, et se sont même flattés qu'il les a faits à son image et ressemblance.

11. Pourquoi les apôtres ont-ils attendu l'Ascension et la Pentecôte, pour prêcher la résurrection de Jésus-Christ? Il fallait la prêcher quand on pouvait dire le voilà. Jésus-Christ a tout fait pour embrouiller ; il a négligé les voies les plus simples. Les prophéties, dit-on, avaient prédit qu'il naîtrait d'une Vierge. Il est né d'une Vierge, dit-on encore. Mais qui pourrait le deviner ? Elle avait un mari. Il est étonnant que les Pères disent sérieusement que cela s'est

fait ainsi pour tromper le diable. Or, si le diable même qui a tant de pouvoir, ne pouvait deviner que Jésus-Christ était le Messie, comment veut-on que les juifs aient pu le deviner? Les prophéties étaient donc bien obscures, puisque le diable n'y entendait goute.

Jésus-Christ était venu pour instruire une infinie postérité, sans parler de la multitude qui vivait de son temps. Il ne l'a pas fait; car que nous a-t-il laissé pour nous instruire? Une Eglise, c'est-à-dire des hommes comme nous, qui n'étaient alors qu'un très-petit nombre de personnes très-déraisonnables. Voilà la manière humaine avec laquelle Jésus-Christ et les apôtres ont commencé à introduire une Religion nouvelle qu'ils ont tirée de l'ancienne. *Non veni solvere, sed adimplere*, et cependant quoique tout fût consommé à la mort de Jésus-Christ, et la Sinagogue à tous les diables, néanmoins tous les apôtres et les premiers chrétiens allaient dans le temple prier Dieu comme les juifs. *Petrus autem et Joannes accedebant ad templum ad horam orationis nonam*, (Act., ch. 3, ℣. 1.), et quand ils prêchaient, ils disaient encore : *Deus Abraham*, *Deus Isaac*, *Deus Jacob*, (℣. 13).

12. On nous dit que la loi de Moïse est une loi de sévérité, et la loi nouvelle une loi de charité; l'exemple d'Ananie et de Saphire prouve le contraire. Je pardonne à S. Pierre la mort d'Ananie; mais lorsque trois heures après Saphire vient, pourquoi S. Pierre lui demande-t-il, *Dic mihi mulier, si tanti agrum vendidisti?* Ne le savait-il pas? L'exemple d'Ananie ne suffisait-il pas? Faut-il tuer dans la loi de charité? Il devait lui dire, au contraire, charitablement, ma bonne dame, ne me mentez pas, Dieu vient de punir votre mari. (*Act.*, *ch.* 5, *etc.*)

CHAPITRE V.

De l'Eglise et des Conciles.

§. 1er.

L'ÉGLISE n'est autre chose qu'une société d'hommes. Il y a autant d'église que de religions différentes. Si vous voulez que je regarde l'église chrétienne comme la

véritable, je vous demande quel caractère elle a pour exiger de moi un tel consentement ?

Si l'église chrétienne se prétend infaillible, sans avoir une connaissance infinie ; mais bien loin que l'église ait une telle connaissance, on remarque mille contradictions dans ses décrets. Il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui disaient qu'il y avait des antipodes ; on se retranche et on dit que l'église n'est pas infaillible dans le fait ; mais seulement dans le droit. Mais on voit que cette distinction vient de la faiblesse de l'église ; on la veut faillible dans le fait, parce qu'il serait facile alors de la convaincre de fausseté : les faits se prouvent, au lieu que dans le droit, chacun a son opinion.

L'église devrait être infaillible dans le fait, parce que le droit est ici lié avec le fait. C'est un fait que Jésus-Christ soit venu ; c'est un fait que le Saint-Esprit soit descendu ; c'est un fait qu'il ait dicté quatorze épîtres à Saint Paul ; c'est un fait ni plus ni moins que de tant d'évangélistes qu'il y avait au commencement, le Saint-Esprit n'en ait inspiré que quatre. Or, si l'église est faillible dans le fait, j'ai donc raison de douter qu'il y ait une écriture et un Jésus-Christ, etc. L'église n'a point de caractère sensible qui la distingue des autres assemblées. Ce caractère était nécessaire. Les hommes ne sont-ils pas également l'ouvrage de Dieu ? Quelle vanité, ou plutôt quelle folie de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là ? On ne peut s'empêcher, selon ce beau systême, de se représenter Dieu, comme ces mères aveugles qui ont une prédilection déraisonnable pour quelques uns de leurs enfans.

2. Quel amour propre de croire que Dieu nous a choisis pour être son peuple particulier ! Est-ce que les autres peuples n'ont pas le même rapport avec lui ? Le choix qu'on prétend que Dieu fit de la famille d'Abraham pour composer seule le peuple juif, est encore un étrange effet de l'amour propre de ce peuple. Tous les commencemens de monarchie ont toujours quelque chose de merveilleux, et le ciel s'en mêle toujours.

Plusieurs corps de l'église romaine s'accusent réciproquement d'avoir une doctrine corrompue et hérétique. Tous ne conviennent pas, où réside l'autorité de déclarer et

d'exposer la doctrine, si c'est dans le pape, ou dans le concile général? Si ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre, considérez à part, ni dans tous les deux ensemble? Quand tout cela serait certain, que d'embarras n'y trouverait-on point? L'église chrétienne prétend à la gloire d'être catholique, c'est-à-dire universelle. Elle n'est pourtant qu'une très-petite assemblée par rapport à tous ceux qui sont hors de son sein, et Jésus-Christ l'a appelée *Pusillus Grex.*

Un indien de bonne foi arrive en Europe, il élève sa voix, et demande, qui m'assurera de la révélation divine? Qui de vous se prétend infaillible? L'église romaine paraît: c'est moi, dit-elle, qui suis infaillible; l'indien s'apprête à l'écouter: mais auparavant il lui demande quelle preuve me donnez-vous de l'infaillibilité dont vous vous flattez? C'est l'Ecriture, reprend l'église; mais qu'est-ce que l'Ecriture demande l'indien? C'est un livre inspiré de Dieu, répond l'église. A quelle marque le connaîtrai-je, réplique encore l'indien? C'est moi qui vous en assure, ajoute encore l'église; si l'indien est d'aussi bon sens que de bonne foi, a-t-il encore quelque chose à demander?

3. Les erreurs ne se réforment pas tout d'un coup; aussi l'église ne s'est établie que peu à peu, et les mystères n'étaient pas autrefois en un aussi grand nombre qu'aujourd'hui. Dieu n'aurait pas gardé cette conduite, s'il avait révélé une doctrine. Le progrès de l'église est tout humain. On a commencé par séduire le peuple, dans un temps où il n'y avait point d'impression, où l'imagination seule regnait, où les visions les plus extravagantes trouvaient des sectateurs. La diversité d'opinions était du goût du siècle. On a d'abord imposé par un extérieur désintéressé, et par une doctrine qui tient du merveilleux. Bien loin que le peuple n'embrasse pas une religion contraire aux sens, elle est de son goût en ce point même. Elle n'aurait rien de merveilleux, si elle ne révoltait les sens; de quelque manière qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au peuple, soit en favorisant les sens, soit en ne les favorisant point. Il aime ce qui lui paraît au-dessus de lui, et croit qu'on l'élève, quand on lui dit ce qu'il ne sent pas. Il est vrai qu'on lui offrait un crucifié; mais on lui disait que ce crucifié avait fait des miracles; qu'il était ressuscité, monté aux cieux; qu'il était

Dieu; que ce n'était que pour eux qu'il était réduit à cet état déplorable. C'est ainsi qu'on s'est attiré la compassion et la crédulité du peuple, incapable de réflexion et d'examen. Les prédicateurs parlaient avec zèle. La mort qu'ils souffraient avec constance, excitait la pitié et la confiance du peuple; le culte qu'on rendait aux martyrs flattait sa vanité. Quelques personnes d'esprit ont embrassé cette religion dans la suite, ou par inconstance, ou par singularité, ou par certaine envie de briller dans un nouveau parti; ou enfin parce qu'ils sentaient le ridicule de leur religion naturelle. Souvent la peur d'un mal nous fait tomber dans un pire: mais lorsque, par quelques circonstances particulières, comme par l'envie de gagner une bataille, les rois ont promis d'embrasser la Religion catholique, lorsque cette promesse a reveillé leur ardeur dans le combat; que les soldats ont été animés par leur exemple; et que les ennemis surpris d'une nouvelle vigueur ont été vaincus; enfin, quand les rois se sont faits chrétiens, leurs peuples les ont suivis avec empressement. C'est alors que l'église est devenue puissante, et a abandonné insensiblement cet extérieur pauvre, qu'elle conservait avec le peuple. Ses chefs ont cru devoir vivre comme des rois, qui, en embrassant leur doctrine, se soumettent à leur caprice. Enfin, l'église a tant fait qu'elle s'est emparée de Rome et se flatte d'avoir droit de commander à l'univers.

4. Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne soit capable. Les sorciers croient aller véritablement au Sabat. S. Paul renversé par hasard de son cheval, crut ouir la voix de Jésus-Christ qui lui demandait raison de la persécution qu'il faisait à ses disciples. La peur lui fit entendre ce qu'il n'entendait pas, et de persécuteur il devint apôtre et prêcha peut-être l'Evangile de bonne foi. Son imagination échauffée lui fit croire, dans la suite, qu'il était élevé au troisième ciel. Il se flatte même que Jésus-Christ, en personne, l'a instruit; il s'en vantait parmi ceux de son parti, qui le regardaient un des principaux chefs. Ainsi, celui qui, comme pendant la vie Jésus-Christ, n'avait jamais eu la curiosité d'approfondir un seul de ses prétendus miracles, est tout d'un coup converti par sa chûte; il change en prodige la honte d'être mauvais écuyer.

5. Il n'y a point encore eu de ridiculité que n'ait eu des sectateurs, ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte. La Religion des payens couvrait autrefois la face de la terre. Elle se conserve encore dans les vastes régions de l'Orient. Donnez-moi une douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespère pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque temps. La voilà qui devient ancienne, elle est suffisamment prouvée.

Il y avait sur le Parnasse, un trou, d'où sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête : quelqu'un qui en fut entêté, se mit à parler, sans savoir ce qu'il disait, et dit, par hasard, quelque vérité. Aussitôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison : elle contient la science de l'avenir. On commence à ne s'approcher plus du trou qu'avec respect : les cérémonies se forment peu-à-peu. Ainsi nâquit l'oracle de Delphes ; et, comme il devait son origine à une exhalaison qui entêtait, il fallait absolument que la Pithie entrât en fureur pour prophétiser. Qu'il y ait une fois un oracle d'établi, il va bientôt s'en établir mille. Si les dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici ? Le peuple, frappé du merveilleux de la chose et avide de l'utilité qu'il en espère, ne demande qu'à voir naître des oracles en tous lieux, et puis l'ancienneté survient qui leur fait tous les biens du monde. Ajoutez à tout cela que, dans le temps de la première institution et des dieux et des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande, qu'elle ne le fût dans la suite. La philosophie n'était pas encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le peuple n'est pas fort éclairé.

6. L'Eglise est entièrement maîtresse de la foi, et ne se soumet qu'en apparence à l'Ecriture : l'Eglise ayant ajouté, diminué, comme il lui a plû au culte ancien, elle s'est avisée d'un expédient par lequel elle peut soutenir ce qu'elle a fait, sans choquer l'autorité de l'Eglise, qui est d'enseigner en même temps que c'est à l'Eglise d'interpréter l'Ecri-

ture. Ainsi, l'Ecriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'Eglise de lui faire dire; et l'Ecriture n'est qu'un vain titre d'honneur, tandis que l'Eglise a le souverain pouvoir et l'indépendance absolue. Ce n'est pas seulement aux chrétiens à lire et à examiner l'Ecriture, l'Eglise la lira et l'examinera pour eux, et leur dira que ce qu'elle enseigne est tiré de l'Ecriture; et c'est à vous à le croire, sinon vous êtes damné. Bel expédient dont l'Eglise se sert pour vous faire suivre ce qu'elle enseigne! Ainsi elle ne peut être jugée que par l'Ecriture interprétée par elle-même. Une personne se soumet à une loi; mais elle ne veut qu'aucune autre personne qu'elle-même puisse interpréter, examiner, lire même cette loi.

7. Que les riches étaient malheureux dans les commencemens de l'Eglise, et selon l'Evangile! Qu'ils sont heureux aujourd'hui, selon la pratique de l'Eglise! Car enfin, qu'un riche meurt, toute l'Eglise prie pour lui, et prend ses habits de deuil : les prêtres s'enrhument à force de crier; les cierges ne sont pas épargnés, messes par-tout, et le tout pour de l'argent.

Et comme si le sacrifice de Jésus-Christ ne suffisait pas une fois, on le renouvelle des milliers de fois. Qu'un pauvre meurt, une misérable croix de bois fait toute sa pompe funèbre : on le jette dans quelque recoin du cimetière; pas seulement la moindre prière pour son ame : il n'a point d'argent pour en acheter : c'est tout dire. Prendre de l'argent pour prier pour les morts, et tirer un grand revenu d'une erreur, c'est une imposture impie et une imposition sacrilège qu'on met sur le peuple ignorant et aveugle.

8. Les conciles sont une preuve de la fausseté de la Religion; car qu'est-ce qu'un concile? C'est une assemblée d'hommes qui, après avoir bien disputé, conviennent entre eux qu'ils proposeront au reste des hommes une telle ou telle proposition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaisie des hommes de déclarer quelles sont les propositions révélées. Sommes-nous raisonnables de donner aux hommes une telle autorité sur notre raison? Non, puisque la Religion chrétienne devait être certaine en tous les points, tout devait être déterminé par le Messie : le contraire est une preuve de la

faiblesse de l'homme, qui ne saurait tout prévoir. Si le Saint-Esprit présidait aux conciles, comme on le prétend, on n'y verrait pas tant de brigues, ni tant de disputes, ils ne dureraient pas si long-temps.

Pourquoi le Saint-Esprit fera-t-il plus dans un concile général, que dans un concile national? Est-ce qu'une nation ne l'intéresse pas assez? Combien faut-il donc de personne pour l'intéresser? D'où vient donc que J. C. a dit, *où seront deux ou trois*, etc.?

Les anciens conciles ne valaient point une de nos assemblées du clergé; cependant ils étaient infaillibles, et celles-ci ne le sont pas.

9. Puisque Dieu agit toujours par les voies les plus simples, pourquoi lui fait-on chercher tant de mystères? Il prend la peine de s'incarner et ne nous apprend rien. Il est avec ses apôtres et les laisse aussi bêtes qu'auparavant. Des conciles, c'est-à-dire des hommes, nous instruisent de ce que nous devons croire après bien des disputes entre eux, avant que de pouvoir convenir de quelque chose; souvent même, par ménagement, ils expliquent d'une manière équivoque qui donne gain de cause aux deux partis. Est-ce ainsi que Dieu parle?

L'inspiration ou l'assistance du S. Esprit dans l'Eglise, est une pure imagination. Si le S. Esprit inspirait l'Eglise, elle n'aurait jamais excommunié ceux qui soutenaient qu'il y avait des Antipodes; on ne verrait pas tant de bulles contraires les unes aux autres; on n'aurait jamais vu deux papes s'excommunier réciproquement, et, ce qu'il y a de plus plaisant, des saints des deux partis de ces deux papes; on ne disputerait pas dans les conciles avec tant de chaleur et d'opiniâtreté, si on n'y fait rien que par l'inspiration du Saint-Esprit. Enfin, on ne remarquerait pas dans l'Eglise toutes les mêmes faiblesses qu'on observe dans toute autre secte que ce soit.

10. C'est l'orgueil des savans qui a introduit dans l'Eglise tant de questions nouvelles et épineuses, et qui a obligé le peuple à recevoir leurs sentimens, comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune dans l'antiquité. C'est la cupidité et l'ambition de quelques autres qui a introduit les dogmes qui favorisent leurs intérêts temporels.

La cour de Rome inspire du respect pour les indulgences et pour les dispenses. Qu'on cesse de les acheter, on vous enseignera que Dieu n'exempte personne de sa loi, et de celle que le Saint-Esprit a dictée à son Eglise.

CHAPITRE VI.

Des Pères de l'Église et des Martyrs.

§. 1er.

LA postérité consacre les monumens de l'antiquité, et nous avons naturellement du respect pour ce qui a été si long-temps avant nous.

Que d'habiles gens qui ont écrit de nos jours avec plus d'érudition, d'éloquence, de justesse d'esprit, de force et de précision, que les Augustin et les Jérôme? Néanmoins, qu'on mette dans la balance du vulgaire le nom d'Augustin d'un côté, et ceux de quelques modernes, combien en faudrait-il pour l'enlever?

Les pères, cependant, étaient des hommes comme les autres : leurs écrits sont remplis d'erreurs; à parler même en chrétien, il n'y en a pas un qui ne soit tombé dans quelque opinion erronée. S. Cyprien a soutenu que le baptême des hérétiques était inutile. S. Jérôme et S. Augustin ont eu de cruelles disputes sur les faits de Religion.

Les plus anciens pères de l'Eglise étaient des apostats de la Religion de leurs ancêtres; ils ont introduit dans la Religion chrétienne les erreurs de leur philosophie et la plupart des coutumes du paganisme : un renversement d'imagination dans un temps plein de sectes, où l'on faisait gloire de donner dans les partis, a été la grâce efficace de leur conversion.

2. Les pères de l'Eglise n'ont point parlé avec exactitude et justesse d'esprit; ils se sont toujours servis d'un style oratoire et allégorique : l'allégorie plaît au peuple, elle l'amuse et attire son admiration. On suit toujours le goût et le génie de son siècle. Lorsque l'allégorie était à la mode, tout le monde allégorisait; mais, encore un coup, l'allégorie n'est qu'une figure d'imagination qui ne prouve rien.

Le vulgaire, qui a naturellement du respect pour l'antiquité, regarde les anciens pères comme des hommes extraordinaires qui avaient commerce avec le Saint-Esprit, comme il croit que les patriarches s'entretenaient avec Dieu. Le peuple n'a pas en cela assez bonne opinion de lui-même; il ne sait pas qu'il n'y a point en Dieu d'acception de personne, (comme parle l'Ecriture). Tous les hommes lui sont également chers. Il est notre père commun. Il ne s'est pas plus entretenu avec les anciens qu'il s'entretient avec nous. L'Ecriture ne nous dit pas des anges ce que les pères nous en disent, sur-tout S. Denis, dans sa Hiérarchie. Où a-t-il pris tant de belles choses?

3. L'imagination échauffée est la cause du martyre; pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a point eu encore de Religion qui n'ait eu ses martyrs. Les chefs de Religion ont péri la plupart d'une mort violente. Toutes les hérésies ont eu leurs Saints qui ont souffert la mort pour les défendre. Ceux que nous appellons fanatiques dans les Cevennes, passent pour des martyrs en Hollande et en Angleterre. On leur écrit des lettres touchantes pour les animer à persévérer dans la foi. Chacun juge des choses selon la situation où il se trouve, et selon ses préjugés. La plupart de ceux qui vont au Japon souffrir le martyre, ne sont pas en état de répondre à une difficulté que leur proposerait un indien de bon sens. Ils meurent pourtant pour soutenir leur Religion; ce qui fait voir que c'est l'enthousiasme et non la raison qui les guide.

4. A force d'entendre dire ou de vouloir persuader quelque chose, on la croit soi-même, surtout quand on est né avec une forte imagination, telle que ceux du pays des anciens chrétiens. Enfin, la conduite des autres n'est pas une règle pour nous. Si les martyrs sont morts, ils avaient leurs raisons : je mourrais comme eux, si j'étais persuadé; mais parce que je ne conçois pas le motif de leur martyre, et que l'imagination seule peut en être la cause; que, d'ailleurs, cette preuve est équivoque, puisque je vois des martyrs dans toutes les Religions, je ne concluerai pas que la Religion chrétienne est la véritable à cause de ses martyrs. Les pères de l'Eglise disaient que c'était la cause et non le supplice qui faisait le martyre; et c'est un axiôme de

Religion que, *Causa Martyrem facit, non pœna.* Ainsi, quand on conclud que la Religion chrétienne est véritable parce qu'elle a eu des martyrs, on suppose ce qui est en question.

Puisque nous savons que les premiers chrétiens n'étaient dans leur Religion que par enthousiasme, et puisqu'il y a des martyrs dans toutes les Religions même les plus extravagantes, comme dans les Indes, même de nos jours, dans la religion réformée, chassée de France, il faut trouver un caractère particulier qui puisse distinguer les vrais martyrs d'avec les faux.

5. Bien loin que les martyrs soient une preuve de la véritable Religion; au contraire, ils sont autant de témoins de la fausse; car, il est injurieux à Dieu de dire qu'il livre au dernier supplice ceux qui croient à ce qu'il a révélé. D'ailleurs, les martyrs font connaître que la Religion était mal établie, et la révélation peu constante, puisqu'il y avait dans le même-temps des hommes de bonne foi qui croyaient, dit l'Evangile, rendre un grand service à Dieu, en tuant des scélérats, des imposteurs, des perturbateurs du repos public, lorsqu'ils faisaient mourir les martyrs.

CHAPITRE VII.

Des Prophêtes et des Prophéties.

§. 1er.

L'AVENIR est entièrement caché aux hommes, parce que, n'étant point encore par rapport à eux, il ne peut pénétrer dans leur esprit par aucun sens; et que d'ailleurs ce qui n'est pas, n'ayant aucune propriété, les hommes ne le peuvent savoir que par la révélation de celui par qui tout existe. Non-seulement les hommes ignorent l'avenir, mais il est encore entièrement caché à tout esprit créé, et cela par la même raison. Ainsi on se trompe quand on croit que le diable a révélé l'avenir aux payens, et qu'il inspire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle sorciers. Rien de tout cela ne peut être. Ce ne sont que des phantômes de l'aveugle imagination des hommes.

Les juifs avaient donc raison quand ils défiaient les payens de leur déclarer l'avenir : mais voyons s'il y a eu parmi les juifs des hommes qui ayent eu cette connaissance.

D'abord, j'observe une grande confusion, un grand embarras, des équivoques et des allégories éternelles dans toutes les prophéties ; et il est surprenant que nos théologiens d'aujourd'hui disputent encore du sens qu'on doit leur donner. Oui : le sens des prophéties les plus claires n'est point encore déterminé, ni parmi les juifs, ni parmi les chrétiens, comme je le vais bientôt remarquer. Où est donc le merveilleux des prophéties, si elles sont pleines d'obscurité ? Quel est donc le caractère qui les distingue des oracles des payens et des prophéties des autres peuples ? Car, enfin, il y a des prophéties par-tout, les hommes ont toujours aimé le merveilleux ; plus ils sentent leur faiblesse, plus ils veulent en sortir par des prodiges. Enfin, les prophéties, pour faire quelque impression sur des esprits sains et exempts de préjugés, doivent être claires et débarrassées de toute équivoque.

2. Si les prophéties avaient été claires, les juifs, qui en étaient les dépositaires, se seraient sans doute convertis, quand ils en auraient vu l'accomplissement. Les prophêtes, dit-on, paraissent être les Evangélistes de J. C. Les juifs méditent éternellement sur ces prophéties. Ce J. C. si clairement annoncé arrive parmi eux, il y demeure 33 ans et les juifs ne le connaissent pas. Ils soutiennent même que ce n'est pas de lui que leurs prophêtes ont voulu parler. Qui sont donc les hommes qui doivent se rendre aux prophéties, sinon ceux qui parlent et qui entendent la langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, et qui en ont toujours été les dépositaires ? Est-ce donc l'église chrétienne qui doit en déterminer le sens ? Elle est donc juge en sa propre cause ! Qu'elle se fasse donc des titres tant qu'elle voudra ! ils satisferont son imagination : mais ils ne convaincront pas ma raison.

Ceux qui lisent les prières de l'église, peuvent y remarquer qu'elle se donne une liberté entière d'interpréter les prophéties, comme il lui plaît, et les passages de l'Ecriture. On prétend même qu'il est de foi que l'église a cette autorité.

Ces interprétations allégoriques qui ne prouvent rien, et qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raison d'un indien de bon sens, bien loin de le persuader : mais ce que je trouve de plus remarquable, c'est que l'église ajoute à l'Ecriture ce qui lui plaît. David a dit : *Dominus regnavit, decorem indutus est ;* et l'église dit que David a dit aux nations : *Dominus regnavit à ligno ;* ce qui est faux. *Impleta sunt quæ concinit David fideli carmine, dicens in nationibus, regnavit à ligno Deus.* Jamais David n'a dit ces paroles, de quelque version qu'on puisse se servir.

3. L'Ecriture nous apprend que J. C. après la résurrection, ouvrit l'esprit à ses apôtres pour leur donner l'intelligence de l'Ecriture. *Tunc aperuit eis sensum, ut intelligerent scripturas.* S'il faut un tel miracle pour entendre les prophéties, elles ne sont d'aucune utilité, puisque la raison naturelle ne saurait les comprendre ; et Dieu aurait plutôt fait de nous tourner tout-à-coup, par miracle, du côté de la Religion chrétienne, que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je ? Ce n'est pas Dieu qui tient une conduite si irrégulière, ce sont les hommes qui le font toujours agir à leur manière.

4. Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que les prophéties sont très-obscures ; que tout s'y sent de l'enthousiasme asiatique et du mystère des caldéens ; que ce qui paraît clair, selon la vulgate, a un sens tout contraire selon le texte original, qui est le seul que le Saint-Esprit a révélé : que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une prophétie, est un fait arrivé naturellement, et qui ne portait avec lui, aucun caractère de prophétie ; qu'ainsi, il est ridicule de vouloir que je regarde le peuple juif, comme un peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, et sur ce pied-là je vais trouver toute la Religion de Mahomet dans la conduite du peuple juif. Si David, dans ses vieux ans, demande, pour se rechauffer, la chaleur naturelle de la plus belle fille de son peuple ; S. Augustin, et les autres pères de l'église n'ont point de droit de m'obliger à regarder cette action comme une prophétie de l'union de J. C. avec l'église, et de la pureté de la Ste. Vierge.

5. Je ne m'arrêterai pas à faire voir que Dieu ne se conduit pas allégoriquement ; que les allégories ne prouvent rien ; que l'allégorie est une figure qui tient toute sa réalité de l'imagination de son auteur, et surtout en matière si sérieuse que la Religion. L'allégorie est entièrement bannie de la démonstration, et de tout discours qui ne doit que convaincre l'esprit. J'examinerai seulement celle de toutes les prophéties dont on a fait le plus de bruit, et qu'on dit être la plus claire. La voici :

Jacob avant de mourir fit venir devant lui tous ses enfans et leur donna à tous sa bénédiction : quand le tour de Juda fut venu, il lui dit : *non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* Or, dit-on, le sceptre a été enlevé de Juda quand Jésus-Christ est venu ; donc, voilà cette prophétie accomplie ; donc, Jésus-Christ est celui qui devait être envoyé. D'abord, il est certain que les juifs entendent diversement le mot hébreu que nous traduisons par celui de sceptre. Les uns disent que l'hébreu signifie persécution, tribulation, et que Jacob a dit à son fils que les juifs seraient toujours persécutés, jusqu'à la venue de celui qui devait les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même prétendent que ces paroles se sont accomplies en la personne de Moïse, et que Jacob dit seulement à ses enfans qu'ils seraient toujours persécutés en Egypte, jusqu'à ce que fût venu celui qui devait les délivrer de leur esclavage. Les docteurs chrétiens qui veulent tous qu'on traduise le mot hébreu par celui de sceptre, ne conviennent pas non plus du sens de ce passage. Leur dispute roule sur ce qu'on doit entendre par Juda ; les uns disent qu'on doit entendre tout le peuple juif, et que le sceptre n'a été véritablement ôté à ce peuple, que quand les romains se sont rendus maîtres de la Judée, d'autres, au contraire, disent qu'on ne peut raisonnablement entendre ce mot du peuple juif, et qu'il ne le faut l'entendre que de la tribu de Juda en particulier ; parce que, disent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction spéciale, marquer un caractère particulier à chacun de ses enfans. Ils ajoutent que si l'on veut entendre ce mot Juda, de toute la nation juive, il est évident que le sceptre en a été bien des fois ôté par ses ennemis, et surtout par la captivité de Babylone,

sans que le messie soit venu; or, disent-ils, s'il y a un temps où le sceptre ait été enlevé aux juifs, et que le messie ne soit point venu, cette marque était trop équivoque pour être une véritable prophétie. Les pères, au contraire, disent qu'on ne peut interpréter ce mot de la tribu de Juda uniquement, parce que, disent-ils, il est évident par l'histoire, que le sceptre a passé en d'autres mains, sans que le messie soit venu. Les juifs ont été gouvernés par des juges. Saül n'était pas de la tribu de Juda. *Postulaverunt regem et dedit illis Saul filium eis, virum de tribu Benjamin.* (*Act. ch.* 13. ℣. 21.) Le royaume a été divisé, et il s'est trouvé qu'onze tribus toutes entières n'avaient qu'un roi particulier. Long-temps avant la venue du messie, le peuple juif était gouverné par des pontifes, et chacun sait que les pontifes étaient de la tribu de Lévi. Les maccabées n'étaient pas de la tribu de Juda; ainsi, disent-ils, il était plus raisonnable d'entendre ces mots du peuple juif entier; et s'il est vrai que ce peuple ait été en captivité, il est certain, disent-ils, que dans la captivité même, il était toujours gouverné par des pontifes de la nation. On pourrait répliquer à ceux-ci, qu'il paraît par le nouveau Testament, que quoiqu'Hérode fût roi de la Judée, les juifs étaient pourtant toujours gouvernés par des pontifes. Chacun sait ce qui en arriva à la mort de J. C. Le principal motif que les juifs ont eu de le faire mourir, a été qu'ils appréhendaient que les romains venant à savoir qu'il y avait parmi eux un perturbateur du repos public, ne leur ravissent l'autorité qu'ils avaient encore. *Venient romani et subverient gentem nostram.* Il fut conduit devant Anne et Caïphe, le sceptre n'était donc pas entièrement ôté des juifs. Enfin, de quelque côté qu'on se tourne, un esprit juste ne peut faire convenir cette prophétie au temps que J. C. est venu.

6. Tout le monde se mêlait de prophétiser parmi les juifs; d'abord, que Saül fut élû roi; il se mêla aussi de faire des prophéties. Enfin, toute prophétie qui est équivoque, n'a pas plus de caractère pour nous convaincre que les quatrains qu'on voit à la tête de quelque almanachs.

7. Le mystère est ordinairement une marque d'erreur ou de faiblesse. La vérité est claire. Quelle raison aurait pu

avoir Dieu de dicter des prophéties obscures, puisqu'il ne donnait ces prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la Religion!

8. Virgile a fait une églogue à la louange de Pollion. Il a dit que sous son consulat on verrait arriver mille merveilles. Tous les commentateurs chrétiens se sont avisés de regarder cette églogue comme une prophétie de la venue de J. C. Assurément Virgile ne croyait pas avoir jamais l'honneur de se voir parmi nos prophêtes, et d'avoir Esaïe et Jérémie pour confrères. Les prophéties de ceux-ci regardent autant J. C. que l'églogue de celui-là. On peut appliquer à J. C. ce que Virgile a dit de Pollion: on peut lui appliquer aussi ce que les anciens prophêtes ont dit en diverses occasions. L'allégorie applique tout à mille sujets différens; mais encore un coup, elle ne prouve rien. On voit quantité de ces applications dans les épîtres et évangiles. Ce qui est dit dans l'Ecriture de la sagesse éternelle, l'église l'applique à la Ste. Vierge fort ingénieusement. Les lamentations que Jérémie faisait autrefois au sujet de la captivité de Babylone, on les applique à la dernière destruction de Jérusalem. Tout ce qui a eu parmi les juifs une application littérale en son temps, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle église; et pour finir par un trait bien remarquable, on applique à J. C. et à l'église, les sales entretiens de Salomon avec sa maîtresse. J'en rapporterais volontiers quelques traits; mais ceux qui voudront en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à lire le Cantique des Cantiques.

9. Qu'est-ce encore que ces prétendues semaines de Daniel, après lesquelles le messie doit venir? On peut les expliquer comme on veut: l'église dit que ce sont des semaines d'années, et moi je dis que ce sont des semaines de siècles, de mois, etc. Le prophête ne s'est point expliqué, parce qu'il n'en savait rien, il a parlé en homme. Si Dieu avait dicté des prophéties, elles auraient eu un caractère de clarté qui les aurait distinguées des autres matières équivoques de deviner, dont les hommes se servent. Les devins ont trouvé l'art de masquer leur faiblesse sous l'apparence de l'enthousiasme. Ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils sont sur le sacré trépied; mais Dieu qui n'aurait

fait ces prophéties que pour les hommes, aurait parlé d'une simplicité digne de lui, et proportionnée aux lumières qu'il a bien voulu nous donner.

10. Il y a dans l'embarras des prophéties, un second merveilleux qui plaît aux hommes; c'est qu'on devine des énigmes. L'enthousiasme des prophêtes est tout humain et tout semblable à celui des anciens payens, et des femmes transportées sur le sacré trépied. Dieu n'agit pas par fureur, ni par transport, ni par figure Encore un coup, les prophéties doivent être claires et simples pour persuader.

11. La prophétie *Ecce Virgo concipiet*, ne pouvait pas être un signe, car les juifs regardaient la Ste. Vierge comme une femme ordinaire. Elle avait un mari; qui pouvait deviner qu'elle n'usât point de la liberté conjugale? Les occasions où les prophéties ont été rendues, ont toutes eu à la lettre, un sens littéral bien différent de celui de J. C.

Lorsque Xerxès fondit sur la Grèce avec toutes les forces d'Asie, les athéniens consultèrent l'oracle d'Apollon. La Pithie leur donna pour réponse, que Minerve protectrice d'Athènes tâchait envain, par toutes sortes de moyens, d'appaiser la colère de Jupiter; cependant, en faveur de sa fille, il voulait bien souffrir que les athéniens se sauvassent dans des murailles de bois; et que Salamine verrait la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs mères, soit quand Cérès serait dispersée, soit quand elle serait ramassée. Sur cela Oenomaüs perd entièrement le respect pour l'oracle de Delphes. Le combat du père et de la fille, dit-il, sied bien à des Dieux, il est beau qu'il y ait dans le ciel des inclinations et des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athènes. Il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie; mais s'il n'a pu la miner autrement, s'il n'avait plus de foudres, s'il a été obligé d'emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette ville, tant d'ennemis? Après cela cependant, il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois. Sur qui donc tombera sa colère? Sur des pierres? Beau devin! Tu ne sais point à qui seront les enfans dont Salamine verra la perte; s'ils seront grecs ou persans. Il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre armée: mais tu ne sais pas du moins qu'on verra que tu ne le sais pas. Tu

caches le temps de la bataille sous ces belles expressions poétiques, soit quand Cérès sera dispersée, soit quand elle sera ramassée. Tu veux nous éblouir par ce langage pompeux : mais ne sait-on pas qu'une bataille se donne au temps des semailles ou de la moisson ? Apparemment ce ne sera pas en hiver. Quoiqu'il arrive, tu te tireras d'affaires par ce moyen ; si les grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir aura été inexorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis qu'on fuie dans des murailles de bois ; tu conseilles, tu ne devines pas : moi qui ne sait point deviner, j'en eusse bien dit autant. J'aurais bien jugé que l'effort de la guerre serait tombé sur Athènes, et que puisque les athéniens avaient des vaisseaux, le meilleur parti était de se mettre en mer. Ainsi, les chrétiens se tirent d'affaire, soit que Dieu punisse, ou récompense les bons et les méchans ; ou quand ils prient et qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prières, malgré les promesses de J. C.

Une des choses qui marque que les hommes se mêlaient des oracles, c'est l'ambiguité des réponses, et l'art qu'on avait de les accommoder avec tous les évènemens qu'on pouvait prévoir. S. Paul disait, il y a 1720 ans et plus, que l'antechrist allait venir, et on l'attend encore.

Resuscitans Jesum sicut et in psalmo 2 scriptum est, filius meus es tu, ego hodiè genui te. (*Act. Chap.* 13. ℣. 33.)

La prophétie n'est-elle pas claire, si on veut prouver la génération du verbe ? On cite aussi cette prophétie : *Ego hodie genui te, et rursùm ergo ero illi in patrem, et ipse erit mihi in filium.* (*Heb. Chap.* 1. ℣. 5.)

CHAPITRE VIII.

De la Trinité et du Péché originel.

§ Ier.

Nous avons vu, dans les conditions d'une bonne Religion, qu'elle ne doit pas nous donner une fausse idée de Dieu, parce qu'autrement Dieu serait contraire à lui-même ; d'autant que l'idée naturelle que nous avons de Dieu, ne

nous peut venir que de lui-même, de quelque manière qu'on l'entende. Or, si par la révélation, il nous donnait, de lui-même, une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raison, il y aurait, dans sa conduite, une contrariété dont nous savons bien qu'il est incapable. Or, la trinité est entièrement opposée à l'idée que la nature nous donne de Dieu : donc cette prétendue trinité est un reste du paganisme.

La raison nous fait voir que Dieu est un être infiniment simple ; donc il n'est pas triple, puisque, s'il était triple, de quelque manière qu'on l'entende, on pourrait considérer un être encore plus simple que lui, savoir un qui ne serait pas triple en personne.

2. Les émanations divines, ou plutôt les trois prétendues personnes de la trinité, ne sont autre chose que les divers égards sous lesquels les habiles, parmi les anciens, concevaient un seul et même Dieu.

Platon, qui n'osait enseigner publiquement l'unité d'un Dieu, le considère comme bon, comme sage, comme puissant. Il fait trois touts de ces trois égards, la bonté, la sagesse, la puissance. Les anciens pères qui étaient les disciples de Platon, ont porté cette doctrine dans le christianisme, et ont fait trois personnes de trois qualités qui ne conviennent qu'à un seul et même Dieu.

3. Plus la trinité est opposée à la raison, et plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce mystère. Je le répète une bonne fois pour ne le redire jamais : je croirai avec confiance ce que Dieu aura révélé, parce que je sais que Dieu ne peut me tromper; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation.

4. Les paroles ne sont qu'un air battu, lorsqu'elles ne signifient rien : on fait parler les perroquets. Tout ce qui n'est appuyé que sur des paroles et non sur de véritables idées, n'est d'aucune considération. C'est pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots, des équivoques, des faux brillans. Or, tout le systême de la trinité n'est appuyé que sur des paroles vides de sens, génération, procession, personne, hypostase, etc. Donc, etc.

5. On dit que les anciens pères ont parlé avec ménagement de la Divinité de Jésus-Christ et de celle du Saint-Esprit;

comme si Dieu avait une espèce de honte de se manifester aux hommes, supposé qu'il le voulût ; et comme si J. C. n'avait pas dit qu'il rougirait devant son père de ceux qui auraient rougi de le confesser devant les hommes. Non, si les anciens n'ont point parlé de la Divinité de Jésus-Christ, et encore moins de celle du Saint-Esprit, c'est qu'elle leur était inconnue. Pourquoi, en effet, n'aurait-on pas eu les mêmes égards dans les siècles suivans ? Est-ce qu'on avait moins à craindre d'inspirer le polithéisme ; et n'étaient-ce pas des infirmes et des novices dans la foi, que ces pauvres cathécumènes à qui les prêtres des siècles postérieurs enseignaient la trinité ?

6. Dieu est trop juste pour punir les enfans du péché de leurs pères, il le dit même dans l'Ecriture. En effet, il n'y aurait point de péché, s'il n'y avait point de loi, dit S. Paul. Or, dit-il, comment saura-t-on s'il y a une loi, si on ne l'a point apprise ? Je demande, sur ces passages qui sont de l'Ecriture, comment les enfans à qui Dieu n'a rien prescrit avant leur naissance, peuvent être coupables ?

7. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Ils n'ont d'autre voie que la douleur pour punir ceux qui les offensent : ils croient donc que la douleur est une punition ; ainsi, comme ils sentent qu'ils souffrent, ils se persuadent qu'ils ont commis quelques crimes qui leur ont attiré leurs souffrances ; et parce qu'ils éprouvent qu'on souffre avant que d'être en état de faire aucune action, et que, par conséquent, on n'a pu mériter la souffrance soi-même, ils se figurent que c'est quelque autre qui l'a attirée sur eux, et ne voient personne de plus propre pour cela que le père de tous les hommes. Ils retrouvent ainsi en remontant la source de leurs misères ; ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voient une famille malheureuse, ou par la perte du bien, ou par la maladie qui se perpétue de père en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier ; ainsi, comme ils se voient tous sujets à des maux généraux, comme au froid, au chaud et à la mort, ils se sont imaginés que leur père commun leur avait attiré tous ces beaux présens.

Ils ne se sont pas seulement contentés de dire en général

que leur père avait péché, ils ont voulu déterminer en particulier la qualité de l'offense; et comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que ce premier père, qui s'appellait Adam, avait mangé d'une pomme, ou d'un fruit, contre l'ordre de Dieu ; d'autres ont dit qu'il s'appellait Prométhé, et qu'ayant volé le feu du ciel, les Dieux avaient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons. Ceux qui ont eu quelque connaissance de l'antiquité et qui ne se laissent pas prévenir, conviendront que les payens n'ont point pillé les juifs en ce point. Les livres des juifs n'ont été connus des payens, qu'après la version des 70 ; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors; le défaut d'impression ne rendait pas les livres fort communs, surtout lorsqu'ils étaient en un aussi gros volume que la Bible. Or, il est certain que la fable de Prométhée était répandue dans le paganisme avant la version des 70. Les auteurs grecs les plus anciens en ont fait mention. La douleur n'est pas pourtant une punition du péché de notre père commun : il serait de la justice de Dieu que cette punition fût égale pour tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également : on ne peut pourtant disconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfans. Les uns naissent aveugles, les autres boîteux, les autres muets ; non-seulement les maux du corps sont bien différens parmi les hommes, mais encore la concupiscence et l'ignorance, ce qui est aussi, dit-on, une punition du péché, est parmi nous d'un degré bien différent.

Si la douleur était une punition, le plaisir devrait être aussi une récompense ; c'est ce dont on ne convient pas. D'où vient donc le plaisir et la douleur ? Il n'est pas difficile de le deviner. La douleur est un avertissement que nous donne l'auteur de la nature pour nous faire éviter par sentiment, c'est-à-dire par la voie la plus courte, ce qui pourrait nuire à notre corps. Quand nous sommes auprès du feu, il nous faudrait faire de grands raisonnemens pour savoir s'il nous est, ou ne nous est pas contraire. Il nous faudrait connaître la nature du feu et la disposition actuelle de notre machine. Il faudrait avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons : le sentiment termine toutes ces discussions. Quand nous avons froid, le feu

feu donne à notre sang le mouvement qui lui convient, nous nous plaisons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu augmente-t-il le mouvement de notre sang, il nous incommode, nous le fuyons, et tout cela machinalement; et par le plaisir et la douleur, le plaisir nous est aussi utile que la douleur, soit pour notre propre conservation, ou pour celle de la société; car il est certain que notre conservation particulière et celle de la société, sont les deux pièces mouvantes, pour ainsi dire, de tout ce qui se passe dans le monde, par rapport à nous; mais pour ne pas entrer dans une autre question, combien faisons-nous de choses utiles à la société, que nous ne ferions point sans le plaisir et la douleur? La douleur que cause le mépris, le plaisir que la louange excite, procurent mille biens à la société. C'est la douleur, encore un coup, qui nous approche du feu, quand cette approche est nécessaire; c'est le plaisir qui nous y retient; c'est la douleur qui nous en chasse, après nous y avoir conduit; c'est la douleur et le plaisir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin, un peu de méditation nous fera comprendre que le plaisir et la douleur ne sont ni une récompense ni une punition, et que l'auteur de la nature ne pouvait trouver une voie plus courte, pour nous faire éviter le mal, et pour nous porter au bien, non-seulement par rapport à nous, mais encore par rapport à la société; ce qui nous doit faire voir que nous agissons bien plus machinalement qu'on ne pense.

8. Le désordre de la nature et la réforme que Dieu y aurait apporté, marquerait une imperfection en Dieu : on ne réforme que ce qui est mal fait, et Dieu est incapable de mal faire. L'homme n'est point corrompu; on ne peut soutenir qu'il l'est, sans attaquer la sagesse et la puissance infinie de son auteur. L'homme est tel qu'il est par sa nature. La nature est l'ordre que Dieu a établi, qui, par conséquent, ne peut être mauvais. On ne saurait réformer l'homme, sans tomber dans de grands inconvéniens. La terre serait-elle suffisante pour contenir tous les hommes, s'ils ne mouraient pas? Et que deviendrait chacun de nous en particulier? Désabusons-nous : la mort est nécessaire pour l'ordre de la nature, et n'est pas un si grand mal qu'on le pense : Dieu sait ce que nous deve-

nons ; nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce qui est bien sûr, c'est que nous ne sommes point changés en tisons d'enfer.

Dieu est tout-puissant ; mais sa toute-puissance n'a pas pour objet de faire des contradictions : or, selon la nature de la matière, l'homme doit être tel qu'il est et n'a jamais pu être autrement ; la nature de la matière a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme. Et cette nature de la matière n'est telle que par la volonté de Dieu. Ainsi l'homme n'est tel qu'il est que par la nature de la matière. En effet, la matière est divisible et pénétrable, le plus solide sépare le moins solide. Toute matière est sujète aux règles du mouvement : l'homme est donc essentiellement mortel, parce qu'ayant un corps, il est divisible ; et il est faux que le péché ait causé la mort de l'homme, et les autres inconvéniens dont nous nous plaignons. Si nous voulions faire de solides réflexions sur l'état où nous nous trouvons ici bas, nous verrions que tous nos prétendus malheurs ne dépendent que de notre imagination. Nous voulons dominer sur les autres, et nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève. Pour cela, il faut des richesses, et nous nous regardons comme infortunés, quand nous en manquons.

9. D'où nous peut venir notre prétendue inclination au mal, qu'on nous dit être une suite du péché de notre premier père ? Ou elle nous vient de Dieu, ou de nous-mêmes, ou des autres créatures. 1°. Elle ne peut venir de Dieu, parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne peut dire que Dieu nous a donné cette inclination, pour nous punir de la désobéissance de notre premier père ; un tel penchant serait une plaisante punition, non-seulement parce que nous avons du plaisir à le suivre, mais encore parce que Dieu ne saurait punir en donnant une mauvaise inclination. Quelle idée serait-ce attribuer à Dieu ?

2°. Elle ne peut venir de nous-mêmes : nous ne pouvons ni nous créer, ni nous donner des inclinations, ni nous défaire absolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir, nous nous réformerions à notre gré. Enfin, si elle venait de nous, elle ne se trouverait pas dans tous les hommes.

3°. Les créatures peuvent bien être l'occasion qui nous

détermine à réduire nos facultés en acte; mais comme elles sont hors de nous, elles ne nous peuvent donner ni faculté ni inclination.

Nous n'avons donc point de mauvaises inclinations; tous nos penchans sont bons, parce qu'ils viennent de Dieu; nous en faisons quelquefois mauvais usage, par rapport aux créatures; mais les circonstances qui font trouver ces usages mauvais, ne changent rien au fond; et ce que nous appellons mauvais penchant, est un instinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous faisons, soit pour notre propre conservation particulière, ou pour celle de la société.

On remarque dans les autres animaux le même penchant qu'on dit être mal en nous : or, ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il est déraisonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme est le chef des animaux, ceux-ci ont dû ressentir les effets de sa mauvaise conduite. La nature (quand on l'interroge) nous fait sentir le ridicule d'une imagination si grotesque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers, car ils ont été créés avant nous. Les animaux, au contraire, ne devaient jamais se ressentir de la faiblesse de l'homme, et celui-ci aurait été bien plus puni, s'il les eût vus exempts de ses maux.

Dieu étant tout-puissant, il peut faire ce qu'il y a de meilleur et de plus avantageux pour nous. Puisqu'il est infiniment bon et sage, nous ne devons pas douter qu'il ne l'ait fait : ce que notre imagination trouve mal, est bien et sagement ordonné. Connaissons mieux le premier être, nous en estimerons plus son ouvrage : il est de l'infinie bonté de Dieu de n'avoir pas mis l'homme dans une situation où il pût l'offenser et se perdre.

10. Qu'est-ce que la nature corrompue? Est-ce qu'elle est dans un autre état qu'elle a toujours été? Les essences, les règles déterminées au moment de sa création, ont-elles pu changer? Si l'homme aime à sentir et à être agréablement remué, c'est parce que telle est sa nature, et non un effet du péché. Comment est-ce qu'Adam aurait trouvé du plaisir à manger le fruit défendu, s'il n'avait été tel par sa nature, que cette manducation lui pût plaire et le déterminer?

Julien l'apostat ne régna que deux ans : ce court régne est regardé comme une punition de Dieu. Il voulait détruire le christianisme. Jovien lui succède, et commence, au contraire, à se porter avec zèle, à la destruction du paganisme et à l'établissement du christianisme. Il ne régne que sept mois. Assurément, dit-on, un homme comme celui-là était nécessaire au christianisme. Est-ce une punition? Est-ce une récompense? Ce ne peut être une punition, puisque, selon l'opinion, il ne faisait que le bien : ce ne peut être une récompense, puisqu'il n'a pas achevé son ouvrage.

11. Si rien n'arrive que par les règles du mouvement déterminées, si le corps de l'homme ne se remue que conformément à ces règles, comment Dieu peut-il nous punir? Pouvons-nous ne pas les suivre? *In ipso vivimus, movemur et sumus.* Comment nous jugera-t-il? C'était donner à l'homme des armes pour se tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenser Dieu. (1) Dire que le péché d'Adam était nécessaire pour un plus grand bien, c'est faire dépendre Dieu d'autre chose que de lui-même.

CHAPITRE IX.

De l'idée que nous devons avoir de Dieu. Qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier, dont il ait voulu être honoré.

§. Ier.

Ma raison me dit que Dieu est le plus parfait de tous les êtres. Il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous observons dans les créatures, puisque lui seul peut être l'auteur de ces perfections.

Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des perfections, qui ne sont perfections que par rapport à nous.

Les hommes considèrent ordinairement Dieu comme un grand Roi; ils disent qu'il fait tout pour sa gloire, *ad*

---

(1) *Lucrèce, Liv. VI, au commencement. Pourquoi le tonnerre ne tombe pas sur les impies?*

majorem Dei gloriam; cependant, l'idée de la gloire ne saurait convenir à Dieu. La gloire est entièrement respective, c'est-à-dire, que la gloire n'existe que dans l'imagination des autres Chercher à s'acquérir de la gloire, c'est chercher à paraître grand dans l'imagination d'autrui : ainsi la gloire, quelque sens qu'on puisse lui donner, ne peut jamais convenir à Dieu, qui est infiniment au-dessus de l'imagination des hommes ses créatures. Il est donc absurde de dire que Dieu récompense dans le ciel pour faire éclater sa bonté; qu'il punit dans l'enfer pour faire éclater sa justice. Qui sont donc les sectateurs dont Dieu cherche à s'attirer l'estime, soit lorsqu'il récompense, soit lorsqu'il punit?

On ne peut dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ses perfections, sans dire qu'il cherche l'admiration d'un être égal à lui; et c'est avancer, sans qu'on s'en appercoive, que Dieu n'a pas été toujours heureux, puisqu'il y a eu une éternité où Dieu n'a pas eu la satisfaction de faire éclater son mérite infini; car, avant la création du monde, il n'était qu'avec lui-même.

2. C'est un principe de Religion, qu'on ne doit point agir dans le doute; ainsi, quand je ne suis point assuré que la Religion de mes pères est véritable, je ne dois pas m'exposer à rendre à Dieu un culte que peut-être il abhorre.

3. On peut considérer les créatures par rapport à Dieu et par rapport à elles-mêmes.

Toutes les créatures sont bonnes par rapport à Dieu. L'Ecriture le dit : *vidit Deus cuncta quœ fecerat, et erant valdè bona.* Elles sont dans une dépendance entière à son égard. On ne peut concevoir qu'il se passe quelque chose dans le monde, qui soit contraire à la volonté de Dieu, et aux règles qu'il a établies dans la création, et dont tout ce qui arrive n'est qu'un enchaînement et une suite : rien, par conséquent, ne peut être mauvais par rapport à Dieu. Il n'a donc rien à récompenser, ni à punir. On ne punit que le mal, et il ne saurait y en avoir par rapport à Dieu; et on ne récompense que le bien; et on ne peut trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu est l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre, ni de récompense à espérer de la part de Dieu. Il n'y a donc point de religion.

Les créatures considérées par elles-mêmes, c'est-à-dire, par les différentes relations qu'elles ont entre elles, peuvent se nuire et se faire plaisir ; de certaines choses conviennent à la nature de l'homme, d'autres lui nuisent : ainsi les créatures intelligentes doivent être portées par la crainte de la punition, à ne se pas nuire mutuellement ; et on doit même les exciter, par la récompense, à s'être utiles les unes aux autres, parce qu'elles peuvent se nuire réciproquement, à cause de leur différente situation, et de leur nature particulière. Or, comme il n'y a rien qui nous intéresse tant que notre propre conservation, et que par les règles de l'auteur de la nature, la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit, et le plaisir nous fait approcher de ce qui nous convient, nous devons par la douleur que cause la punition, et le plaisir que cause la récompense, exciter dans les créatures sensibles, tous les mouvemens qui nous conviennent. C'est par cet art qu'on dresse des animaux à faire tant de choses surprenantes. Les rois qui ont gardé une semblable conduite, ont toujours enrichi leurs états de mille nouvelles inventions ; tout a fleuri de leur temps ; ainsi une vipère qui blesse un homme, ou un lion qui le mange dans une forêt, ne peut offenser Dieu. Ces animaux ne nuisent qu'à l'homme ; qu'il se vange d'eux, qu'il les détruise s'il peut : ils sont mauvais par rapport à lui ; c'est à lui à s'en défendre ; mais ils sont bons par rapport à Dieu : aussi Dieu a-t-il donné à toutes les créatures des armes naturelles pour se défendre de celles qui lui pouvaient nuire : de même un voleur nuit à la société ; il détruit l'ordre et la sûreté qui doit se trouver parmi les hommes, c'est une vipère qui les blesse. Que les hommes le punissent, qu'ils le retranchent de la société, comme une machine mal réglée : mais le créateur qui l'a fait, n'a rien à punir en lui ; nous n'agissons encore un coup, que par les règles déterminées du mouvement ; nos muscles sont déterminées à se mouvoir par des causes qui ne dépendent pas de notre caprice, quelque illusion que le vulgaire se fasse sur ce point ; et Dieu n'aurait pas plus de raison de nous punir d'avoir volé, que d'être devenu fou ; car l'auteur de la nature qui a tout créé, a laissé la puissance à l'homme de se l'acquérir, puisqu'il a fait ces choses pour son utilité ; il a mis en lui le plaisir

et la douleur, parce que ces deux choses lui sont encore nécessaires; ainsi, un homme qui vole fait le bien et le mal, il fait le bien par rapport à lui, et le mal par rapport aux autres, et rien par rapport à Dieu. Donc, ce sont les hommes qu'il offense et non pas Dieu; donc, c'est aux hommes à le punir, puisqu'il les offense et qu'il péche contre les règles qu'ils se sont établies, et Dieu n'a rien à punir en lui.

Les hommes veulent toujours juger de Dieu par eux-mêmes: ils punissent, ils récompensent; ils croient que Dieu punit et récompense de même; et il paraît, au contraire, être de la nature de Dieu et une véritable perfection en lui, d'être hors d'état de pouvoir faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini et tout-puissant, il ne doit se faire que sa seule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, et qu'il est impossible que nous connaissions jamais; Dieu n'a donc que lui-même à punir et à récompenser.

4. Il est de l'essence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait. Or, comme c'est une imperfection que de pouvoir offenser Dieu, il était de la bonté et de la sagesse de Dieu de mettre l'homme dans une situation à ne pouvoir l'offenser et se perdre; et il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait.

Si Dieu avait exigé de nous un culte particulier, dont il voulût être honoré, il l'aurait révélé dès le commencement. C'est une ridiculité de dire que Dieu se soit manifesté de différentes manières, en divers temps; qu'il ait traité les hommes en esclaves dans l'ancienne loi; qu'il les traite en enfans dans la nouvelle: c'est l'imagination des hommes qui varie; mais Dieu ne change jamais. Il est absurde de dire que Dieu ait permis de certaines choses en divers temps, *ad duritiem cordis*, et qu'il se soit avisé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes. On dit tantôt qu'ils se sont pervertis de plus en plus, et tantôt on les regarde comme plus parfaits que les anciens. On veut qu'il ait été permis aux anciens de répudier leurs femmes, *ad duritiem cordis*, et l'on veut que les pharisiens du temps de J. C., et les juifs alors si imparfaits, n'ayent pas besoin de cette condescendance. Ils étaient donc

plus parfaits que leurs pères. Tant il est vrai que c'est le propre de l'erreur que de se démentir.

Il y a des philosophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu ; que nous avons des idées innées des premiers principes, et que ce n'est que par cette raison que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout est plus grand que ses parties. Je ne veux pas ici refuter cette imagination. Je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour certaines choses, et pourquoi il n'en faut point pour d'autres, ni d'où vient que tous les hommes ne voient que très-peu de choses de la même manière. Si c'est en Dieu qu'un mahométan de bonne foi, voit que sa religion est la véritable ; et d'où vient qu'après une longue et sincère attention de part et d'autre, on ne laisse pas de penser diversement ; mais je leur demande d'où vient que Dieu ne nous a point donnés des idées innées d'une certaine religion ? Etait-il plus nécessaire de nous apprendre que le tout était plus grand que sa partie ? Les sens et l'expérience ne l'auraient-ils pas appris ? Le mérite de la foi serait le même, la certitude de la révélation ne pourrait que l'augmenter : il s'agirait toujours de croire et de pratiquer ; car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la substance des mystères, ni qu'il nous les explique ; c'est alors qu'il n'y aurait plus de foi ; mais je demande seulement qu'il nous donne une certitude de sa révélation ; Dieu est trop juste et trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avait dans le monde quelque religion véritable.

La croyance d'un Dieu n'est nullement l'effet du hasard, ni de la politique, et encore moins de l'ignorance, puisqu'elle se trouve dans tous les hommes. Tels seraient tous les articles de la religion, si Dieu en avait révélé quelqu'une. Il ne convient pas à la sagesse et à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'est capable de faire, c'est-à-dire, au-delà de ses plus sincères efforts ; or, s'il y a des hommes qui soient ou qui ayent été dans une véritable impuissance de s'assurer de la révélation, c'est une preuve certaine qu'il n'y en a point.

Nous n'avons que deux voies pour connaître la volonté de Dieu, la raison et la révélation. D'où vient que la raison est plus ou moins dans tous les hommes, et qu'il y en a

tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins? C'est qu'effectivement il y a une raison, et qu'il n'y a jamais eu de révélation.

6. On croit agir volontairement, lorsqu'on agit dans la passion; on croit penser avec liberté, lorsqu'on rêve. Un fou croit faire librement tout ce qu'il fait; et nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires; cependant un certain mouvement des liqueurs, ou une certaine disposition des organes fait l'homme passionné, une autre, l'homme sage, et une autre, l'homme fou. La nature est uniforme. Supposer l'homme libre, et qu'il se détermine par lui-même, c'est le faire égal à Dieu; c'est faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination est une action; or, si l'homme pouvait se déterminer par lui-même, il pourrait donc agir par lui-même, il serait Dieu et pourrait créer.

Pourquoi l'homme ne pourrait-il se déterminer qu'en certaines occasions? L'homme doit agir d'une manière générale et uniforme, c'est-à-dire, que ses actions doivent avoir la même cause; s'il se fait en lui quelques actions machinales, elles se font toutes machinalement; et s'il s'en fait quelques-unes librement, elles se font toutes librement.

La volonté de l'homme ne veut que parce qu'elle est déterminée, elle se porte à ce qui lui paraît bien; elle ne peut aimer que le bien; ainsi elle ne peut qu'être déterminée, et il faut qu'elle sente l'impression du bien et même du mal.

L'horloge ne va que parce qu'elle est montée. Disons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge? Ainsi quoique l'homme n'agisse que selon qu'il est déterminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer selon nos intérêts; la crainte du châtiment l'empêche de nuire à la société; les récompenses l'attirent.

La nature est uniforme dans l'univers; tout est sujet ici bas à la même vicissitude; les feuilles tombent, les hommes meurent.

7. Trois objets de la Religion, Dieu, le prochain et nous-mêmes. Dieu est proprement le seul et vrai objet de la Religion: les autres le sont de la société. Quand je veux détruire la Religion, je veux seulement détruire un culte

que Dieu n'a pas révélé aux hommes, et qu'il n'exige point d'eux par rapport à lui; mais je ne trouve pas mauvais que la Religion subsiste par rapport à nous et au prochain. Pour lors, c'est la société.

Il y a des choses que nous ne connaissons que par les idées, que j'appelle des idées de ressemblance. Ainsi, avant que d'avoir été à Rome, je ne connais Rome que par des idées de ressemblance; de même nous ne connaissons Dieu que par une idée de ressemblance.

Tout est rapport. La victoire est bonne et mauvaise; un bourreau est bon et mauvais; un voleur fait le bien et le mal. Combien de familles perdues et désolées chez les ennemis, d'un même accident, qui nous ont fait faire des feux de joie? Un voleur fait le bien par rapport à lui, il augmente ses facultés; il fait le mal par rapport à la société.

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte : l'Ecriture nous apprend que le monde n'est pas éternel. Il y a eu un Dieu, et point de culte; les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu. S'il n'y avait point d'hommes, il y aurait un Dieu, des créatures, et point de culte.

8. Trois choses font voir la fausseté de la Religion.

1°. La fausseté physique sur quoi elle est fondée.

2°. La fausse idée qu'elle nous donne de Dieu et de la liberté de l'homme.

3°. Le peu de rapport entre les moyens qu'elle nous prescrit, et la fin de ces moyens.

1°. Si les hommes ne savaient pas écrire, s'ils ne s'étaient point avisés de ce moyen qu'ils n'ont pas toujours eu, et que Dieu ne leur a pas appris, comment sauraient-ils les points de la Religion? Peut-on concevoir que Dieu fasse dépendre la Religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'est pas aussi ancien que la Religion, et qui est encore inconnu à une infinité de peuples? N'y ayant que ce seul moyen pour apprendre la Religion, comment un sourd de naissance peut-il l'apprendre? Puisqu'il n'a point de Religion, il est donc damné?

Si la Religion chrétienne avait trouvé les hommes dans l'état de la raison, il y aurait bien lieu de s'étonner qu'elle se fût établie; mais elle les a trouvés dans des erreurs

grossières : une erreur a fait place à une autre. Comme il y a dans le cœur une circulation de passions, quand on connaît l'homme, rien ne surprend ; il est susceptible de nouveauté, et l'embrasse bien souvent sans raisonner, seulement parce que la nouveauté lui plaît.

Ceux qui entendaient prêcher les apôtres avaient une grande pente à l'incrédulité.

2°. La Religion chrétienne nous donne une fausse idée de Dieu; car la justice humaine est une émanation de la justice divine, et doit être en soi de la même nature. Or, nous ne pourrions, selon la justice humaine, que blâmer la conduite de Dieu envers son fils, envers Adam, envers les peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême; aussi, anciennement les chrétiens savaient attraper Dieu, en se faisant baptiser le plus tard qu'ils le pouvaient; le baptême effaçant tous les péchés, ils allaient droit au ciel.

La Religion chrétienne a été contredite et réformée par d'habiles chrétiens; mais on les a traités d'impies et d'hérétiques. Dieu n'est point pour l'homme; l'homme serait plus noble que Dieu, puisque Dieu serait pour lui. L'homme n'est point pour Dieu, parce que Dieu n'a besoin de rien; l'homme a été fait, parce que Dieu l'a voulu faire, comme il a fait toutes les autres créatures animées et inanimées.

9. L'état de faiblesse où nous voyons que l'homme se trouve dans les derniers instans de sa vie, nous fait dire qu'il ne peut plus agir, et par conséquent plus mériter; et comme nous le croyons immortel, nous disons qu'il va subir son jugement.

Les remords ne prouvent ni la Divinité, ni la Religion, les remords ne sont qu'un sentiment intérieur. Or, nos sentimens intérieurs ne prouvent rien, sinon que nous sentons et que nous sommes. Les remords ne viennent que des préjugés. Si nous étions exempts de préjugés, nous serions exempts de remords.

Les remords ne viennent que de l'éducation et d'une disposition particulière de nos organes. Si les remords provenaient d'une autre cause, ils seraient les mêmes dans tous les hommes, et pour le même fait; s'ils étaient une preuve de quelque chose existante hors de nous, indépen-

damment de nous : or, les uns ont remords de faire une chose que les autres n'ont point. Par exemple, un chrétien n'aurait aucun remords d'avoir méprisé et foulé aux pieds l'alcoran, et il en aurait un très-grand d'avoir foulé le crucifix, de même que le turc n'en aurait aucun d'avoir foulé le crucifix, et en aurait un très-grand d'avoir méprisé ou foulé l'alcoran.

Les remords ne proviennent donc que du préjugé. Enfin, le remords serait en tout temps devant l'action, dans l'action, comme après l'action, ce qui n'est point; mais quand notre machine est épuisée des esprits agités dans la passion, alors les anciennes idées se réveillent et font très-facilement impression et causent le remords.

CHAPITRE X.

Que la Religion Chrétienne n'est pas nécessaire pour la société civile ; qu'elle tend à la détruire ; qu'elle retient dans de légitimes bornes, moins de personnes qu'on ne pense.

§. Ier.

Si la Religion était nécessaire dans le monde, et si chacun était obligé de vivre dans celle où il est né, il est constant que Dieu en aurait donné quelque marque certaine et évidente. La vicissitude des choses humaines, le changement des langues auraient porté la justice de Dieu à nous laisser une marque invariable de la vérité de la Religion. Nous ne pouvons deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifeste clairement ; et une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de Religion, c'est que la Religion a besoin d'être prouvée; ce qui ne devrait point être.

La Religion n'est proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme de croire la trinité, l'incarnation, entendre la messe, fréquenter les sacremens, etc. La vie civile est très-indépendante de ce culte; ainsi, on peut remplir tous les devoirs de bon citoyen et de bon ami, en un mot, d'honnête homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il est vrai que les hommes qui veulent, par intérêt, que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la société exige, ont lié ces devoirs

avec ceux de la Religion, et ont prétendu qu'une partie du culte divin consistait à remplir les devoirs et les obligations des citoyens; ils multiplient ainsi les motifs qui nous portent à leur être utiles. Cette politique est judicieuse, quoiqu'intéressée; mais elle n'est point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel était le culte qu'il demandait de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la Religion chrétienne est très-nuisible à la société civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raisonnent pas conséquemment, qui puissent s'en former une autre idée; le mépris outré que la Religion chrétienne ordonne des richesses, détruit entièrement le commerce, qui est l'ame de la société : il suffit de vouloir devenir riche, pour tomber dans les filets du démon, selon l'Ecriture. *Qui volunt fieri divites, incidunt in laqueos diaboli.*

C'est cependant ce desir qui lie toutes les nations et les particuliers par un ordre admirable de la providence. Si vous ôtez ce desir de l'Univers, dans quel état d'assoupissement l'allez-vous faire tomber?

La Religion chrétienne blâme encore le desir de savoir, et toute sorte de curiosité. Dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas? Elle blâme encore tout penchant d'un sexe pour l'autre; et si l'on ne peut pas se vaincre sur ce point, il faut se marier. Mais point de conversations, point d'entretiens avec des personnes d'un sexe différent; si on ne commet point d'offense dans ces entretiens, on s'expose toujours à en commettre. *Qui amat periculum, in eo peribit.* Ces entretiens ne sont donc permis qu'en des occasions extraordinaires. Combien de conséquences contraires à la société civile ne tirera-t-on pas de ce principe? Combien de mariages mal assortis? Que dira-t-on même de l'auteur de la nature, de nous donner lui-même un penchant qu'il devait condamner et punir? Peut-on regarder Dieu comme juste, après cela? Pourquoi nous donnait-il un tel penchant, s'il voulait nous empêcher de le suivre? Peut-on le faire agir d'une manière si peu sage? Mais que dira-t-on, si l'on considère que la Religion chrétienne regarde le mariage comme un état d'imperfection par rapport au célibat? Qu'on lise ce qu'ont dit S. Paul et les pères de l'Eglise

sur ce point : on verra que les chrétiens devraient avoir honte de se marier ; que deviendrait la société civile sans le mariage?

Enfin, la Religion chrétienne condamne tout ce qui sert à satisfaire les sens, et ne veut point que nous suivions en rien notre volonté. On regarde cette volonté propre comme la source de tous les maux : les grandeurs sont de véritables bassesses. Enfin, tout ce qu'on appelle pompe du monde est condamné par la Religion, qui nous dit que tout ce qui est dans le monde est *Concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis, superbia vitæ.* Or, qu'y a-t-il dans la société civile qui ne soit pas compris dans ces trois choses? Je sais que, par des distinctions dont on paie les esprits superficiels, on prétend justifier la Religion chrétienne des excès dont je la blâme ici. La Religion, disent-ils, ne blâme que l'attachement à la science, aux plaisirs, aux richesses, aux grandeurs, sans blâmer toutes ces choses en elles-mêmes; mais, en vérité, si on me défend le desir d'une chose, comment la rechercherai-je? Et si je ne la recherche pas, que deviendra la société? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité que l'on en tire, et non pas pour elles-mêmes. Sans examiner si ce dernier faux-fuyant n'est pas contraire au fond de la doctrine, pourquoi la Religion chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait est celui dans lequel on se prive entièrement de toutes ces choses? Et pourquoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection, qui est aussi spirituelle que celle de Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embrasser la pauvreté? *Estote perfecti, sicut pater vester cœlestis perfectus est.*

Ceux qui n'ont pas assez de force en eux-mêmes pour se défaire de leurs préjugés, et qui, sans examiner les principes, les supposent véritables, tirent de grandes conséquences de la morale de la Religion. Ils embrassent la vie monastique; c'est-à-dire qu'ils se séparent de la société civile. Leur conduite est très-blâmable, si on raisonne selon l'ordre de la nature et de la société. Elle est très-singulière, selon les règles de la Religion chrétienne. Celle-ci défend de suivre sa propre volonté; ils font vœu d'obéissance. Elle défend les plaisirs sensuels, surtout ceux que le divin

auteur excite lui-même, à l'occasion des impressions qu'un sexe différent fait sur l'autre, soit par simple présence ou par une union plus étroite; ils font vœu de chasteté, et détruisent même quelquefois leur propre corps par des austérités continuelles. Elle défend l'amour des grandeurs, le desir des richesses; ils font vœu de pauvreté. Quelles louanges ne leur donne-t-on pas dans le monde, surtout s'ils ont quitté de grands biens ou renoncé à une naissance illustre pour embrasser cet état? Est-il rien de plus opposé à la société civile? Et la nature céde-t-elle ainsi à l'imagination des hommes?

Les moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne sont pas seulement inutiles à la société civile, par la vie oisive qu'ils mènent; mais ils y nuisent véritablement : comme ils font vœu de pauvreté, et qu'ils se font nourrir par le public pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux pauvres de nécessité, ce que la simplicité du peuple leur donne, en achetant avec des trésors temporels, des trésors imaginaires d'indulgences.

Ce qui fait l'illusion qui se trouve dans cette conduite des moines, c'est que ceux mêmes qui embrassent cet état de bonne foi, ne fassent vœu de pauvreté que pour être mieux à leur aise, et pour posséder de plus grands biens. La plupart sont logés magnifiquement. Les ordres anciens ont acquis de vastes possessions. Les pauvres hermites de l'ordre de S. Bruno, (c'est la qualité qu'ils prennent dans les contrats) sont puissamment riches, sans rien dire des religieux de l'ordre de S. Benoît, des Jésuites et des autres dont le nombre est infini, la plupart, desquels sous prétexte de Religion, exercent une tyrannie honteuse sur le peuple ignorant et stupide, et l'on peut dire avec justice, qu'ils sont plus puissans que les souverains mêmes, comme le sont les inquisitions de Portugal, d'Italie et d'Espagne.

Tous les chrétiens doivent tendre à la perfection, *estote perfecti, &c.*, dit J. C. Or, puisque la virginité, selon la Religion catholique, est plus parfaite que le mariage, il s'ensuit que tous les chrétiens devraient tendre à la virginité : c'est aussi à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fausseté de ce principe si contraire à la nature, et au but que la raison me dit que Dieu s'est fait en créant

l'homme, qu'il se multiplie ? Or, si toute la terre était chrétienne, et que tous les chrétiens suivissent ce principe, on ne serait pas en peine de savoir quand arriverait la fin du monde. Cela ne tend-il pas à la destruction de l'espèce? Voyez les louanges qu'on donne à S. Alexis d'avoir abandonné sa femme le jour même de ses nôces, et d'avoir mené une vie gueuse et inutile dans la maison de son père ? On nous le donne pour un grand saint, qu'on prône comme un exemple merveilleux à imiter. Que les chrétiens l'imitent, que deviendra la société ? Le peuple aime ce qui lui paraît au-dessus de la nature. On loue les vierges, parce qu'on regarde communément cet état comme très-difficile et extraordinaire.

Qu'il est opposé à la vie civile, de vivre seul, de prendre sa nourriture par un trou, comme si elle venait du Ciel ! En un mot, que la vie des moines nuit à la société ! Si tous les hommes vivaient chacun à part, sans aucune société, sans aucun commerce, les uns avec les autres, il serait impossible qu'ils se fissent aucun bien. Or il y a plus lieu de croire, que de se rendre mutuellement service, et s'acquitter des devoirs de bon citoyen, c'est remplir la fin que Dieu peut avoir eue en nous mettant au monde : ainsi à le bien prendre, l'état monastique est le plus imparfait de tous les états; le peuple juge encore un coup par la peine qu'il y a de ne pas suivre le penchant de la nature, et c'est sans doute le contraire, puisque ce penchant habituel est la marque visible que Dieu nous donne de sa volonté.

C'est se défier de la volonté de Dieu et du soin qu'il prend de ses créatures, que de croire que les moines soient nécessaires, pour le prier pour les autres hommes; car outre qu'il s'en faut beaucoup que les moines prient toujours, le peuple le prie : les moines sont des hommes comme les autres; ils n'ont d'autre caractère spécial que celui que l'imagination leur attribue, et que leur habit particulier et tout ridicule leur a acquis; mais ils sont comme les autres aux yeux de Dieu.

S'il est vrai de dire que Dieu exige de nous des prières, il est sans doute plus agréable à Dieu, de le prier soi-même, que de le faire prier par autrui; mais le peuple veut toujours juger de Dieu comme d'un roi. Les villes

payent

payent pension à de certains courtisans pour les protéger auprès des souverains; le peuple tient la même conduite; il prie sur la terre les saints qu'il croit dans le ciel, il leur fait même des présens; et il entretient encore les moines pour le protéger auprès de Dieu.

La Religion chrétienne nous détache trop de la félicité présente. Elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir que nous ne connaissons pas. Or, pour l'utilité de la société civile, il faut se rendre heureux en ce monde, parce qu'il paraît à la conduite de l'auteur de la nature, qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général, plutôt que celle de quelques particuliers. Nous devons tous entrer dans ce dessein et nous étudier à nous rendre mutuellement heureux. Si nous observons bien ce qui se passe dans le monde, nous verrons que ce dessein bien exécuté, est une voie sûre pour notre félicité particulière; l'auteur de la nature semble ne nous la donner qu'à ce prix; ceux qui ne sont bons que pour eux-mêmes, sont ordinairement misérables; cette misère est un éguillon dont la providence se sert pour les faire sortir d'un état inutile à la société; plus un état nous rend utile, plus il nous enrichit.

L'amour de nous-mêmes, l'humanité, enfin la nature nous retiendra et nous retient plus que la Religion. Qu'on se consulte, la vanité, enfin les passions retiennent les hommes, et les portent à tout, et personne n'a pu encore faire le mal comme le mal, et nous ne devons pas donner lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchans.

La Religion chrétienne est le tombeau de la raison: elle empêche de faire des progrès dans les sciences *Captivantes intellectum.* Enfin la Religion tend à nous rendre malheureux dans ce monde, sous les apparences d'une autre vie qu'elle nous promet. En un mot, pour être parfait chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément, renoncer à tous les plaisirs, aux hommes, aux richesses, vivre seul dans un désert, abandonner ses parens, ses amis, garder sa virginité, en un mot, faire tout ce qui est contraire à la nature, donner toutes ses richesses aux gens d'église; après cela, vous êtes sûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller tout droit au ciel.

CHAPITRE XI.

Qu'il y a un Être suprême, et la conduite qu'un honnête homme doit garder dans la vie.

JE ne peux considérer la beauté, l'ordre et l'harmonie de toutes les parties du monde, sans conclure que le monde et les parties qui le composent, a été produit par un être sage et puissant, quand même la matière serait éternelle.

Combien de choses merveilleuses n'admirons-nous pas dans le monde ! Le flux et reflux de la mer, la nature des corps fluïdes, la lumière, les couleurs, la circulation du sang, le jeu de chaque partie du corps des créatures animées, et le concert admirable de toutes ensemble. Toutes ces choses épuiseront l'esprit humain avant qu'il en ait imaginé la véritable cause : s'il faut tant d'attention et de pénétration pour les démêler, quelle sagesse a-t-il fallu pour les inventer ? Il n'y a pas une plante dont la structure ne soit un ouvrage admirable, et qui demande plus de connaissances dans l'auteur. Peut-on, après cela, penser que l'univers soit une production du hasard ? Qu'on le suppose éternel, si l'on veut, on n'évitera point la force de cet argument. La conservation du monde est aussi difficile que sa production. Le temps qui consume tout, l'action qui détruit continuellement les instrumens, détruirait et dérangerait enfin quelque ressort, si une sagesse infinie ne veillait à tout et n'avait sagement pourvu à tous les accidens, et n'entretenait continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut seule avoir imprimée à la matière, incapable d'elle-même de se mouvoir. Les astres que nous voyons, leurs mouvemens continuels et réguliers, ne nous convainquent-ils point de la puissance et de l'existence d'un être? Mais lorsqu'un esprit, éclairé par l'astronomie, parcourt attentivement l'exactitude et la régularité de ces vastes corps dans leurs révolutions, quelque système qu'on embrasse, il faut recourir à une cause intelligente de qui vient la régularité du mouvement de ces astres, régularité si utile à la terre.

Le plus stupide des hommes est convaincu que tout effet a une cause, et qu'un très-grand effet suppose une

cause dont la vertu est grande. Le consentement général ne souffre aucune exception à cet égard-là. On ne trouve aucun peuple, ni aucun particulier qui ne reconnaisse une cause de toutes choses ; et la cause des choses intelligentes, est l'effet d'une intelligence parfaite ; un ouvrage d'une structure admirable, où la disposition des parties répond à une fin, est assurément l'effet d'une cause intelligente : voilà donc un auteur intelligent reconnu. Le même sens commun dicte qu'aucune autre cause n'a pu donner, ni limiter la perfection de la cause ; qu'elle est donc sans bornes. Voilà donc l'auteur du monde reconnu pour un être infini : la sagesse, la bonté, la puissance, la justice, en un mot, toutes les perfections sont rassemblées dans un être infini ; et il est difficile de croire qu'il soit infini et qu'il ne soit pas unique.

C'est cet Être suprême et infini que nous appelons Dieu, c'est lui qui nous a donné pour nous conduire, la raison qui se trouve dans tous les hommes ; tant que nous la suivrons sans prévention, nous ne pourrons jamais nous tromper. Il est de la providence de Dieu d'en avoir usé ainsi : pourquoi donc soumettre cette lumière qui nous est naturelle, et qui par conséquent vient de lui, à la tyrannie de celle des autres ? Comment puis-je être sûr du chemin que je dois tenir, en suivant les lumières d'autrui : ma raison peut errer, j'en conviens ; mais celle des autres hommes n'est-elle pas sujette aux mêmes défauts ?

Un honnête homme ne doit pas donner son consentement aux discours dont il ne conçoit pas le sens ; il faut aussi qu'il prenne bien garde si ce qu'on dit s'accorde à la droite lumière de la raison ; car lorsqu'il conçoit que cela ne s'y accorde pas, il est impossible qu'il se rende, et qu'il puisse consentir à ce qui répugne à cette lumière.

Quoiqu'il y ait beaucoup de choses au-dessus de notre raison, cependant nous ne voyons pas qu'elles choquent aucun de ces principes clairs et évidens qui sont séparés dans notre esprit : nous ne sommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de la matière puisse être divisée éternellement ; néanmoins tant s'en faut que cela soit contraire à notre raison, puisqu'elle nous convainc que cela est ainsi, quoique nous ne comprenions pas comment cela se peut faire.

Il y a d'autres choses qui sont directement contraires à ces principes clairs et évidens, que notre raison trouve dans sa propre nature; par exemple, qu'une partie est égale au tout, ce serait renoncer aux claires idées de la raison et de l'esprit, sur lesquelles la certitude de tout ce que nous croyons, ou que nous connaissons, est appuyée comme sur les premiers principes, sans lesquels nous ne saurions avoir nulle assurance, si nous croyons de telles choses.

C'est par cette raison que nous connaissons qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde, d'où nous pouvons conclure que Dieu peut faire tout ce qui est possible; et c'est ce que nous devons entendre, lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant; mais il n'y a personne, sans doute, qui voulût soutenir que Dieu peut faire des choses, ou qui impliquent contradiction elles-mêmes, ou qui soient formellement contraires à sa nature et à ses attributs : c'est pourtant ce que la Religion chrétienne lui fait faire : et on en conviendrait, si l'on voulait être de bonne foi.

L'immutabilité du conseil de Dieu est une suite nécessaire de sa sagesse : quiconque change de dessein ou se repent de quelque chose, fait connaître que sa prévoyance est imparfaite et sa sagesse défectueuse : Dieu n'est susceptible d'aucunes imperfections.

Il y a des personnes qui ne croient pas à la Religion chrétienne par débauche ou par impiété : ceux-là ne peuvent être honnêtes gens; comme dès leur enfance, on ne leur a défendu le mal, que par la crainte de l'enfer; dès qu'ils ne craignent plus cet enfer, ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal. Mais il y a des personnes qui ne croient point la Religion chrétienne par raison; et ceux-là sont de très-honnêtes gens; l'esprit d'ordre les fait agir, et la raison les persuade par cet esprit d'ordre, combien il leur importe d'avoir de l'honneur et de la probité.

Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une personne persuadée par raison de la fausseté de la Religion chrétienne, que dans un chrétien. (1) La confession autorise le crime par l'assurance d'en être absous; on fait facilement un crime, lorsqu'on en espère le pardon, au

---

(1) *Voyez* Charron de la Sagesse. (*Liv.* 2, *art.* 28 *et* 29.)

lieu que l'homme d'ordre ne trouve point de ressource pour se pardonner ses fautes.

Il y a des actions éternellement bonnes, et qu'un honnête homme doit pratiquer ; comme de reconnaître un Dieu, de ne faire aux autres que ce qu'il voudrait qui lui fût fait : d'où je conclus que les autres sont essentiellement mauvaises.

La preuve certaine à laquelle nous devons reconnaître si nous aimons Dieu, est de voir si nous sentons une ferme et constante résolution de lui obéir : ainsi, nous devons n'avoir pour guide que la raison qui nous vient de lui-même, et lorsqu'elle a reconnu qu'il parle, elle doit se taire et écouter.

L'estime intérieure que nous avons de Dieu, doit consister dans une connaissance convenable de son être et de ses attributs, et notre respect extérieur doit paraître en ce que nous fassions toutes choses qui nous paraissent convenables à son excellence et à notre dépendance de lui.

Puis donc que Dieu est le créateur et le maître de toutes choses, nous devons aussi les employer toutes à l'usage pour lequel il les a faites, et nous en servir pour la fin qu'il s'est proposée en les créant, autant que par la raison qu'il nous a donnée, nous pouvons connaître son dessein et son but. Il ne faut donc pas en aucun temps abuser de ces choses, ni en faire excès pour altérer notre santé, ni troubler notre raison, ni nous être en quelque manière que ce soit, un obstacle à faire notre devoir.

De même Dieu ayant fait plusieurs choses pour l'usage et le service de tous les hommes, il n'est pas juste que ces choses soient accumulées entre les mains des uns avec superfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur est nécessaire à la vie.

L'homme n'est pas fait pour être oisif, il faut qu'il s'occupe à quelque chose, et toujours avoir pour but la société. Dieu ne se propose pas seulement le bonheur de quelques particuliers, mais en général, le bien et la félicité de tous les hommes. Ainsi, les hommes doivent se rendre naturellement service, quelque différence qu'il y ait entre eux ; parce qu'il n'y a personne, tel grand et élevé qu'il puisse être, à qui il ne puisse arriver à quelque heure, d'avoir besoin du secours et de l'amitié du plus pauvre :

ainsi on doit s'obliger mutuellement. La fidélité et la sincérité sont très-essentielles à la société : tous les hommes peuvent tirer de là de très-grands avantages, et cela contribue beaucoup à les rendre mutuellement heureux.

Nous devons aimer les autres comme nous-mêmes avec autant de sincérité que nous, c'est-à-dire, que nous devons toujours faire envers les autres, ce que nous jugeons raisonnable qu'ils fissent envers nous, si nous étions dans les circonstances où ils se trouvent, et qu'ils fussent dans celles où nous sommes ! Celui qui est obligé par devoir de faire quelque chose, est aussi obligé de se mettre en état de l'exécuter, et d'employer tous les moyens et tous les instrumens nécessaires pour en venir heureusement à bout.

Telle est la conduite que doit garder un honnête homme dans la vie : c'est une conduite qui a été pratiquée par les plus grands hommes de l'antiquité. Ces sentimens et cette morale de Platon et des autres payens, est aussi pure que celle des chrétiens. Ceux-ci ne la pratiquent que parce qu'on leur enseigne que Dieu le veut et l'ordonne; les autres, au contraire, ne la pratiquaient que parce que la raison de la nature le leur inspirait. J. C. n'est donc pas venu pour réformer la nature qu'on nous dit qui était pour lors corrompue ? Les exemples de tant de sages payens font bien voir qu'ils avaient une aussi grande connaissance d'un Être suprême, et un assez grand pouvoir de faire ce que la raison leur enseignait qui était bon. Avaient-ils d'autre loi que celle que la raison inspire naturellement ? Non, mais c'est que la raison et la nature sont des ouvrages de Dieu, et les religions sont les ouvrages des hommes.

Voilà les doutes que je propose, non en personne entêtée, et prévenue de ses sentimens et qui se croit infaillible, je sais trop bien que ma raison peut errer ; mais en personne qui suit les lumières de cette raison qui lui vient de Dieu, qui parle avec sincérité et de bonne foi, et qui cherche à s'éclaircir; et je proteste de me rendre sans entêtement, lorsqu'on me fera voir que j'ai erré et que ce que j'ai avancé est faux. Oui, mon Dieu, parlez, votre serviteur écoute, *notam fac mihi viam in quâ ambulem*, et je la suivrai avec toute la soumission et tout le respect que je dois à mon créateur et souverain maître.

SECONDE PARTIE.

LE PHILOSOPHE.

§. Ier.

IL n'y a rien qui coûte moins à acquérir aujourd'hui que le nom de philosophe : une vie obscure et retirée, quelques dehors de sagesse, avec un peu de lecture, suffisent pour attirer ce nom à des personnes qui s'en honorent sans le mériter.

D'autres, qui ont eu la force de se défaire des préjugés de l'éducation en matière de Religion, se regardent comme les seuls véritables philosophes. Quelques lumières naturelles de raison et quelques observations sur l'esprit et le cœur humain, leur ont fait voir que nul Être suprême n'exige de culte des hommes; que la multiplicité des Religions, leur contrariété, et les différens changemens qui arrivent en chacune, sont une preuve sensible qu'il n'y en a jamais eu de révélée, et que la Religion n'est qu'une passion humaine, comme l'amour, fille de l'admiration, de la crainte et de l'espérance; mais ils en sont demeurés à cette seule spéculation, et c'en est assez aujourd'hui pour être reconnu philosophe par un grand nombre de personnes.

2. Mais on doit avoir une idée plus vaste et plus juste du philosophe, et voici le caractère que nous lui donnons.

Le philisophe est une machine humaine comme un autre homme; mais c'est une machine qui, par sa constitution mécanique, réfléchit sur ses mouvemens. Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir ni connaître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait.

Le philosophe, au contraire, démêle les causes autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient et se livre à elles avec connaissance : c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. Ainsi, il évite les

objets qui peuvent lui causer des sentimens qui ne conviennent ni au bien-être, ni à l'être raisonnable, et cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve.

3. La raison est à l'égard du philosophe, ce que la grâce est à l'égard du chrétien, dans le système de S. Augustin. La grâce détermine le chrétien à agir volontairement; la raison détermine le philosophe sans lui ôter le goût du volontaire.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font, soient précédées de la réflexion; ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres, au lieu que le philosophe, dans ses passions même, n'agit qu'après la réflexion; il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau.

Le philosophe forme ses principes sur une infinité d'observations particulières; le peuple adopte le principe sans penser aux observations qui l'ont produit : il croit que la maxime existe, pour ainsi dire, par elle-même; mais le philosophe prend la maxime dès sa source; il en examine l'origine, il en connaît la propre valeur, et n'en fait que l'usage qui lui convient.

4. De cette connaissance, que les principes ne naissent que des observations particulières, que le savoir et la vertu ne sont que cause et effet, le philosophe en conçoit de l'estime pour la science des faits; il aime à s'instruire des détails et de tout ce qui ne se devine point. Ainsi, il regarde comme une maxime très-opposée au progrès des lumières de l'esprit, que de se borner à la seule méditation, et de croire que l'homme ne tire la vérité que de son propre fonds. Certains métaphysiciens disent : évitez les impressions des sens, laissez aux historiens la connaissance des faits, et celle des langues aux grammairiens. Nos philosophes, au contraire, persuadés que toutes nos connaissances nous viennent des sens, que nous ne nous sommes fait des règles que sur l'uniformité des impressions sensibles, que nous sommes au bout de nos lumières, quand nos sens ne sont ni assez déliés ni assez forts pour nous en fournir; convaincus que la source de nos connaissances est entièrement hors de nous, ils nous exhortent à faire une ample

provision d'idées, en nous livrant aux impressions extérieures des objets; mais en nous y livrant en disciple qui consulte et qui écoute, et en maître qui décide et qui impose silence, ils veulent que nous étudions l'impression précise que chaque objet fait en nous, et que nous évitions de la confondre avec celles qu'un autre objet a causé.

5. De-là la certitude et les bornes des connaissances humaines. Certitude, quand on sent que l'on a reçu du dehors l'impression propre et précise que chaque jugement suppose; car tout jugement suppose une impression extérieure qui lui est particulière. Bornes, quand on ne saurait recevoir des impressions ou par la nature de l'objet ou par la faiblesse de nos organes; augmentez, s'il est possible, la puissance des organes, vous augmenterez les connaissances. Ce n'est que depuis la découverte du télescope et du microscope, qu'on a fait tant de progrès dans l'astronomie et dans la physique.

6. C'est aussi pour augmenter le nombre de nos connaissances et de nos idées, que nos philosophes étudient les hommes d'autrefois et les hommes d'aujourd'hui.

Répandez-vous comme des abeilles, nous disent-ils, dans le monde passé et dans le monde présent, vous reviendrez ensuite dans votre ruche composer votre miel.

Le philosophe s'applique à la connaissance de l'univers et de lui-même; mais comme l'œil ne saurait se voir, le philosophe connaît qu'il ne saurait se connaître parfaitement, puisqu'il ne saurait recevoir des impressions extérieures du dedans de lui-même, et que nous ne connaissons rien que par de semblables impressions.

Cette pensée n'a rien d'affligeant pour lui, parce qu'il se prend lui-même tel qu'il est, et non pas qu'il semble à l'imagination qu'il pourrait être. D'ailleurs, cette ignorance n'est pas en lui une raison de décider qu'il est composé de deux substances opposées; ainsi, comme il ne se connaît pas parfaitement, il dit qu'il ne connaît pas comment il pense; mais comme il sent qu'il pense si dépendamment de tout lui-même, il reconnaît que sa substance est capable de penser de la même manière qu'elle est capable d'entendre et de voir. La pensée est en l'homme un sens comme la vue et l'ouïe, dépendant également d'une constitution

organique. L'air seul est capable de sons, le feu seul peut exciter la chaleur, les yeux seuls peuvent voir, les seuls oreilles peuvent entendre, et la seule substance du cerveau est susceptible de pensées.

Que si les hommes ont tant de peine à unir l'idée de la pensée avec l'idée de l'étendue, c'est qu'ils n'ont jamais vu d'étendue penser. Ils sont, à cet égard, ce qu'un aveugle né est à l'égard des couleurs; un sourd de naissance à l'égard des sons; ceux-ci ne sauraient unir ces idées avec l'étendue qu'ils tâtent, parce qu'ils n'ont jamais vu cette union.

La vérité n'est pas pour le philosophe une maîtresse qui corrompe son imagination, et qu'il croie trouver partout. Il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'appercevoir; il ne la confond point avec la vraisemblance; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable. Il fait plus, et c'est ici une grande perfection du philosophe, c'est que lorsqu'il n'a point de motif propre pour juger, il sait demeurer indéterminé.

7. Chaque jugement, comme on a déjà remarqué, suppose un motif extérieur qui doit l'exciter : le philosophe sent quel doit être le motif propre du jugement qu'il doit porter. Si le motif manque, il ne juge point, il attend, et se console quand il voit qu'il l'attendrait inutilement.

8. Le monde est plein de personnes d'esprit et de beaucoup d'esprit qui jugent toujours; toujours ils devinent, car c'est deviner que de juger sans sentir quand on a le motif propre du jugement; ils ignorent la portée de l'esprit humain : ils croient qu'il peut tout connaître; ainsi, ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, et s'imaginent que l'esprit consiste à juger : le philosophe croit qu'il consiste à bien juger. Il est plus content de lui-même, quand il a suspendu la faculté de se déterminer, que s'il était déterminé avant que d'avoir senti le motif propre de la décision. Ainsi, il juge et parle moins; mais il juge plus sûrement et parle mieux; il n'évite point les traits vifs qui se présentent naturellement à l'esprit par un prompt assemblablage d'idées qu'on est souvent étonné de voir unies. C'est dans cette prompte liaison que

consiste ce que communément on appelle esprit. Mais aussi c'est ce qu'il recherche le moins, et il préfère à ce brillant soin de bien distinguer ses idées, d'en connaître la juste étendue et la liaison précise, et d'éviter de prendre le change en portant trop loin quelque rapport particulier que les idées ont entr'elles. C'est dans ce discernement que consiste ce qu'on appelle jugement et justesse d'esprit.

A cette justesse se joignent encore la souplesse et la netteté : le philosophe n'est pas tellement attaché à un systême qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opinions, qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres.

Le philosophe comprend le sentiment qu'il rejette avec la même étendue et la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte.

9. L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse qui rapporte tout à ses véritables principes. Mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive, il porte plus loin son attention et ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer, ou dans le fond d'une forêt. Les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire, et dans quelqu'état où il puisse se trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi, la raison exige de lui qu'il connaisse, qu'il étudie et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables. Il est étonnant que les hommes s'attachent si peu à tout ce qui est de pratique, et qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines spéculations. Voyez les désordres que tant de différentes hérésies ont causés! Elles ont toujours roulé sur des points de théorie : tantôt il s'est agi du nombre des personnes de la trinité et de leur émanation; tantôt du nombre des sacremens et de leur vertu; tantôt de la nature et de la force de la grâce. Que de guerres, que de troubles pour des chimères!

10. Le peuple philosophe est sujet aux mêmes visions : que de disputes frivoles dans les écoles, que de livres sur de vaines questions! un mot les déciderait, on ferait voir qu'elles sont indissolubles.

Une secte aujourd'hui fameuse reproche aux personnes d'érudition de négliger l'étude de leur propre esprit, pour charger leur mémoire de faits et de recherches sur l'antiquité, et nous reprochons aux uns et aux autres de négliger de se rendre aimables et de n'entrer pour rien dans la société.

Notre philosophe ne se croit pas en exil en ce monde; il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres, et pour en trouver il faut en faire. Ainsi, il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre, et il trouve en même temps ce qui lui convient : c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile.

11. La plupart des grands à qui les dissipations ne laissent pas assez de temps pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux.

Les philosophes ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le sont envers tout le monde : ils fuient les hommes, et les hommes les évitent.

Mais notre philosophe qui sait se partager entre la retraite et le commerce des hommes, est plein d'humanité (1). C'est le Chrêmes de Térence qui sent qu'il est homme et que la seule humanité intéresse à la mauvaise ou à la bonne fortune de son voisin.

12. Il serait inutile de remarquer ici combien le philosophe est jaloux de tout ce qui s'appelle honneur et probité : cest là son unique Religion.

La société civile est, pour ainsi dire, la seule divinité qu'il reconnaisse sur la terre; il l'encense, il l'honore par la probité, par une attention exacte à ses devoirs, et par un desir sincère de n'en être pas un membre inutile ou embarrassant.

Les sentimens de probité entrent autant dans la constitution mécanique du philosophe que les lumières de l'esprit. Plus vous trouverez de raison dans un homme, plus vous trouverez en lui de probité. Au contraire, où régnent le fanatisme et la superstition, règnent les passions et l'emportement. C'est le même tempérament occupé à des

---

(1) Homo sum, humani à me nihil alienum puto; haeut, etc.

objets différens : Magdelaine qui aime le monde, et Magdelaine qui aime Dieu, c'est toujours Magdelaine qui aime.

13. Or, ce qui fait l'honnête homme, ce n'est point d'agir par amour ou par haine, par espérance ou par crainte (1). C'est d'agir par esprit d'ordre ou par raison : tel est le tempérament du philosophe. Or, il n'y a guères à compter que sur les vertus du tempérament : confiez votre vin plutôt à celui qui ne l'aime pas naturellement qu'à celui qui forme tous les jours de nouvelles résolutions de ne s'enivrer jamais.

Le dévot n'est honnête homme que par passion ; or, les passions n'ont rien d'assuré : de plus, le dévot, j'ose le dire, est dans l'habitude de n'être pas honnête homme par rapport à Dieu, parce qu'il est dans l'habitude de ne pas suivre exactement la règle.

La Religion est si peu proportionnée à l'humanité, que le plus juste fait des infidélités à Dieu sept fois par jour, c'est-à-dire, plusieurs fois. Les fréquentes confessions des plus pieux nous font voir dans leur cœur, selon leur manière de penser, une vicissitude continuelle du bien et du mal : il suffit, sur ce point, qu'on croie être coupable, pour l'être.

Le combat éternel où l'homme succombe si souvent avec connaissance, forme en lui une habitude d'immoler la vertu au vice ; il se familiarise à suivre son penchant et à faire des fautes, dans l'espérance de se relever par le repentir. Quand on est si souvent infidèle à Dieu, on se dispose insensiblement à l'être aux hommes.

14. D'ailleurs, le présent a toujours eu plus de force sur l'esprit de l'homme que l'avenir : la Religion ne retient les hommes que par un avenir que l'amour-propre sait toujours regarder dans un point de vue fort éloigné. Le superstitieux se flatte sans cesse d'avoir le temps de réparer ses fautes, d'éviter les peines, et de mériter les récompenses : aussi l'expérience nous fait assez voir que le frein de la Religion est bien faible. Malgré les fables que le peuple croit du déluge et du feu du ciel tombé sur cinq villes ; malgré les vives peintures des peines et des récompenses

---

(1) Oderunt peccare boni, virtutis amore. (*Horat. L.* 1, *Epist.* 16.)

éternelles ; malgré tant de sermons et tant de prônes, le peuple est toujours le même. La nature est plus forte que les chimères : il semble qu'elle soit jalouse de ses droits ; elle se tire souvent des chaînes où l'aveugle superstition veut follement la contenir : le seul philosophe qui sait en jouir, la régle par sa raison.

Examinez tous ceux contre lesquels la justice humaine est obligée de se servir de son épée, vous trouverez ou des tempéramens ardens ou des esprits peu éclairés, et toujours des superstitieux ou des ignorans. Les passions tranquilles du philosophe peuvent bien le porter à la volupté, mais non pas au crime : sa raison cultivée le guide et ne le conduit jamais au désordre.

La superstition ne fait sentir que faiblement combien il importe aux hommes par rapport à leur intérêt présent de suivre les lois de la société. Elle condamne même ceux qui ne les suivent que par ce motif, qu'elle appelle, avec mépris, motif humain. Le chimérique est pour elle bien plus parfait que le naturel. Ainsi, ses exhortations n'opèrent que comme doit opérer une chimère ; elles troublent, elles épouvantent ; mais quand la vivacité des images qu'elles ont produites est ralentie, que le feu passager de l'imagination est éteint, l'homme demeure sans lumière abandonné aux faiblesses de son tempérament.

15. Notre sage, qui, en n'espérant ni ne craignant rien après la mort, semble prendre un motif de plus d'être honnête homme pendant la vie, y gagne de la consistance, pour ainsi dire, et de la vivacité dans le motif qui le fait agir ; motif d'autant plus fort, qu'il est purement humain et naturel. Ce motif est la propre satisfaction qu'il trouve à être content de lui-même en suivant les règles de la probité ; motif que le superstitieux n'a qu'imparfaitement : car tout ce qu'il y a de bien en lui, il doit l'attribuer à la grâce. A ce motif se rapporte encore un autre motif bien puissant, c'est le propre intérêt du sage, et un intérêt présent et réel.

Séparez, pour un moment, le philosophe de l'honnête homme ? Que lui reste-t-il ? La société civile, son unique Dieu, l'abandonne ; le voilà privé des plus douces satisfactions de la vie ; le voilà banni sans retour du commerce des honnêtes gens. Ainsi il lui importe bien, plus qu'au reste

des hommes, de disposer tous ses ressorts à ne produire que des effets conformes à l'idée de l'honnête homme : ne craignez pas que parce que personne n'a les yeux sur lui, il s'abandonne à une action contraire à la probité ? Non, cette action n'est point conforme à la disposition mécanique du sage : il est pétri, pour ainsi dire, avec le levain de l'ordre et de la règle ; il est rempli des idées du bien de la société civile ; il en connaît les principes bien mieux que les autres hommes. Le crime trouverait en lui trop d'opposition ; il y aurait trop d'idées naturelles et trop d'idées acquises à détruire ; sa faculté d'agir est, pour ainsi dire, comme une corde d'instrument de musique montée sur un certain ton ; elle n'en saurait produire un contraire. Il craint de se détonner, de se désaccorder d'avec lui-même ; et ceci me fait ressouvenir de ce que Vellejus (1) dit de Caton d'Utique : « Il n'a jamais fait de bonnes actions, dit il, » pour paraître les avoir faites ; mais parce qu'il n'était » pas en lui de faire autrement. »

16. D'ailleurs, dans toutes les actions que les hommes font, ils ne cherchent que leurs propre satisfaction actuelle : c'est le bien, ou plutôt l'attrait présent, suivant la disposition mécanique où ils se trouvent, qui les fait agir. Or, pourquoi voulez-vous, parce que le philosophe n'attend ni peine ni récompense après cette vie, qu'il doive trouver un attrait présent qui le porte à vous tuer ou à vous tromper ? N'est-il pas, au contraire, plus disposé par ses réflexions à trouver plus d'attrait et de plaisir à vivre avec vous, à s'attirer votre confiance et votre estime, à s'acquitter des devoirs de l'amitié et de la reconnaissance. Ces sentimens ne sont-ils pas dans le fond de l'homme, indépendamment de toute croyance sur l'avenir ? Encore un coup, l'idée de mal-honnête homme est autant opposée à l'idée de philosophe, que l'est l'idée de stupide ; et l'expérience fait voir tous les jours que plus on a de raison et de lumière, plus on est sûr et propre pour le commerce de la vie (2) ; (un fou n'a pas assez d'étoffe pour être bon.) On ne péche que parce que les lumières sont moins faibles que la passion ;

(1) (*Vellej.*, *Liv.* 2, *chap.* 35.) « Nunquàm rectè fecit ut facere videretur, sed quia aliter facere non potuerat. »
(2) La Rochefoucault.

et c'est une maxime de théologie, vraie en un certain sens, que tout pécheur est ignorant.

(1) Cet amour de la société, si essentiel au philosophe, fait voir combien est véritable la remarque de l'empereur Antonin, « que les peuples seront heureux quand les rois » seront philosophes, ou quand les philosophes seront » rois. »

Le superstitieux élevé aux grands emplois se regarde trop comme étranger sur la terre pour s'intéresser véritablement aux autres hommes. Le mépris des grandeurs et des richesses, et les autres principes de la Religion, malgré les interprétations qu'on a été obligé de leur donner, sont contraires à tout ce qui peut rendre un empire heureux et florissant.

18. L'entendement que l'on captive sous le joug de la foi, devient incapable des grandes vues que demande le gouvernement, et qui sont si nécessaires pour les emplois publics. On fait croire aux superstitieux que c'est un Être suprême qui l'a élevé au-dessus des autres : c'est vers cet Être et non vers le public que tourne sa reconnaissance.

Séduit par l'autorité que lui donne son état, et à laquelle les autres hommes ont bien voulu se soumettre, pour établir entr'eux un ordre certain, il se persuade aisément qu'il n'est dans l'élévation que pour son propre bonheur, et non pour travailler au bonheur des autres. Il se regarde comme la fin dernière de la dignité, qui dans le fond n'a d'autre objet que le bien de la république et des particuliers qui la composent.

19. J'entrerais volontiers ici dans un plus grand détail; mais on sent assez combien la république doit tirer plus d'utilité de ceux qui, élevés aux grandes places, sont pleins des idées de l'ordre et du bien public, et de tout ce qui s'appelle humanité, et il serait à souhaiter qu'on en pût exclure tous ceux qui, par leur caractère de leur esprit ou par leur mauvaise éducation, sont remplis d'autres sentimens.

20. (2) Le philosophe est donc un honnête homme

---

(1) Omnis peccans est ignorans.

(2) Définition du philosophe.

qui

qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociables.

De cette idée, il est aisé de conclure combien le sage insensible des Stoïciens est éloigné de la perfection de notre philosophe. Nous voulons un homme, et leur sage n'était qu'un fantôme : ils rougissaient de l'humanité, et nous en faisons gloire ; nous voulons mettre les passions à profit ; nous voulons en faire un usage raisonnable, et par conséquent possible, et ils voulaient follement anéantir les passions, et nous abaisser au-dessous de notre nature par une insensibilité chimérique. Les passions lient les hommes entr'eux, et c'est pour nous un doux plaisir que cette liaison. Nous ne voulons ni détruire nos passions, ni en être tyrannisés ; mais nous voulons nous en servir et les régler.

On voit encore par tout ce que nous venons de dire, combien s'éloignent de la juste idée du philosophe ces indolens qui, livrés à une méditation paresseuse, négligent le soin de leurs affaires temporelles, et de tout ce qui s'appelle fortune. Le vrai philosophe n'est point tourmenté par l'ambition, (1) Mais il veut avoir les douces commodités de la vie. Il lui faut outre le nécessaire précis, un honnête superflu nécessaire à un honnête homme, et par lequel seul on est heureux : c'est le fond des bienséances et des agrémens.

La pauvreté nous prive du bien-être, qui est le paradis du philosophe : elle bannit loin de nous toutes les délicatesses sensibles, et nous éloigne du commerce des honnêtes gens.

D'ailleurs, plus on a le cœur bien fait, plus on rencontre d'occasions de souffrir de sa misère, tantôt c'est un plaisir que vous ne sauriez faire à votre ami : tantôt c'est une occasion de lui être utile, dont vous ne sauriez profiter. Vous vous rendez justice au fond de votre cœur ; mais personne n'y pénètre ; et quand on connaîtrait votre bonne disposition, n'est-ce point un mal de ne pouvoir la mettre au jour ?

---

(1) (*B. Vid. Horat.* 17, *Epist*, *Lib.* 1.) Omnis decuit Aristipum color, et status et res, &c.

21. A la vérité, nous n'estimons pas moins un philosophe pour être pauvre ; mais nous le bannissons de notre société, s'il ne travaille à se délivrer de sa misère. Ce n'est pas que nous craignions qu'il nous soit à charge : nous l'aiderons dans ses besoins ; mais nous ne croyons pas que l'indolence soit une vertu.

La plupart des hommes, qui se font une fausse idée du philosophe, s'imaginent que le plus exact nécessaire lui suffit : ce sont les faux philosophes qui ont fait naître ce préjugé par leur indolence, et par des maximes éblouissantes.

C'est toujours le merveilleux qui corrompt le raisonnable : il y a des sentimens bas qui ravalent l'homme au-dessous même de la pure animalité ; il y en a d'autres qui semblent l'élever au-dessus de lui-même. Nous condamnons également les uns et les autres, parce qu'ils ne conviennent point à l'homme. C'est corrompre la perfection d'un être que de le tirer hors de ce qu'il est sous prétexte même de l'élever.

22. J'aurais envie de finir par quelques autres préjugés ordinaires au peuple philosophe ; mais je ne veux point faire un livre. Qu'ils se détrompent. Ils en ont le pouvoir comme le reste des hommes, et surtout en ce qui concerne la vie civile : délivrés de quelques erreurs dont les libertins même sentent le faible, et qui ne domine guères aujourd'hui que sur le peuple, sur les ignorans et sur ceux qui n'ont pas eu le loisir de la méditation, ils croient avoir tout fait : mais s'ils ont travaillé sur l'esprit, qu'ils se souviennent qu'ils ont encore bien de l'ouvrage sur ce qu'on appelle le cœur, et sur la science des égards.

RÉFLEXIONS
SUR L'ARGUMENT
DE MM. PASCAL ET LOCKE,
CONCERNANT *la possibilité d'une autre vie à venir.*

UN de mes amis à qui je ne connais de vice qu'une incrédulité générale à l'égard de tout ce qu'on appelle Religion ou vérités révélées, prétend qu'il n'y a aucune de ces vérités qui ne se trouve entièrement détruite par des raisonnemens métaphysiques, qui, selon lui, sont les seuls moyens infaillibles pour s'assurer de la vérité ou de la fausseté de quelque chose.

Nos conversations roulent toujours sur quelqu'un des points les plus essentiels de la Religion; comme l'existence de Dieu, la spiritualité et immortalité de l'ame, la liberté de l'homme; et il combat tous ces principes de la Religion par les raisons les plus spécieuses, et me réduit le plus souvent au point d'appeller la foi au secours de ma raison

Ayant trouvé dans l'excellent traité sur l'entendement humain de monsieur (1) Locke, le fameux argument de Pascal, imaginé, au rapport de Bayle, si je ne me trompe, par Arnobe, et que monsieur Locke a mis dans tout son jour, je crus que pour le coup j'aurais la raison pour moi, contre mon ami. En effet, il n'y a rien de si fort que cet argument que voici :

« Les récompenses et les peines d'une autre vie, que Dieu » a établies pour donner plus de force à ses lois, sont d'une » assez grande importance pour déterminer notre choix » contre tous les biens ou tous les maux de la vie, lors » même qu'on ne considère le bonheur ou le malheur à » venir que comme possible : de quoi personne ne peut

(1) Liv. II, ch. 21, ℣. 7.

» douter. Quiconque, dis-je, voudra examiner qu'un bon-» heur excellent et infini peut-être une suite de la bonne » vie qu'on aura menée sur la terre, ou qu'un état opposé » peut être le châtiment d'une conduite déréglée, un tel » homme doit nécessairement avouer qu'il juge très-mal. » s'il ne conclut pas de-là, qu'une bonne vie, jointe à » l'attente d'une félicité éternelle qui peut arriver, est pré-» férable à une mauvaise vie accompagnée de la crainte de » cette affreuse misère, dans laquelle il est fort possible » que le méchant se trouve un jour enveloppé : ou pour » le moins de l'épouvantable et incertaine espérance d'être » anéanti. Tout cela est de la dernière évidence, quand même » les gens de bien n'auraient que des maux à essuyer dans ce » monde, et que les méchans y goûteraient une perpétuelle » félicité : ce qui, pour l'ordinaire est tout autrement. De » sorte que les méchans n'ont pas grand sujet de se glorifier » de la différence de leur état, par rapport même aux biens » dont ils jouissent actuellement ; ou plutôt, à bien con-» sidérer toutes choses, ils ont, je crois, la plus mauvaise » part, même dans cette vie. Mais lorsqu'on met en balance » un bonheur infini avec une infinie misère, si le pis qui » en puisse arriver à un homme de bien, supposé qu'il » se trompe, est le plus grand avantage que le méchant » puisse obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juste. » Qui est l'homme qui peut en courir le hasard, s'il n'a » pas tout-à-fait perdu l'esprit ? Qui pourrait, dis-je, être » assez fou pour résoudre en soi-même de s'exposer à un » danger possible d'être infiniment malheureux ; de sorte » qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, » s'il vient à échapper à ce danger. L'homme de bien, au » contraire, hasarde le néant contre un bonheur infini, dont » il doit jouir, si le succès suit son attente : si son espé-» rance se trouve bien fondée, il est éternellement heu-» reux, et s'il se trompe, il n'est pas malheureux, il ne » sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il » n'est pas heureux, et s'il se trompe, il est infiniment » misérable. N'est-ce pas un des plus visibles déréglemens » de l'esprit où les homme puissent tomber, que de ne pas » voir du premier coup-d'œil quel parti doit être préféré » dans cette rencontre ? »

Aucun de nos incrédules n'avait osé jusqu'ici attaquer cet argument. Je le proposai à mon ami, homme juste, chaste, charitable envers son prochain, dont les mœurs sont très-réglées, et qui s'acquitte exactement de tous les devoirs extérieurs qu'exige la probité la plus sévère. Pour son extérieur, je n'en dirai rien : c'est à Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, à en juger. Cet homme ayant un peu réfléchi, me dit :

Proposez d'acheter, pour un denier, une éternité bienheureuse, et d'éviter un malheur sans fin, à un homme qui pense comme Virgile :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, et inexorabile factum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari,

et qui croit être certain qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci, à prendre la chose à la rigueur philosophique, il vous dira que, quoique vous ne lui demandiez qu'un denier, c'est acheter trop cher encore le néant ou une chimère ; et qu'il y a même moins de comparaison et de proportion entre un denier et un être non existant, qu'il n'y en a entre un point et l'infini.

D'ailleurs, continue mon philosophe, par rapport à la possibilité d'un état éternellement heureux ou malheureux, la situation de ce que M. Locke appelle un homme de bien ou un méchant, n'est pas la seule qui existe dans la nature. Il peut y avoir des gens qui ont poussé la philosophie au point de vivre dans une parfaite tranquillité dans ce monde, sans aucune persuasion d'une vie à venir, et même avec une forte persuasion du contraire. Entreprenez de tirer ces gens-là de cette situation, en faisant valoir l'argument de M. Locke; ils vous diront, sans doute, qu'il y aurait de la folie à sortir de cet état d'une parfaite tranquillité, dans laquelle consiste le souverain bonheur en ce monde, pour rentrer dans un autre plein de doutes, de crainte et d'incertitude; et comme c'est celui d'un homme qui professe la Religion chrétienne aux termes de l'évangile, ils vous diront que ce serait pour eux la plus haute extravagance de prendre ce parti d'incertitude et de doute sur la seule espérance ou la crainte d'un avenir qu'ils regardent comme

une chimère; persuadés qu'aucun des sectateurs du parti que vous leur proposez, n'est arrivé, par sa croyance ou par sa foi, à ce point de tranquillité qui fait le souverain bonheur en ce monde, à laquelle ils sont parvenus eux-mêmes par le seul secours de la philosophie et de la raison dépouillée des préjugés de l'éducation et de l'autorité. Je vous expliquerai plus amplement cette idée, ajouta mon ami, en faisant raisonner un philosophe payen.

Figurez-vous un philosophe chinois, qui ne croit pas à une vie à venir, (étant presque tous dans ce systême), qui jouit dans sa façon de penser d'un bonheur parfait en ce monde, et qui est moralement certain qu'il en jouira toute sa vie.

Représentez-vous ensuite un missionnaire zélé, qui entreprend de convertir ce philosophe à la Religion chrétienne.

Après s'être épuisé en raisonnemens pour prouver la vérité de son systême, sans qu'il ait pu amener le philosophe chinois à son but, le missionnaire conclut en disant: quand même tout ce que je vous ait fait voir concernant la certitude d'une vie à venir, ne serait pas aussi exactement vrai et évident que je vous l'ai démontré, toujours ne sauriez-vous disconvenir que ce que je viens de vous exposer comme vrai et évident, ne soit au moins possible. Je ne saurais douter que cette possibilité ne frappe un homme comme vous, qui sait réfléchir et raisonner, et qui sait juger de ses véritables intérêts. Dans ces vues, permettez-moi de vous rapporter ce qu'un de nos plus grands philosophes a pensé sur cette possibilité.

Supposez à présent que le missionnaire, après avoir exposé l'argument en question dans toute sa force, au philosophe chinois, lui dit, en homme qui se croit déjà sûr de sa victoire, ce raisonnement n'est-il pas convaincant et sans réplique? Votre raison peut-elle refuser de se prêter à tant de lumière et d'évidence?

Figurez vous maintenant que le chinois répond ainsi au missionnaire:

Vous, ou votre philosophe, posez en fait, dans votre raisonnement, deux propositions qui me paraissent également douteuses.

La première est que personne ne peut douter de la possibilité de l'évènement que vous venez de m'annoncer.

La deuxième est que cette seule possibilité présumée doit me déterminer à prendre le chemin que vous m'indiquez.

Mais je vous dirai, continue le chinois, qu'il me paraît que, ne connaissant point la mesure de la puissance ni de la volonté de la cause première, de laquelle, dites-vous, dépendent tous les contingens; et la nature même de cette cause première nous étant absolument inconnu, il en résulte que nous ne saurions rien déterminer ni pour ni contre la possibilité des contingens, et surtout dans les choses qui sont au-dessus de la portée de notre raison; ainsi notre esprit ne peut rester à cet égard que dans un parfait équilibre, ou tout au plus dans le doute.

Or, cela posé, votre argument donne naturellement lieu à cette question; savoir : s'il est raisonnable que, dans le doute où je suis, je doive me déterminer d'aller plutôt à droite qu'à gauche.

Quant à moi, je pense que le doute ne peut ni ne doit faire d'autre effet sur un esprit raisonnable, que de le porter à examiner avec attention s'il est plus probable que le contingent qu'on lui présente, ou qu'il envisage lui-même comme possible, soit un être réel ou chimérique, et que si de la réalité de ce contingent dépend sa félicité ou son malheur, il ne doit se déterminer qu'en conséquence de l'examen sérieux et des comparaisons exactes qu'il aura faites, pour juger avec certitude s'il est plus probable que le contingent arrive ou qu'il n'arrive pas.

On doit prendre ce chemin, selon la droite raison, d'autant qu'on a un intérêt sensible à ne pas se tromper dans son choix, si on risque un bien réel, supposé qu'on se trompe en changeant d'état.

Mais s'il n'y a rien à risquer et tout à espérer en prenant plutôt à droite qu'à gauche, c'est-à-dire, en prenant le parti qu'on lui propose, il est évident qu'il serait fou au suprême degré, s'il hésitait un moment à prendre ce parti, quelqu'incertain qu'il fût d'arriver par ce moyen au bien qui serait offert à sa vue.

Supposé qu'il n'y eût dans une loterie qu'un seul billet noir, qui vaudrait notre Empire de la Chine, contre cent

millions de billets blancs; un homme à qui on offrirait de tirer gratuitement un billet, serait un fou, s'il le refusait, par la seule raison du peu d'apparence qu'il y a qu'il tirera précisément le billet noir.

Ce n'est pas le cas dans lequel je me trouve à l'égard de votre système; mais avant de vous le faire comprendre, je dois faire une seconde observation sur l'argument de votre philosophe. Il divise les hommes en gens de bien et en méchans. Cette division ne me paraît pas bonne, à l'égard de ce qu'il veut prouver : j'estime que, par cette division, il ne peut rien prouver contre moi. Il aurait bien mieux fait de diviser les hommes en ceux qui sont persuadés de la vérité de votre système, en ceux qui en doutent, et en ceux qui le croient faux.

Je conviens, cependant, que dans votre façon de parler, ceux de la première classe sont tous réputés gens de bien. Mais je soutiens que dans la deuxième et dans la troisième, il peut y avoir autant de gens de bien que de méchans.

Si, par la définition d'un homme de bien, vous entendez celui qui croit la vérité de votre système, et un méchant celui qui en doute ou qui le croit faux, je ne conviens pas de votre définition, et sur ce pied-là nous disputerons fort inutilement.

Mais si jugeant sans préjugés vous appellez un homme de bien celui qui est humain, charitable, juste, et un méchant celui qui, en tout ou en partie, est taché des vices contraires à ces vertus, nous sommes d'accord.

Je conviens maintenant qu'un méchant, pour peu qu'il soit capable de raisonner, doit sentir qu'en tant que méchant, il péche essentiellement contre les inspirations de la raison naturelle.

Si ce méchant croit la vérité de votre système; s'il le croit possible, ou s'il en doute seulement en posant pour principe qu'un bonheur excellent et infini peut être une suite de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, ou qu'un état opposé, c'est-à-dire un malheur infini, peut être le châtiment d'une conduite déréglée, il doit convenir nécessairement, je l'avoue, qu'il jugerait très-mal s'il ne concluait pas de-là qu'une bonne vie, jointe à l'attente certaine d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable à une

mauvaise vie accompagnée de la crainte de cette affreuse misère dans laquelle, suivant la supposition, il croit fort possible que le méchant se trouve un jour enveloppé pour le châtiment de ses crimes.

Mais vous voyez que cet argument ne porte que contre un méchant persuadé de la vérité de votre systême ou qui doute au moins de sa possibilité, qui vit par conséquent dans un état d'incertitude et de crainte. Il ne porte aucunement contre un homme de bien absolument persuadé de la fausseté de votre systême, qui par conséquent n'a rien à craindre et qui n'a aucun motif raisonnable pour le déterminer à changer un état de vie dont il a tout lieu d'être content.

Je sens bien que vous m'opposerez ici deux choses, conséquemment à votre systême.

1°. Qu'il ne suffit pas d'être homme de bien dans le sens que je crois l'être, pour n'avoir rien à craindre par rapport à une autre vie à venir.

2°. Qu'il est question de savoir, si après les preuves que vous m'avez données de la vérité de votre systême, je puis persévérer dans la persuasion qu'il est faux, avec assez de confiance, pour risquer un évènement possible, aussi redoutable que l'est celui que vous me prêchez.

Je conviens que l'objet que vous me présentez est assez important pour mériter les attentions les plus sérieuses. Mais voulant agir en homme sage, je ne saurais me déterminer ni prendre un parti que sur la validité ou non validité des preuves que vous me donnerez en faveur de votre systême.

Jusqu'ici vous ne m'avez nullement persuadé, et plus j'examine le plus ou le moins de probabilité qu'il y a que l'existence de cette vie à venir que vous me prêchez comme une chose certaine, soit seulement possible, plus je me trouve porté à croire que ce n'est qu'une belle et spécieuse chimère. Et dans cet état, j'estime que la raison fondée sur la grandeur de l'objet, c'est-à-dire, sur ce que j'ai à gagner, si je rencontre juste, et sur ce que j'ai à perdre, si je me trompe, n'est pas suffisante pour me déterminer à adopter votre systême et à changer d'état de vie dont j'ai tout lieu d'être content.

Il est question ici dans le fond d'une espèce de jeu ou de hasard, puisque l'évènement dont vous me parlez est fort douteux au moins à mon égard, et qu'il s'agit d'opter entre deux chemins dont personne ne connaît véritablement les issues, qui peuvent cependant être très-différentes, et qu'on suppose enfin qu'il y a infiniment à gagner ou à perdre en se trompant ou en ne se trompant pas au choix que l'on fera.

Supposons maintenant, par une comparaison sensible, qu'on mette entre les mains d'un enfant les 24 caractères d'Imprimerie qui forment les 24 lettres de l'alphabet pour qu'il les arrange à sa fantaisie.

Dans cette supposition, je vous demande lequel des deux serait censé faire le pari le plus inégal, ou de notre Empereur, qui offrirait de parier tout son Empire contre une piastre, que cet enfant ne rangera pas du premier coup ces 24 lettres de l'alphabet, ou d'un particulier, qui en acceptant ce pari, mettrait une piastre contre tout cet Empire, en pariant pour l'affirmative ?

Oh ! cela n'est pas une question, dira un homme qui raisonnera sur le principe de votre philosophe ; car si l'Empereur gagne ce pari, il ne gagne qu'une piastre, et s'il vient à perdre, il perd un Empire qui lui vaut cent millions de piastres, sans compter tous les agrémens et avantages qui sont annexés à la possession d'un si vaste Empire. Il y aurait donc une grande imprudence à notre Empereur de faire un pari si inégal ; au contraire, si ce particulier perd, il ne perd qu'une piastre, ce qui ne fait qu'un très-petit objet et dont la perte ne peut l'incommoder beaucoup ; et s'il gagne, il gagne tout l'Empire de la Chine : il serait donc fou, s'il ne pariait pas.

Mais ce raisonnement n'est dans le fond qu'un pur sophisme, que l'on appelle dans vos écoles dénombrement imparfait, suivant ce que j'ai lu dans vos livres; car pour se déterminer avec prudence à parier ou à ne parier pas, il ne suffit pas de mesurer la proportion ou la disproportion qu'il y a de la perte au gain. Mais il faut mesurer encore les degrés de probabilité qu'il y a dans l'espérance de gagner ce pari, ou dans la crainte de le perdre, et faire ensuite une comparaison exacte de la proportion ou disproportion qu'il y a de la perte au gain avec le degré

de probabilité qu'il y a dans l'espérance ou la crainte de gagner ou de perdre ; ce n'est que par le résultat de cette comparaison que l'on pourra voir au juste s'il convient de parier ou de ne parier pas.

Mais si je faisais voir à ce raisonneur superficiel que celui qui, dans votre supposition, voudrait parier pour l'affirmative, savoir : que cet enfant rangerait du premier coup ces 24 lettres de l'alphabet dans leur ordre naturel, et qui mettrait une piastre contre l'Empire de la Chine, jouerait à un jeu qui aurait la même proportion que s'il mettait 13000000000000000000000000 piastres pour jouer à croix ou à pile; croyez-vous qu'il persistât à vouloir parier?

Il s'agit de prouver ce paradoxe, continue le Chinois, et voici comme je m'y prend. Je suppose pour un moment que notre empire rapporte un milliard de piastres tous les ans. Ce milliard évalué au denier cent fait cent milliards de fonds. Il n'y a sans doute pas assez d'or, d'argent, de perles, ni de pierres fines dans les quatre parties du monde pour remplir une somme aussi prodigieuse que celle-là. Mais n'importe, l'empereur, en faisant ce pari, mettrait donc la valeur de cent milliards de piastres contre une piastre ? Quelle disproportion !

Mais arrêtons-nous là un moment; et voyons quel degré de proportion de probabilité il y a entre le risque de la perte et l'espérance du gain.

Un de vos philosophes, *le père Malbranche*, dont vous m'avez communiqué les ouvrages, nous l'apprendra. Il soutient que la combinaison de 24 lettres de votre alphabet peut faire en plus de 1300000000000000000000000 000000 manières différentes, dont celle de les ranger dans l'ordre où vous les mettez ordinairement n'est qu'une. Entrez dans cette somme par cent milliards, le produit est de 13000000000000000000000000, d'où il résulte la preuve de mon hypothèse, savoir que pour faire un pari égal, on peut parier 13000000000000000000000000 contre un, que cet enfant ne rangera pas du premier coup ces 24 lettres de l'alphabet dans leur ordre naturel.

Je sens bien, dit le Chinois, que si le système que vous me proposez est vrai, il y a une infinie disproportion entre ce qu'il y a à espérer et à craindre dans une autre vie, et

ce qu'il y a à espérer et à craindre en celle-ci ; et je conviens, par conséquent, que, s'il n'y avait que cette disproportion à mettre en ligne de compte, il faudrait être le plus insensé de tous les hommes, pour hésiter un moment à renoncer à tout ce que cette vie peut avoir de flatteur pour arriver à ce que l'autre vie à venir fait espérer, et pour éviter ce qu'elle fait craindre.

Mais ce n'est pas tout : il faut examiner aussi les degrés de probabilité qu'il y a que ce contingent arrive, ou que ce soit quelque chose de réel, et en faire une exacte comparaison avec ceux qui prouvent que ce n'est qu'une chimère, et comparer ensuite le résultat avec la disproportion mentionnée qu'il y a, entre ce qu'il y aurait à espérer ou à craindre dans une autre vie, en lui sacrifiant ou en ne lui sacrifiant pas ce qu'il y a à espérer ou à craindre dans ce monde, pour prendre enfin le parti que la saine raison et la prudence doivent dicter à quiconque sait réfléchir sur ses véritables intérêts.

Si, par cet examen, il se trouve que l'évènement que vous me prêchez soit certain, ou qu'il y ait un peu plus de probabilité qu'il puisse arriver, qu'il n'y en a qu'il n'arrivera pas, je vous avoue qu'il est sensiblement de mes intérêts de me ranger au parti que vous me conseillez.

Mais, s'il se trouve au contraire que cet évènement ne soit qu'une chimère et une invention de la politique, ou de quelque autre vue intéressée de la part de ceux qui le prêchent, cela changerait de thèse du tout au tout : car il est évident qu'en ce cas là, il y aurait plus de disproportion entre cette chimère et la réalité, quelque peu considérable qu'elle fût, que je sacrifierais inutilement pour courir après ce néant, qu'il n'y en a entre l'objet de crainte et d'espérance dans cette autre vie à venir, et celui des mêmes espérances et craintes de la vie présente qu'il s'agit de sacrifier ou de ne sacrifier pas à ce premier objet.

Je dis plus : il n'y a même aucune comparaison à faire, pour en tirer la mesure de quelque proportion entre la réalité la moins sensible et le néant pur, ou la chimère ; au lieu qu'il y en a toujours entre une réalité et une autre, quelque grande que soit la disproportion entre la mesure ou la valeur de l'une et de l'autre de ces deux réalités.

Les biens de ce monde, quelque dénomination qu'on leur donne, sont quelque chose de réel, au moins dans ma façon de penser ; or, si la certitude, par rapport aux biens d'une autre vie à venir, que vous m'insinuez pour véritable ou pour probable, tout au moins, n'est qu'une chimère, vous conviendrez vous-mêmes qu'il faudrait que je fusse fou, de sacrifier la réalité de cette vie, à ne la regarder que dans son moindre degré, à une chimère évidemment reconnue pour telle, et cela pour la seule raison de la disproportion infinie que vous mettez entre les biens et les maux de cette autre vie et ceux de cette vie présente ; vous conviendrez encore que je serais fou à proportion de la grandeur ou de la mesure de la réalité que je sacrifierais à cette chimère ou à ce néant.

Or, je vous soutiens que, selon mon systême et en me conformant à celui que vous me prêchez, ce serait sacrifier toute la réalité que je possède et dont je jouis, pour courir après une chimère ; ce serait mettre tout d'un côté pour ne rien espérer de l'autre. Ce serait faire un espèce de pari encore plus extravagant que ne le serait celui du particulier qui mettrait une piastre contre l'Empire de la Chine à la condition marquée, et par conséquent je serais donc fou au suprême degré.

Voici mon état présent. Je me porte bien de corps et d'esprit. Je vis indépendant et dans l'abondance ; je suis moralement sûr de mener cette même vie jusqu'à ma mort. Ce que je possède m'est assuré ; dussé-je aller jusqu'à cent ans, je ne desire ni n'espère rien au-delà : je suis donc parfaitement heureux ; car, quant à moi, je fais consister le bonheur dans cette parfaite tranquillité. Vous ne sauriez disconvenir au moins qu'il est possible d'avoir cette assurance ; je l'ai en effet.

L'espérance doit être fondée sur la probabilité de parvenir à ce qu'on desire, par conséquent l'espérance suppose le desir ; or le desir n'est jamais sans inquiétude : l'inquiétude est un mal ; donc l'espérance est aussi un mal.

J'avoue cependant que l'espérance a quelque chose de flatteur ; mais convenez aussi qu'elle ne flatte qu'à proportion des dégrés de probabilité qu'il y a de parvenir à ce que l'on desire. La probabilité est donc la mesure du

plaisir que peut donner l'espérance, et comme ce qui n'est que probable n'est pas certain, il s'ensuit que le plaisir qui naît de l'espérance probable, n'a qu'un fondement très-incertain.

Enfin, personne ne doute qu'il ne vaille beaucoup mieux posséder ce que l'on desire que d'être flatté par l'espérance en le désirant : c'est le cas où je me trouve. L'espérance ne flatte que l'imagination, au lieu que la possession procure une jouissance réelle; par conséquent, la certitude de posséder est toujours préférable à l'espérance d'acquérir quelque fondée qu'elle soit, et quelque grand que soit l'objet qu'elle embrasse.

J'ai aujourd'hui, encore un coup, tout ce qu'il me faut pour mener une vie tranquille, que je regarde comme le souverain bonheur; et je suis certain d'en jouir jusqu'à la fin de ma carrière.

Vous m'objecterez, sans doute, que cette certitude ne peut être physique, qu'elle n'est au plus que morale, et que les hommes sont sujets aux accidens.

J'en conviens : mais il me suffit, pour que je préfère mon système à tous les autres, de savoir qu'il a plus de certitude et de réalité qu'aucun.

Qant aux accidens dont vous me parlez, les hommes n'y sont-ils pas également exposés, quelque système qu'ils adoptent? c'est ce qui est prouvé par l'expérience de tous les jours. Mais cette vérité n'est pas capable de déranger le bonheur d'un philosophe. La crainte des accidens ne l'inquiéte pas, surtout lorsqu'il se trouve persuadé, comme je le suis moi-même, qu'il y a infiniment plus de probabilité pour lui, que ces accidens n'arriveront pas, que de raisons de crainte qu'ils n'arrivent. Et en attendant ce qu'il en sera de ces accidens, il jouit toujours tranquillement du présent, et continue d'en jouir jusqu'à la fin, et c'est en quoi consiste le parfait bonheur.

Vous me direz ici que je confonds mal-à-propos le bonheur actuel dont je jouis, avec le parfait bonheur; qu'il y a cependant grande différence de l'un à l'autre : que la durée permanente est la marque caractéristique du vrai bonheur, et que le bonheur présent est non-seulement de très-courte durée, mais qu'il peut encore (dans la suppo-

sition que votre systême soit seulement possible, comme j'en suis convenu) opérer pour celui qui s'y borne, une suite infinie des malheurs les plus redoutables.

Je conviens que le bonheur dont je jouis présentement aura une fin, comme il a eu commencement. Je conviens encore que je ne vois point d'impossibilité ni de répugnance physique dans la supposition de votre systême; mais tout cela ne suffit pas pour me déterminer à renoncer à ce bonheur présent, qui tel qu'il est, me procure des biens très-réels dans l'espérance d'un avenir très-incertain en lui-même, et que je regarde en mon particulier, comme purement imaginaire, quoiqu'il ne soit pas absolument impossible.

Ainsi que cette autre vie à venir soit aussi possible que vous le voudrez; que les biens que vous voulez que j'y envisage soient les plus considérables que l'on puisse imaginer, tout cela ne décide rien entre nous, tant que vous ne prouverez pas qu'il y a plus de probabilité que cette autre vie soit quelque chose de réel, qu'il n'y en a qu'elle n'est qu'une invention des hommes; et c'est ce que vous n'avez pas prouvé jusqu'ici, et que je ne crois pas que vous, ni aucun des partisans de votre systême, puissiez jamais prouver, au moins par des raisons claires et solides.

Vous me prêchez de plus, comme moyens nécessaires, pour mériter ce bonheur à venir, les veilles, les jeûnes, les macérations, les scrupules, les craintes, l'incertitude et l'inquiétude. En un mot, vous m'insinuez de renoncer pour l'amour de cette espérance à tout ce en quoi j'ai fait consister jusqu'ici tout mon bonheur. Tout cela est d'autant plus embarrassant pour moi que je me sens être homme qui ne voudrait pas faire à demi une chose aussi essentielle que celle-là. Je suis tendre, délicat et scrupuleux au dernier point. Si je donne dans votre systême, je ne croirai jamais en avoir assez fait: ma vie ne sera donc à l'avenir qu'un tissu de crainte, d'alarme, de trouble, de doute et d'inquiétude continuelle qui aboutiront peut-être à me porter à un désespoir total. En un mot, au lieu que jusqu'ici, je me suis estimé un homme parfaitement heureux, je risque de devenir par les suites, de toutes les créatures la plus misérable; et s'il se trouvait qu'enfin

mon espérance fût vaine, n'est-il pas vrai que j'aurais sacrifié tout ce qu'on peut sacrifier de réel, non-seulement contre le néant, mais même contre la plus grande de toutes les misères. Le beau trait de sagesse.

Vous me direz, sans doute après votre philosophe, que le contentement qu'inspire à l'ame la certitude de cette espérance, contre-balance et surpasse même de beaucoup tout ce qu'elle abandonne, et tout ce qu'elle souffre pour l'amour de ce bien immense et infini dont elle espère jouir pendant une éternité ; de sorte, direz-vous, que quand même cette espérance serait vaine dans le fond, il se trouvera tout bien compté et rabatu, que l'état de cette ame qui aura joui du plaisir que donne une espérance si flatteuse, quoique supposée vaine, aura été plus heureux en ce monde même que celui d'un autre, qui, au milieu de toutes les prospérités et de tous les contentemens qu'on peut avoir ici bas, aura vécu dans la crainte ou dans le doute de cet événement d'une vie à venir.

Je réponds en premier lieu, qu'il se peut que cette ame dont vous me parlez, et dans la situation dans laquelle vous la supposez, par la comparaison qu'elle aura faite d'un bien immense et infini qu'elle espère, avec certitude, selon son idée, avec ce qu'elle abandonne ou souffre dans ce monde pour l'amour des grands biens qu'elle espère dans l'autre, parvienne à un état de bonheur parfait ; car j'ai avancé moi-même que le bonheur n'est que là où on le met. Mais il faut que vous conveniez que, si elle est trompée dans son espérance, elle aura préféré un bonheur chimérique, puisqu'il ne consistait que dans son imagination, aux commodités et aux agrémens réels dont on peut jouir en ce monde ; et qu'elle aura sacrifié et abandonné un bonheur réel pour un bonheur chimérique, et qu'elle se sera assujétie à des souffrances réelles et sans nombre pour l'amour de sa vaine espérance, c'est-à-dire pour courir après une chimère.

Je réponds en second lieu, qu'il est vrai que le parfait bonheur dans ce monde dépend du parfait contentement et de la parfaite tranquillité de l'esprit. Mais, en adoptant votre systême, on ne peut parvenir à ce parfait contentement et à cette parfaite tranquillité d'esprit nécessaire pour

être

être heureux que la persuasion au plus haut dégré de la certitude, de parvenir un jour à ce que ce systême promet et fait espérer de doux et de flatteur. Mais, permettez moi, raisonnant conséquemment à ce systême, tel que vous me l'avez développé, de douter que l'ame puisse jamais parvenir à ce dégré de certitude. (1)

Je réponds en troisième lieu, que quoiqu'il en soit d'une ame qui se trouve dans l'état de votre supposition, et quelque bonheur qu'elle goûte en conséquence de sa prétendue certitude ; tout cela ne prouve encore rien contre moi ; parce que le cas posé dans la comparaison que vous faites de cette ame persuadée, avec une autre qui est dans le doute et dans la crainte de cet événement d'une vie à venir, que vous tenez pour certain, n'est pas le mien ; au contraire, à l'heure que je vous parle, je suis aussi certain que je le suis des vérités géométriques les mieux démontrées, que cette vie à venir n'est qu'une pure chimère.

Mais comment pouvez-vous avoir cette certitude, m'objecterez-vous ? sur quoi est-elle fondée ?

Je réponds : que tout le monde convient qu'il est de la droite raison, et que c'est même sa propriété la plus essentielle de chercher la vérité et de s'y attacher quand elle l'a trouvée ; puisque c'est uniquement de la connaissance de la vérité, et de ce que nous faisons en conséquence, que dépend notre véritable félicité. Je conviens qu'il est impossible que l'erreur puisse nous rendre heureux.

Il s'agit maintenant de savoir si cette vie à venir dont vous m'entretenez et dont vous me faites un portrait si avantageux, est un être réel ou si elle n'est qu'une chimère. Il s'agit encore de juger des dégrés d'évidence ou de probabilité de la possibilité ou de l'impossibilité de cet événement.

---

(1) Car plusieurs sont appellés, et fort peu sont élus. (*Matth. C.* 22. *V.* 14.)

St. Paul malgré la vie régulière qu'il a menée, et les austérités dans lesquelles il a vecu, est si incertain de son salut qu'il dit dans sa première épître aux Corinthiens. *C.* 4. *V.* 3.

Car quoique je ne me sente coupable de rien, si est-ce que je ne suis pas justifié pour cela, c'est le Seigneur qui me juge.

Et au C. 9. V. 27. . . . . *Je meurtris mon corps de coups, et je le rends souple au service, de peur qu'il n'arrive en quelque façon qu'ayant prêché aux autres, je ne devienne moi-même réprouvé.*

Je vous ai déjà dit qu'il me paraît impossible de juger avec fondement et certitude, si certains contingens sont possibles : je vous en ai donné, si je ne me trompe, une raison très-plausible.

Mais je crois qu'il y a une règle certaine de vérité ou un critère certain et infaillible pour juger de ce qui est absolument impossible ou bien purement chimérique.

Le contingent que vous me prêchez comme possible est un de ces derniers : je le prouve.

La vérité est simple et une.

Ce qui contredit cette vérité est absolument impossible et chimérique.

Si cette vie à venir que vous m'annoncez est certaine comme vous le prétendez, elle ne peut l'être qu'en conséquence et relativement à votre système.

Or, je vous dirai que j'ai observé que ce système contient, non-seulement des principes contradictoires à la raison immuable, c'est-à-dire à des axiômes reconnus pour vrais et admis de tous ceux qui ont la faculté de raisonner, mais qu'il est encore fondé sur des principes qui se contredisent manifestement les uns les autres; d'où je crois pouvoir tirer cette conclusion, que votre système est erroné.

Il est maintenant question de savoir si des contradictions manifestes trouvées dans ce système, peuvent tenir lieu de certitude que ce système est erroné.

Il est question de savoir si ce système étant faux, et me trouvant en particulier dans la situation où je me trouve, telle que je vous l'ai dépeinte, je risque de le croire véritable et d'agir en conséquence.

Permettez-moi que, dans la persuasion où je suis jusqu'ici, je vous dise que je ne dois douter ni de l'un ni de l'autre.

Je dois m'attendre que vous m'objecterez ici, comme vous avez déjà fait dans nos conversations précédentes, que la raison n'est pas compétente pour juger de la vérité de ce systême, et qu'il faut l'embrasser par ce que vous appellez *Foi*

Je vous répondrai que la raison est une lumière qui nous a été communiquée par la cause de notre existence, quelle qu'elle soit, pour nous en servir à cette fin de nous rendre

heureux en cherchant ce qui peut faire notre bien, et en évitant ce qui peut faire notre mal. Pourquoi voulez-vous que je ne fasse pas usage de cette lumière dans une occurrence où il ne s'agit pas moins que de tout mon bonheur? Si vous m'alléguez l'autorité contre cette lumière; si par cette autorité peu prouvée, au moins à mon égard, vous prétendez forcer mon acquiescement et mon assentiment à des propositions qui me paraissent contradictoires à cette lumière de ma raison, je vous citerai à mon tour le philosophe, de qui vous avez tiré votre grand argument, dont vous m'avez communiqué les écrits que j'ai lus avec grand plaisir. Voici donc ce qu'il pense sur cette matière.

« Ainsi, à l'égard des propositions dont la certitude » est fondée sur une perception claire de la convenance » ou de la disconvenance de nos idées, qui nous est connue, » ou par une intuition immédiate, comme dans les propositions évidentes par elles-mêmes, ou par des déductions évidentes de la raison, comme dans les démonstrations, nous n'avons pas besoin du secours de la » révélation, comme nécessaire pour gagner notre assentiment, et pour introduire ces propositions dans notre » esprit; parce que les voies naturelles, par où nous vient » la connaissance, peuvent les y établir ou l'ont déjà » fait: ce qui est la plus grande assurance que nous puissions peut-être avoir de quoi que ce soit, hormis lorsque » Dieu nous le révèle immédiatement; et dans cette occasion » même, notre assurance ne saurait être plus grande que » la connaissance que nous avons, que c'est une révélation » qui vient de Dieu. Mais je ne crois pourtant pas que, » sous ce titre, rien puisse ébranler ou renverser une connaissance évidente, et engager raisonnablement aucun » homme à recevoir pour vrai ce qui est directement contraire à une chose qui se montre à son entendement » avec une parfaite évidence; car nulle évidence, dont » puissent être capables les facultés par où nous recevons » de telles révélations, ne pouvant surpasser la certitude de » notre connaissance intuitive, si tant est qu'elles puissent » l'égaler, il s'ensuit de-là que nous ne pouvons jamais » prendre pour vérité aucune chose qui soit directement » contraire à notre connaissance claire et distincte, parce

» que l'évidence que nous avons premièrement, que nous ne
» nous trompons point en attribuant une telle chose à
» Dieu, et en second lieu, que nous en comprenons le
» vrai sens, ne peut jamais être si grande que l'évidence
» de notre propre connaissance intuitive, par où nous appre-
» nons qu'il est impossible que deux idées, dont nous voyons
» intuitivement la disconvenance, doivent être regardées ou
» admises, comme ayant une parfaite convenance entr'elles;
» et par conséquent nulle proposition ne peut être reçue
» pour révélation divine, ou obtenir l'assentiment qui est
» dû à toute révélation émanée de Dieu, si elle est contra-
» dictoirement opposée à notre connaissance claire et de
» simple vue; parce que ce serait renverser les principes et
» les fondemens de toutes connaissances et de tout assen-
» timent; de sorte qu'il ne resterait plus de différence dans
» ce monde entre la vérité et la fausseté, nulle mesure du
» croyable et de l'incroyable, si des propositions dou-
» teuses devaient prendre place devant des propositions évi-
» dentes par elles-mêmes, et que ce que nous connaissons
» dût céder le pas à ce, sur quoi peut-être nous sommes
» dans l'erreur. Il est donc inutile de prêcher, comme article
» de foi, des propositions contraires à la perception claire
» que nous avons de la convenance ou de la disconvenance
» d'aucunes de nos idées. Elles ne sauraient gagner notre
» assentiment sous ce titre ou sous quelqu'autre que ce
» soit; car la foi ne peut nous convaincre d'aucune chose
» qui soit contraire à notre connaissance; parce que, encore
» que la foi soit fondée sur le témoignage de Dieu, qui ne
» peut mentir, et par qui telle ou telle proposition nous est
» révélée; cependant nous ne saurions être assurés qu'elle
» est véritablement une révélation divine avec plus de cer-
» titude que nous le sommes de la vérité de notre propre
» connaissance; puisque toute la force de la certitude dépend
» de la connaissance que nous avons, que c'est Dieu qui a
» révélé cette proposition; de sorte que dans ce cas où l'on
» suppose que la proposition révélée est contraire à notre
» connaissance ou à notre raison, elle sera toujours en
» but à cette objection, que nous ne saurions dire comment
» il est possible de concevoir qu'une chose vienne de Dieu;
» ce bienfaisant auteur de notre être; laquelle, étant reçue

» pour véritable, doit renverser tous les principes de con-
» naissance qu'il nous a donnés ; rendre toutes nos facultés
» inutiles ; détruire absolument la plus excellente partie
» de son ouvrage, et réduire l'homme dans un état où
» il aura moins de lumières et de moyens de se conduire
» que les bêtes qui périssent. Car si l'esprit de l'homme
» ne peut jamais avoir une évidence plus claire, ni peut-
» être si claire, qu'une chose est de révélation divine,
» que celle qu'il a des principes de sa propre raison, il
» ne peut jamais avoir aucun fondement de renoncer à la
» pleine évidence de sa propre raison, pour recevoir à la
» place une proposition, dont la révélation n'est pas accom-
» pagnée d'une plus grande évidence que ces principes. »

Je me tiens à ce jugement, d'autant qu'il est décisif, au moins selon moi, contre les deux points principaux de votre objection, qui sont les motifs de crédibilité, qui, selon vous, résultent des révélations, et de la foi même à l'égard des propositions qui nous paraissent évidemment fausses par les seules lumières naturelles de notre raison.

J'ajouterai cependant encore une réflexion sur ce même sujet.

Ce que vous appelez foi ne peut être autre chose qu'un consentement ou acquiescement, à des assentimens, à des vérités que je ne saurais appercevoir par le rapport d'aucun de mes sens.

Mais n'est-il pas vrai que, pour opérer cet assentiment, il faut convaincre mon esprit ? Il faut par conséquent que ce soit en vertu d'un fondement solide, ou par quelque motif suffisant, que mon esprit donne cet assentiment. Il faut donc, pour juger de la solidité ou non-solidité de ce fondement ou de ce motif, que je me serve des lumières de ma propre raison, et non pas de celles d'un autre ; car la raison d'autrui ne peut opérer de conviction que sur l'esprit d'autrui. Il est évident que cela ne saurait être autrement : vous avez donc tort de rejetter cette raison comme incompétente.

La foi, sans le consentement de la raison, est un édifice construit au hasard, et sans savoir s'il est bâti sur le roc ou sur le sable. Or, encore un coup, comment cette raison peut-elle donner son assentiment à un système qui, à son

jugement, contient des propositions contradictoires? Ou comment peut-elle le donner, tant que ces propositions lui paraîtront contradictoires? Cela est impossible.

J'observe encore, sur ce que votre philosophe paraît regarder l'annihilation de notre être comme une chose dont l'idée est épouvantable, que quant à moi, à la faveur du secours de ma raison, je suis très-éloigné de l'envisager de même. Je sais que j'ai commencé d'exister : je sais que tout ce qui a un commencement d'existence a aussi une fin : cela est vrai, surtout à l'égard des êtres sensibles; ils finissent les uns plus tôt, les autres plus tard. Je vois mourir tous les jours de ceux qui sont venus au monde avant moi, et de ceux qui y sont entrés après moi. Je sens qu'il est aussi nécessaire et aussi inévitable que je cesse d'être, que par la liaison des causes et des effets il l'a été, que je commence d'exister.

Puisque donc telle est ma nature et mon destin, pourquoi m'en épouvanter? Je ne m'épouvante pas plus des derniers dégrés de la cessation de mon être que j'ai été affligé des premiers. Je sens tous les jours la diminution de mon être, et je ne suis pas moins tranquille pour moi.

Il est vrai cependant qu'étant content de l'état dans lequel je me trouve en ce monde, comme je le suis, si je pouvais prolonger la durée de mon existence et l'éterniser, je le ferais sans doute : et même quelque gracieux que soit mon état, je le changerais contre un meilleur, contre celui, par exemple, dont vous me parlez dans votre système, supposé que ce fût une réalité; car il faudrait être fou pour ne pas savoir sacrifier un bien certain présent à un autre bien certain à venir, qui serait infiniment plus grand que le premier; et surtout si, en ne le sacrifiant pas, il y avait la misère la plus affreuse à craindre comme vous le supposez dans votre système.

Mais, comme je l'ai déjà observé, cela ne dépendrait pas de la considération seule de la grande disproportion de la valeur de ces deux biens; il faudrait mesurer encore les dégres de la probabilité concernant la certitude ou l'incertitude de la réalité de ce dernier bien, et enfin sur le résultat de cet examen, prendre un parti final conforme à la droite raison.

Tout ce que je veux enfin conclure par ce long discours, est que je crois, que jusqu'à ce que vous ayez levé tous mes scrupules, et que vous m'ayez démontré, avec une entière évidence, qu'il n'y a rien de contradictoire dans votre système, l'argument de votre philosophe, que vous voulez me faire valoir, ne peut ni ne doit faire aucune impression sur moi, pour me porter à changer l'état de vie que j'ai embrassé et dont je suis parfaitement content.

Tant que je suis persuadé que ce que vous m'offrez est une pure chimère, il y aurait encore plus de disproportion à mon égard de risquer ou de sacrifier mon bonheur actuel, pour celui que vous voulez me faire espérer, qu'il n'y en aurait à parier une piastre contre un empire aux conditions rapportées. Il y a au moins pour ce dernier qui parirait un degré d'espérance de gagner. Je sens bien que la disproportion à la perte est immense; mais au moins il n'est pas absolument sans espérance de gagner : le hasard pourrait le favoriser à ce point-là. Mais à risquer un bonheur réel, quelque mince qu'il fût, contre la chimère la plus magnifique et la plus flatteuse que l'esprit humain puisse imaginer, il n'y a aucune proportion, aucune espérance de gagner, ni par conséquent aucune raison qui puisse porter un homme de bon sens à prendre ce parti.

Ce raisonnement de mon ami, ou plutôt de son philosophe chinois, paraît décisif contre l'argument de M. Locke, à l'égard d'un homme persuadé d'une certitude géométrique, que le système de notre Religion est erroné. Il s'agit de savoir si cette persuasion est possible, et si l'on peut concevoir que ceux qui se vantent d'être dans le cas de cette persuasion agissent réellement de bonne foi.

Ceux qui connaissent le monde ne doutent pas qu'il n'y ait des hommes qui, malheureusement pour eux, sont dans cette erreur, et l'argument de M. Locke ne paraît pas efficace pour les en tirer.

Pour guérir l'esprit de quelqu'un de ces incrédules, il faut faire les plus grands efforts pour lui prouver que le système de la Religion chrétienne ne renferme point de contradiction, et que s'il contient des choses qui sont au-dessus de notre raison, elles ne sont pourtant pas contre la raison, ni par conséquent contradictoires. Ces preuves paraissent

difficiles à donner ; mais elles ne doivent pas être impossibles pour un homme qui possède bien ce système et les règles du raisonnement.

Il faut convenir au surplus, qu'il y a des occasions où notre raison nous est fort incommode, soit que nous la suivions, ou que nous l'abandonnions.

Je suis de ce sentiment, et je ne donne pas le raisonnement de mon ami, ni celui de son philosophe chinois à mes lecteurs, pour jetter des scrupules dans leur esprit, fussent-ils même de toute autre religion que la nôtre; mais dans l'espérance que quelqu'un, plus habile que moi, voudra se donner la peine de le réfuter solidement. Pour moi je ne l'entreprends pas, de crainte, qu'après tous les efforts que j'aurais fait, il ne m'arrivât ce qui est arrivé à quelques-uns de ceux qui ont écrit sur l'immortalité de l'ame, qui, ne l'ayant pas prouvée au gré des critiques sévères, ont été soupçonnés de ne la pas croire eux-mêmes.

SENTIMENS

DES PHILOSOPHES,

SUR LA NATURE DE L'AME.

De toutes les matières dont les philosophes ont traité, il n'y en a aucune sur laquelle ils aient été plus partagés de sentimens que sur la nature de l'ame humaine. Ils ont étudié et travaillé avec la même ardeur; les uns pour établir son immortalité, et les autres pour prouver qu'elle était périssable avec le corps, ainsi que celle des autres animaux.

Pour laisser à chacun la liberté de se déterminer à cet égard sur ces propres lumières, nous nous contenterons de rapporter ici succinctement, sans cependant rien omettre d'essentiel, les différentes preuves sur lesquelles les philosophes de l'un et l'autre parti se sont crus bien fondés pour soutenir chacun son opinion.

Il y a plusieurs traités composés en faveur de la première opinion, tant par les anciens que par les nouveaux philosophes. Pic de la Mirandole en fit un dans le quinzième siècle, qu'on trouve imprimé dans ses œuvres. Les fameuses thèses qu'il soutint à Rome, durant quinze jours, où il s'était engagé de répondre en toutes langues et de défendre l'opinion contraire à toutes les propositions qu'on y avancerait, l'ayant obligé, à l'ouverture de ces thèses, à soutenir que l'ame humaine était mortelle, contre un savant qui avait entrepris de soutenir son immortalité; Pic de la Mirandole allégua tant et de si fortes raisons pour prouver qu'elle était mortelle, que toute l'assemblée fut convaincue qu'il avait défendu son propre sentiment; ce qui l'obligea à composer, durant les nuits des quinze jours qu'il employa si glorieusement pour lui, son traité de l'immortalité de nos ames, qu'il fit imprimer à mesure qu'il le faisait, et qu'il fit distribuer le dernier jour.

CHAPITRE PREMIER.

Preuve de l'immortalité de l'ame.

Les preuves les plus plausibles que les philosophes, tant anciens que modernes, partisans de l'opinion de l'immortalité de notre ame, ont alléguées pour établir leur sentiment, sont à-peu-près celles-ci :

1°. Que l'excellence de l'ame humaine sur celles des animaux est tellement manifeste, qu'il n'est pas possible de croire qu'elle soit de même nature, d'autant mieux que la pensée et le raisonnement lui sont propres privativement aux autres, qu'ils dénotent en elle des facultés qui ne peuvent appartenir au corps, et qui, par conséquent, sont les opérations d'une substance différente de celle du corps. Un philosophe du dernier siècle a expliqué plus particulièrement cette preuve par le raisonnement qui suit.

Je pense, et cette pensée n'est pas mon corps ; cette pensée n'est ni longue ni large ni étendue, comme il est essentiel à la matière qui compose un corps de l'être ; elle n'est pas, par conséquent, sujette à la destruction comme lui ; car la destruction ne peut se faire sans division de parties ; et on ne peut concevoir de division de parties dans une substance qui n'a point d'étendue, telle que la pensée; il y a donc en moi, conclut ce philosophe, deux substances, l'une impérissable qui pense, et l'autre périssable qui ne pense point.

2°. Que le sentiment de l'immortalité de nos ames, répandu dans toutes les nations, en est une preuve aussi véritable que naturelle.

3°. Que les opérations de cette ame n'en emportent pas un témoignage moins touchant, vu que l'homme est non-seulement l'unique être qui soit doué de la faculté de penser et de raisonner, mais encore le seul qui ait celle d'exprimer ses pensées par des sons appropriés et de les transmettre à la postérité par des caractères dont il est l'inventeur : joint à cela, le desir, qui lui est si naturel, d'immortaliser son nom et ses actions, les monumens qu'il élève pour en perpétuer la mémoire, les substitutions qu'il fait de ses biens

à ses descendans, à ceux qui porteront son nom, sont autant de preuves de l'ame immortelle qui est en lui, et qui voudrait, s'il était possible, communiquer son immortalité à la partie mortelle à laquelle elle est unie.

4°. Que les opérations de cette ame sont si nobles, qu'elles démontrent qu'elle ne peut dériver que d'une source divine et immortelle. Pour prouver cette proposition, on dit que l'homme est l'inventeur des arts et des sciences les plus sublimes, qu'il a formé des sociétés, qui se sont bâties des villes, fait des lois pour régler le corps de l'état, y maintenir la jutice et l'abondance, punir les mauvais et récompenser les bons; qu'il en a fait d'autres pour régler les droits des pères sur leurs enfans et le partage entre eux de leurs biens; qu'il a trouvé l'art de traverser les mers les plus vastes, et de réunir, pour ses commodités, ce que la nature avait séparé par tant d'espaces; qu'il s'est enfin élevé jusqu'aux cieux; qu'il sait le cours des astres et le temps qu'ils y emploient; qu'il prévoit l'avenir et l'annonce; qu'il est parvenu à la connaissance de l'auteur de l'univers, et qu'il lui rend un juste culte : lesquelles opérations ne peuvent, dit-on, dériver que d'une ame divine et immortelle.

5°. Que la constitution du corps est si belle et si noble, qu'il suffit de la considérer au dehors et au dedans, pour être persuadé qu'il est le logement d'une ame sublime. On fait là-dessus une longue énumération de la beauté de ses parties intérieures, qu'on appelle l'abrégé du monde et sa représentation. A l'égard de l'extérieur, après en avoir observé l'excellente proportion, on ajoute qu'il est le seul des animaux qui marche la tête élevée vers le ciel; preuve encore évidente qu'il tire de-là son origine et qu'il doit y retourner.

6°. Que tous les animaux le respectent et le craignent, même ceux qui ont des formes bien supérieures aux siennes, et qui lui sont soumis. Cette supériorité, dit-on, ne peut venir que de celle de son ame sur la leur, et établit manifestement la différence de nature qui se trouve entre l'ame humaine et celle des bêtes, et l'immortalité de la première.

7°. Que ce serait en vain que l'homme adorerait ce créateur du ciel et de la terre et lui rendrait des hommages, qu'il s'abstiendrait du mal pour faire le bien, s'il ne devait

y avoir aucune récompense pour les bonnes actions, ni aucune punition pour les mauvaises : or, comme ces récompenses et ces châtimens n'ont pas toujours lieu dans cette vie, puisque la plupart des innocens la quittent sans avoir reçu aucun prix de leur vertu, et que plusieurs méchans la passent dans une suite continuelle de plaisirs et de prospérités, il est nécessaire, dit-on, qu'il y en ait une autre où ceux-ci soient punis de leurs crimes, et les autres récompensés de leurs vertus; sans quoi Dieu ne serait pas juste, ce qui n'est pas possible, vu qu'il est un être infiniment parfait. Or, cette autre vie prouve et constate l'immortalité de nos ames, dont l'anéantissement rendrait cette autre vie inutile.

On joint à ceci des exemples, des châtimens et des récompenses surnaturelles et nombreuses dès cette vie, dont les histoires nous ont conservé la mémoire, par lesquelles il est prouvé que Dieu a pris soin d'établir parmi les hommes la vérité de sa justice, soins qui sont des assurances qu'elle doit s'étendre à une autre vie, lorsqu'elle n'a pas été exercée dans celle-ci : ce qui ne pourrait être si nos ames périssaient avec le corps.

8°. Qu'on a une autre preuve que la substance de nos ames est impérissable et indépendante de nos corps dans l'existence des démons, des génies, des esprits folets et de toutes les substances aériennes, laquelle existence est établie par une infinité de témoignages qui nous ont été transmis des siècles passés et qui ne manquent pas en ces derniers, et dans les apparitions extraordinaires et surnaturelles. Les voix sans corps entendues dans les airs, comme fut celle-ci (le grand Dieu Pan est mort) qui se fit entendre par toute l'Asie, nous sont d'autres preuves convaincantes qu'il y a véritablement des substances indépendantes de la matière, et une assurance que l'ame humaine, qui est de la même nature que ces substances, peut être séparée du corps auquel elle est unie, sans qu'elle soit sujette à l'anéantissement.

9°. On ajoute à toutes ces preuves l'autorité des Religions confirmées par des miracles du premier ordre, et annoncées de loin par des prophéties qui ne sont pas des témoignages moins invincibles de leurs vérités. On fait ici le détail des

prodiges de l'Egypte, de ceux du mont Sinaï, qui ont accompagné le peuple juif dans la terre de promission, et continué depuis jusqu'à la destruction de son temple prédite si authentiquement. On rapporte les miracles éclatans qui ont caractérisé et attesté la mission de Jésus-Christ, et la sainteté de son Eglise, depuis sa naissance jusqu'à ce temps. On fait valoir le progrès et la durée de ces Religions qui nous ont développé ce mystère de l'union d'une ame immortelle avec un corps sujet à la destruction, et qui nous ont démontré, dit-on, par des faits, la possibilité de son existence indépendamment du corps.

10°. Enfin, on observe que ceux qui nient l'immortalité de nos ames sont ordinairement des libertins ou des méchans, que la crainte de la punition en une autre vie, des crimes qu'ils ont commis en celle-ci, porte à s'imaginer qu'il n'y en a pas, et à soutenir que l'ame meurt avec le corps.

CHAPITRE II.

Ce que disent les partisans de la mortalité de l'ame, pour réfuter les preuves précédentes.

CEUX qui soutiennent que nos ames sont anéanties avec nos corps, auxquels elles sont unies, prétendent qu'on doit d'abord retrancher des preuves de l'immortalité de l'ame l'autorité des Religions, les histoires des miracles et des prodiges, les opinions des substances aériennes, et toutes les conséquences qu'on tire de-là en faveur de cette immortalité.

Pour le prouver, ils disent: 1°. que les histoires de tous les temps et de tous les pays contiennent une infinité de faits extraordinaires et surnaturels; que la superstition d'un côté, l'ignorance des peuples de l'autre, et l'intérêt avec l'adresse de ceux qui leur ont voulu imposer des lois, ont fait passer pour véritables.

Pour en démontrer la fausseté, ils citent aux chrétiens les miracles et les prodiges des payens et des mahométans; et à ceux-ci les miracles des autres, qui ne peuvent être en même-temps véritables dans deux différentes Religions qui s'accusent réciproquement de fausseté, et qui doivent

être au moins fausses les unes ou les autres. Ils citent aux chrétiens et aux juifs des prodiges et des miracles innombrables attestés dans les livres des payens et dans ceux des mahométans.

2°. Ils rapportent, entre autres, les témoignages de certains historiens, lesquels ont assuré qu'il y avait des rois en Egypte, dont ils citent les noms, lesquels s'élevaient quelquefois, en présence des peuples, jusque dans les nues. Ils disent, entre autres, qu'un de ces rois, après leur avoir donné des lois et recommandé de les observer, s'éleva de cette sorte au milieu d'eux, en leur disant qu'il viendrait les revoir; et qu'il se montra, en effet, à eux, après plusieurs mois; pendant qu'ils étaient assemblés dans un temple, qu'il leur parut brillant de lumière, qu'il leur parla et les invita de nouveau à l'observation des lois, leur annonçant qu'il allait les quitter pour toujours : il disparut en achevant ces paroles.

Une autre fois, ils virent, dit-on, de leurs yeux, ce que l'on voit écrit dans l'histoire du troisième siècle de l'ère mahométane; savoir : qu'un Calif régnant en Babylone, où il avait bâti un collège pour y enseigner la doctrine du Chaffay, l'un des célèbres interprètes de leurs lois, mort et enséveli au grand Caire, écrivit au gouverneur, qu'il avait en Egypte, de lui envoyer le corps de ce docteur pour être déposé dans son collège et le rendre plus illustre : ce que ce gouverneur ayant voulu exécuter avec la plus grande solennité, il s'était transporté, accompagné de tout ce qu'il y avait de plus illustre et d'un peuple innombrable, à l'endroit de la sépulture du Chaffay, pour en tirer le corps; mais que ceux qu'on avait employés à ôter la terre qui le couvrait, ne furent pas plutôt arrivés au voisinage du cercueil, qu'il en sortit une flamme dont ils restèrent tous aveuglés; duquel miracle il fut dressé un procès-verbal, qui fut attesté et signé du gouverneur, des autres officiers du royaume et de plus de deux mille personnes. On envoya ce procès-verbal au Calif, qui en fit tirer un grand nombre de copies authentiques qu'il fit passer en tous les lieux où la Religion mahométane s'était dès-lors répandue. Ils citent encore ce qui est rapporté dans l'histoire

d'un Empereur romain, qui rendit, dans son passage à Alexandrie, la vue à un aveugle-né.

Ils objectent, au contraire, aux mahométans et aux juifs, la résurrection de Jésus-Christ, que les partisans de ces deux Religions nient avec tant d'autres miracles, attestés dans les histoires en faveur du christianisme.

3°. Ils observent, sur les miracles en général, qu'on n'en a rapporté aucun d'un homme décapité publiquement qui ait vécu depuis, quoique ce miracle ne soit point au-dessus de celui de la résurrection d'un mort véritablement flétri; d'où ils prétendent avoir raison de conclure que tous les autres sont faux et supposés. Parmi tant de miracles qu'on rapporte avoir été faits dans tous les genres, on n'en a excepté que celui d'un homme publiquement décapité et encore vivant, parce qu'un tel prodige, disent-ils, est le seul d'une nature à ne pouvoir être supposé ni imité par aucun artifice.

4°. Ils nient l'existence de tous esprits séparés du corps, quelques noms qu'on leur ait donnés, et ils regardent comme des fables ce qui est avancé là-dessus, prétendant que tout ce qu'on en dit est de même nature que ce qui a été dit anciennement des oracles, qu'on convient aujourd'hui généralement n'avoir été que l'effet de l'avarice et de l'adresse des sacrificateurs et des prêtresses favorisées de la superstition des peuples de ce temps.

5°. A l'égard des preuves qu'on tire pour l'immortalité de l'ame humaine et de l'excellence de ses opérations, ils prétendent que toute la différence de la raison humaine à celle des animaux ne consiste que dans celle de l'organisation de leur cerveau, qui se trouve dans les hommes d'une disposition plus propre au raisonnement qu'il ne l'est dans les autres animaux.

Ils observent à cet égard que le chien connaît son maître, et qu'il a de l'amour pour lui et de la haine contre celui qui l'a frappé : que les castors se bâtissent des maisons, s'unissent à leurs semblables pour faire des ouvrages au-dessus de la force d'un seul, et qu'ils punissent et bannissent de leur société ceux d'entre eux qui ne veulent point travailler; que les abeilles et les fourmis font des provisions pour l'hyver, qu'elles tirent les morts de leurs habi-

tations pour n'en être pas incommodées, composent des républiques et ont leurs lois ; et ils soutiennent que ce qui produit ces opérations dans les animaux, est ce qui fait dans l'homme celles par lesquelles on prétend établir la différence de son ame avec celle des bêtes. Si vous comprenez, disent-ils, ce qui donne lieu dans les animaux à toutes ces opérations et comment elles se font en eux, vous savez, en supposant une plus grande perfection dans les organes dont elles sont l'effet, quel est l'instrument et la cause dans l'homme de la pensée et du raisonnement. Le propre du cerveau est, disent-ils, dans tous les animaux, de penser, de juger des rapports qui lui sont faits par les autres sens et de les combiner, comme celui de l'œil est de voir, et celui de l'oreille d'entendre; le plus ou moins de perfection dans toutes ces opérations n'étant que l'effet de la différente composition ou arrangement des parties, dans les organes qui en sont les instrumens.

Si l'homme raisonne mieux que les autres animaux, c'est, disent-ils, que la constitution de son cerveau est plus propre que le leur à juger des images qui lui sont présentées par les autres sens. Si le chien a l'odorat plus fin, l'aigle la vue meilleure, le chat l'ouïe plus subtile; c'est que les organes de ces sentations sont meilleurs dans ces animaux que dans l'homme: mais cette différence ne constitue pas une diversité de substance entre ce qui pense, voit, odore et entend mieux et ce qui le fait moins bien; elle dénote seulement une disposition d'organes plus favorable dans ceux dans lesquels ces sens ont plus de force qu'elle n'en a dans ceux en qui ils en ont moins.

Pour établir d'autant mieux que le raisonnement dans l'homme est uniquement l'effet de la disposition des organes de son cerveau, ils observent encore qu'il est si peu raisonnable à sa naissance qu'il n'a pas même le discernement qu'ont tous les autres animaux de connaître et de prendre de lui-même la mamelle qui le doit allaiter; que la raison ne croît dans aucun animal aussi lentement que dans l'homme; parce qu'il n'y en a aucun dont les organes du cerveau soient si faibles à sa naissance et aient besoin de temps pour acquérir l'état propre à bien raisonner: que cette propriété est si fort dépendante en lui de l'état

de

de ses organes, qu'il y a des hommes chez lesquels elle est toujours languissante et imparfaite, parce que les instrumens dont elle dépend sont chez eux naturellement mauvais et incapables de se perfectionner. Ils disent encore que si ces organes viennent à se déranger ou à s'user dans les hommes qui raisonnent le mieux, leur raison s'affaiblit et se dérange à proportion, souvent jusques à un tel point que ces hommes, après s'être fait admirer par la force de leur raison, vivent encore vingt et trente ans, sans qu'il en paraisse en eux le moindre vestige.

Cette observation fit tant d'impression sur Vanhelmon, grand philosophe du dernier siècle, qui avait fait de longues méditations sur cette matière, que, quoiqu'il n'osât nier ouvertement l'existence de l'ame raisonnable et immortelle dans l'homme, il fut néanmoins obligé de reconnaître dans ses ouvrages qu'elle était tellement ensevelie en lui, pendant qu'il vivait, qu'elle ne donnait aucun signe d'elle : ce qui est déclarer, en termes non équivoques, que ce qui nous apparaît en l'homme, qu'on nomme raison, n'est que l'harmonie produite du concours des images que tous les autres sens rapportent dans celui du cerveau, et que le vulgaire se présente comme l'effet d'un être spirituel et raisonnable par son essence entièrement distincte du corps, incapable de destruction, et qui subsistera après celle du corps auquel il est uni durant cette vie, et indépendamment duquel il verra, entendra et raisonnera par lui - même : ce qui est, continue-t-il, aussi faux qu'inconcevable, la pensée et le raisonnement n'étant qu'une modification des organes, sans lesquels ils peuvent aussi peu subsister que la couleur sans corps et l'étendue sans matière. Ils ajoutent que ce qui dans l'homme donne lieu au raisonnement et à la pensée, est également sujet en lui comme dans les autres animaux à la destruction ; laquelle est inévitable lorsque la lumière entretenue en cet endroit par les esprits que le sang fournit vient à s'éteindre; lumière à la faveur de laquelle cette partie juge sur les rapports extérieurs; lumière qui est interrompue par les vapeurs du sommeil, parce qu'alors le sang ne fournit plus les esprits, ou ne les fournit pas avec la même abondance; lumière qui est obscurcie par les vapeurs d'une

fièvre ardente, distraite par une grande application de cette partie à certains objets; en sorte que l'animal ne voit ni n'entend rien, quoique les yeux et les oreilles ouverts, quand ses sens sont affaiblis par le desséchement des canaux qui leur fournissent de l'aliment, ou par la diminution de cet aliment. Cette diminution est causée par une apoplexie ou autre maladie violente, comme les canaux sont entièrement desséchés par la mort; lumière, enfin, qui n'a rien de différent de celle d'une lampe allumée, laquelle se perd, se confond et se mêle à lair, sans que la matière de cette lumière soit réellement anéantie, et sans qu'elle subsiste autrement qu'elle ne faisait avant qu'elle fût unie à cette lampe.

Un philosophe moderne a expliqué tout cela d'une manière particulière et plus sensible; nous allons rapporter en abrégé ce qu'il en a dit et pensé.

CHAPITRE III.

Sentiment de Spinosa.

Ce philosophe, l'un de ceux qui paraît avoir le plus étudié la matière dont nous traitons, prétend qu'il y a une ame universelle répandue dans toute la matière et surtout dans l'air, de laquelle toutes les ames particulières sont tirées; que cette ame universelle est composée d'une matière déliée et propre au mouvement, telle qu'est celle du feu; que cette matière est toujours prête à s'unir aux sujets disposés à la recevoir; comme la matière de la flamme est prête à s'attacher aux choses combustibles qui sont dans la disposition d'être embrâsées.

Que cette matière unie au corps de l'animal, y entretient, du moment qu'elle y est insinuée jusqu'à celui qu'elle l'abandonne et se réunit à son tout, le double mouvement des poumons dans lequel la vie consiste, et qui est la mesure de sa durée.

Que cette ame, ou cet esprit de vie, est constamment, et sans variation de substance, le même, en quelque corps qu'il se trouve, séparé ou réuni; qu'il n'y a, enfin, aucune diversité de nature dans la matière animante qui fait les ames particulières raisonnables, sensitives, végétatives, comme il vous plaira de les nommer; mais que la différence qui se voit entre elles ne consiste que dans la matière qui s'en trouve animée et dans la différence des organes qu'elle est employée à mouvoir dans les animaux, ou dans la différente disposition des parties de l'arbre ou de la plante qu'elle anime, semblable à la matière de la flamme uniforme dans son essence, mais plus ou moins brillante ou vive suivant la substance à laquelle elle se trouve assez réunie pour nous paraître belle et nette, lorsqu'elle est attachée à une bougie de cire purifiée, obscure et languissante, lorsquelle est jointe à la graisse ou à une chandelle de suif grossier. Il ajoute que, même parmi les cires, il y en a de plus nettes et de plus pures; qu'il y a de la cire jaune et de la cire blanche.

Il y a aussi des hommes de différentes qualités : ce qui seul constitue plusieurs degrés de perfection dans leur raisonnement, y ayant une différence infinie là-dessus, non-seulement des hommes de l'espèce blanche à ceux de la noire, et entre ceux des diverses nations dont la terre est peuplée, mais même entre les sujets d'une même espèce et nation, et les personnes d'une même famille. On peut même, ajoute-t-il, perfectionner en l'homme les puissances de l'ame ou de l'entendement en fortifiant les organes par le secours des sciences, de l'éducation, de l'abstinence de certaines nourritures et boissons, et par l'usage d'autres alimens : ces puissances s'affaiblissent, au contraire, par une vie déréglée, par des passions violentes, les calamités, les maladies et la vieillesse. Ce qui est une preuve invincible que ces puissances ne sont que l'effet des organes du corps constitué d'une certaine manière.

Ceci s'accorde assez avec l'opinion autrefois si généralement reçue dans le monde, et adoptée de presque tous les philosophes de ce temps, du passage des ames d'un corps dans un autre, et s'explique fort naturellement dans ce

systême, étant évident, par ces observations, que la portion de l'ame universelle, ou partie de cette portion, qui aura servi à animer un corps humain, pourra servir à animer celui d'une autre espèce; et pareillement celle dont les corps d'autres animaux auront été animés, et celle qui aura fait pousser un arbre ou une plante, pourra être employée réciproquement à animer des corps humains, de la même manière que les parties de la flamme qui auraient embrâsé du bois, pourraient embrâser une autre matière combustible.

Ce philosophe moderne pousse cette pensée plus loin, et il prétend qu'il n'y a pas de moment où les ames particulières ne se renouvellent dans les corps animés par une succession continuelle des parties de l'ame universelle aux particulières; ainsi que les particules de la lumière d'une bougie ou d'une autre flamme sont sans cesse suppléées par d'autres qui les chassent, et sont chassées à leur tour par d'autres.

En vain, ajoute-t-il, les Egyptiens se persuadent-ils qu'après un certain temps limité, pendant lequel la portion de l'ame universelle dont leur corps aurait été animé, passerait successivement dans d'autres corps, cette partie acquérait le don d'un être particulier, spirituel et immortel. En vain, sur cette espérance, et sur l'opinion que leurs corps restant entiers, leurs ames ne passeraient pas en d'autres habitations, ils les faisaient embaumer et conserver avec soin. En vain les Banians, dans la crainte de manger l'ame de leurs frères, s'abstiennent encore aujourd'hui de tout ce qui a eu vie. Et en vain les anciens Juifs se sont-ils faits une loi de ne point manger le sang des animaux, (loi qui s'observe encore aujourd'hui parmi les malheureux restes de cette nation). En vain, dis-je, se sont-ils faits une telle loi pour cette seule raison, qu'ils pensaient que c'était dans le sang que consistait leur ame; car la réunion des ames particulières à la générale, et la mort de l'animal, est aussi prompte et aussi entière que le retour de la flamme à son principe, aussitôt qu'elle est séparée de la matière à laquelle elle était unie. L'esprit de vie dans lequel les ames consistent, d'une nature encore plus subtile que celle de la flamme,

si elle n'est la même, n'est ni susceptible d'une séparation permanente de la matière dont il est tiré, ni capable d'être mangé, et est immédiatement et essentiellement uni dans l'animal vivant avec l'air dont sa respiration est entretenue.

Cet esprit est porté, ajoute notre philosophe, sans interruption dans les poumons de l'animal avec l'air qui entretient leur mouvement : il est poussé avec lui dans les veines par le souffle des poumons ; il est répandu par celles-ci dans toutes les autres parties du corps. Il fait le marcher et le toucher dans les unes, le voir, l'entendre, le raisonner dans les autres. Il donne lieu aux diverses passions de l'animal. Ses fonctions se perfectionnent et s'affaiblissent selon l'accroissement ou diminution des forces dans les organes. Elles cessent totalement ; et cet esprit de vie s'envole et se réunit au général, lorsque les dispositions qui le maintenaient dans le particulier, viennent à cesser.

CHAPITRE IV.

Suite de la réfutation des preuves de l'immortalité de l'ame

A L'ÉGARD de la preuve qu'on prétend tirer de la composition du corps humain pour l'immortalité de son ame, ceux qui la nient font voir qu'elle est une pure imagination ; qu'il n'y a rien dans l'intérieur de l'homme qui le distingue des autres animaux ; que les organes d'un moucheron et du plus petit des insectes sont d'autant plus admirables que, dans une petitesse qui échappe au meilleur microscope, ils sont les mêmes que ceux de l'homme ; qu'ils ont un cœur, des poumons et des entrailles comme nous. Qu'à l'égard de l'extérieur, plusieurs animaux surpassent en beauté celui de l'homme ; le plumage admirable de cent oiseaux différens, les peaux de tant d'animaux si diversement et si agréablement marquées et colorées, étant bien au-dessus

de la nudité du corps humain, de ses cheveux, de son poil et de sa barbe, dont il est bien plus défiguré qu'orné. Que l'aigle a l'œil mille fois plus vif et plus perçant que l'homme ; qu'il voit du plus haut des nues le plus petit animal qui rampe sur la terre ; qu'il regarde fixement le soleil sans en être incommodé ; que l'homme est faible en comparaison de certains animaux ; plus tardif à la course, moins courageux ; qu'il ne vit pas en comparaison d'un cerf ; qu'il n'a aucune défense naturelle, et qu'il est obligé de se faire des armes, pour suppléer à celles que la nature lui a refusées, et de s'environner de murs pour se garantir de l'insulte des autres animaux.

Quant à l'avantage qu'on prétend tirer en faveur de l'immortalité de son ame, et de l'opinion répandue parmi diverses nations d'une autre vie après celles-ci, les partisans de l'opinion contraire disent qu'une telle croyance est moins une preuve de cette immortalité que de l'amour-propre des hommes ; lesquels ne pouvant penser qu'avec douleur à la certitude de leur anéantissement, ont imaginé cette flatteuse manière d'exister après la destruction du corps dans une partie d'eux-mêmes qui ne serait pas sujette à cette destruction.

Que les législateurs et les magistrats ont toujours favorisé cette opinion, dans la vue de contenir les méchans par la crainte des peines inévitables, pour eux, dans une autre vie, en punition des crimes qu'ils auraient commis dans celle-ci et dont ils n'auraient point été châtiés ; et d'exciter les hommes à la vertu par l'espoir d'une récompense après leur mort des bonnes œuvres qu'ils auraient exercé durant cette vie.

Que les ministres des religions intéressés à faire valoir ces sentimens à cause des offrandes que les autres font par leurs mains à la Divinité, les uns en expiation de leurs crimes, et les autres pour se la rendre propice après leur mort, n'oubliaient rien pour les inspirer aux peuples ; que de-là sont venues les descriptions de la vie heureuse préparée aux mânes des bons dans les champs-élisées, et celle

des tourmens auxquels celles des méchans seront livrées après leur mort, les roues des Ixions et les autres supplices qu'on lit dans les livres grecs et romains.

Que les législateurs des dernier siècle, pour réprimer la supériorité que l'esprit humain commençait de prendre sur cette opinion, ont cru ne pouvoir employer à cet effet rien de plus puissant que d'augmenter, au point qu'on le voit dans leurs livres, les images de félicité en une autre vie pour les bons, et de tourmens pour les méchans, sans qu'il y ait rien de plus réel en cela que dans le bonheur et les supplices chantés anciennement par les poëtes, pour les uns et pour les autres.

Qu'il n'est pas étonnant que ces peintures du bien et du mal faites aux enfans dès le berceau prévalent sur les actes postérieurs de leur raison, et soient crus par des hommes naturellement faibles, remplis de crainte, d'éspérance et de soumission pour les dogmes d'une Religion qu'ils ont succé le lait, et que les pensées de la mort renouvellent à mesure qu'ils en approchent davantage.

Que cependant l'opinion de l'immortalité de l'ame n'a jamais été générale et ne le sera apparemment jamais; que la plupart des anciens philosophes l'ont crue mortelle ou passagère d'un corps dans l'autre, ainsi que leurs livres en font foi; que plusieurs d'entre les juifs, ainsi qu'on peut le lire dans Joseph, leur historien, ces hommes si rigides observateurs d'une rude loi ne croyant pas l'immortalité de l'ame, et n'attendaient de la divinité que des peines ou des récompenses temporelles de leur attachement ou de leur infidélité à l'exécution de ce qui leur était ordonné; et que ce ne fut que sous le règne d'Auguste que la secte des Esseniens, dont était Jésus-Christ, se distingua par cette nouvelle opinion.

Quant à la conséquence qu'on tire de la nécessité d'une autre vie, où les bons non récompensés en celle-ci de leurs vertus, et les méchans non punis de leurs crimes, trouvent cette récompense ou cette punition, ils nient cette nécessité et disent que les bons sont récompensés dès

celle-ci de leurs vertus, ou par l'estime des autres hommes de laquelle ils jouissent ou par le témoignage de leur propre conscience. Que d'ailleurs, le bien ou le mal, hors la douleur, n'étant qu'opinion, la privation des honneurs, des richesses, des commodités même de la vie, n'est un mal que pour ceux qui s'en affligent : et la possession des mêmes choses qu'un bien pour ceux qui les regardent comme tels; que faire du bien, aider son prochain, est une satisfaction qui tient lieu de récompense dans cette vie à ceux qui le font; qu'opprimer son voisin, lui ravir les biens ou la vie, est une conduite qui produit dans les cœurs des remords ou des craintes qui tiennent lieu aux méchans des peines prononcées par les lois contre ceux qui commettent ces violences, lorsqu'elles restent impunies.

Ils ajoutent, que souffrir la douleur, les maladies, les infirmités avec constance est une diminution et un soulagement à ces maux et un moyen d'y résister ou d'en guérir : qu'endurer les persécutions ou les traverses avec patience ou soumission est un moyen de les moins sentir. Que la tranquillité de l'ame au milieu des adversités est préférable aux remords et aux craintes qu'éprouvent les injustes et les méchans au milieu des biens et des honneurs qu'ils ont acquis par des voies blâmables.

Qu'enfin il n'y a aucune obligation pour Dieu de récompenser les bonnes actions ou de punir les mauvaises; ni par conséquent de nécessité qu'il y ait une autre vie où les hommes reçoivent ces peines ou ces récompenses qu'ils nous paraissent n'avoir point reçues dans celle-ci : qu'on pourrait tirer la même conséquence de l'impunité en cette vie de cent meurtres que le tigre, le lion, et d'autres animaux commettent journellement de leurs pareils. Que c'est une illusion de notre amour-propre de nous imaginer que nous sommes d'une nature si différente de la leur et si excellente, qu'il est nécessaire qu'il y ait une autre vie où Dieu est obligé de rendre aux hommes une justice qu'ils estiment n'avoir pas reçue dans celle-ci.

Pour ce qui est de l'objection qu'il n'y a que les libertins ou les impies qui cherchent à se persuader de l'anéantissement de leurs ames par la crainte d'un avenir fâcheux

pour eux dans une autre vie, ils répondent, que les promesses du pardon des plus grandes fautes pour un seul repentir de les avoir commises, jointes à la reconnaissance de l'expiateur et de ses mérites annoncés dans la Religion chrétienne; et pour un seul acte de profession d'un seul Dieu, et du choix qu'il a fait de Mahomet pour l'accomplissement de la loi suffisant dans la Religion mahométane pour éviter les supplices préparés dans une autre vie à ceux qui n'entreront pas dans ces dispositions, et mériter au contraire des biens inneffables.

Cette idée bien loin de porter les libertins et les impies à combattre, avec tant de risque pour eux, l'opinion de l'immortalité de l'ame, les doit au contraire engager à embrasser un parti qui doit leur coûter si peu pour les rendre éternellement heureux et leur épargner des supplices sans fin.

Enfin, après avoir combattu de cette sorte les raisons dont on prétend prouver l'immortalité de l'ame humaine, ils ajoutent qu'il n'y en a aucunes de concluantes, et qu'elles ne sont au plus à notre amour-propre que des motifs de l'espérer, et de le flatter de la possibilité d'une chose inconcevable à l'esprit et totalement opposée au rapport de nos sens. Qu'il ne s'est point fait sur cette matière si intéressante pour nous de nouvelles découvertes, depuis ce qu'un grand philosophe, précepteur d'un empereur romain, écrivait à un de ses amis, il y a mille sept cent ans. Quand votre lettre m'est revenue, lui disait-il, en lui faisant réponse, j'étais occupé à la lecture de ce que les philosophes ont écrit sur la nature de l'ame humaine; de l'immortalité de laquelle ils nous donnent bien plus d'espérance qu'ils ne nous apportent de preuves: *Legebam libros philosophorum, animarum immortalitatem promittentium magis quàm probantium;* et ils concluent en assurant que c'est encore le jugement qu'on doit porter aujourd'hui de toutes les raisons que l'on allègue en faveur de cette immortalité.

Ils rapportent contre l'autorité des évangiles en faveur de cette opinion le passage suivant:

Messalâ consule, Anastasio imperatore jubente, sancta evangelia, tanquam ab idiotis evangelistis composita, reprehendantur et emandantur.

Ce passage est tiré du Chronicon de Victor Muis, évêque d'Afrique, qui fleurissait dans le sixième siècle. L'abbé Houtteville dans son livre de la Religion chrétienne (70) a employé deux pages pour ruiner la conséquence qu'on tire de ce passage contre l'authenticité des évangiles ; mais il en résulte toujours que l'altération si bien marquée a été faite.

TRAITÉ
SUR LA LIBERTÉ,

PAR M.....

DIVISÉ EN QUATRE PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

ON suppose toujours la liberté des hommes et la prescience de Dieu sur les actions libres des hommes, et la difficulté n'est que d'accorder ensemble ces deux choses-là: cependant ni l'une ni l'autre n'est pas trop prouvée, peut-être même s'embarrasse-t-on d'une question dont les parties ne sont pas vraies. Je prends la chose de plus loin, et j'examine premièrement, si Dieu peut prévoir les actions des causes libres, et en second lieu, si les hommes le sont.

Sur la première question, je dis que j'appelle prescience toute connaissance de l'avenir.

La nature de la prescience de Dieu m'est inconnue, mais je connais dans les hommes cette prescience par laquelle je puis juger de celle de Dieu, parce qu'elle est commune à Dieu et à tous les hommes.

Les astronomes prévoient infailliblement les éclipses; Dieu les prévoit aussi.

Cette prescience de Dieu, et cette prescience des astronomes sur les éclipses, conviennent en ce que Dieu et les astronomes connaissent un ordre nécessaire et invariable dans le mouvement des corps célestes, et qu'ils prévoient par conséquent les éclipses qui sont dans cet ordre-là.

Ces presciences diffèrent, premièrement, en ce que Dieu connaît dans les mouvemens célestes, l'ordre qu'il y a mis lui-même, et que les astronomes ne sont pas les auteurs de l'ordre qu'ils y connaissent.

Secondement, en ce que la prescience de Dieu est tout-à-fait exacte, et que celle des astronomes ne l'est pas; parce que les lignes des mouvemens célestes ne sont pas si régulières qu'ils le supposent, et que leurs observations ne peuvent pas être de la première justesse.

On n'y peut trouver d'autres convenances, ni d'autres différences.

Pour rendre la prescience des astronomes sur les éclipses égale à celle de Dieu, il ne faudrait que remplir ces différences.

La première ne fait rien d'elle-même à la chose; il n'importe pas d'avoir établi un ordre pour en prévoir les suites: il suffit de connaître cet ordre aussi parfaitement que si on l'avait établi, et quoiqu'on ne puisse pas en être l'auteur, sans le connaître, on peut le connaître sans en être l'auteur.

En effet, si la prescience ne se trouvait qu'où se trouve la puissance, il n'y aurait aucune prescience dans les astronomes sur les mouvemens célestes, puisqu'ils n'y ont aucune puissance. Ainsi Dieu n'a pas la prescience en qualité d'auteur de toutes les choses, mais il l'a en qualité d'être qui connaît l'ordre qui est en toutes choses.

Il ne reste donc qu'à remplir la deuxième différence qui est entre la prescience de Dieu et celles des astronomes. Il ne faut pour cela que supposer les astronomes parfaitement instruits de l'irrégularité des mouvemens célestes par des observations de la dernière justesse. Il n'y a nulle absurdité à cette supposition.

Ce serait donc avec cette condition qu'on pourrait assurer, sans témérité, que la prescience des astronomes sur les éclipses, serait précisément égale à celle de Dieu en qualité de simple prescience: donc, la prescience de Dieu sur les éclipses ne s'étendrait pas à des choses où celle des astronomes ne pourrait s'étendre.

Or, il est certain que quelques habiles que fussent les astronomes, ils ne pourraient pas prévoir les éclipses, si le soleil ou la lune pouvaient quelquefois se détourner de leurs cours indépendamment de quelque cause que ce soit, et de toute règle.

Donc Dieu ne pourrait pas non plus prévoir les éclipses, et ce défaut de prescience en Dieu ne viendrait non plus

que d'où viendrait le défaut de prescience des astronomes.

Or, le défaut de prescience dans les astronomes ne viendrait pas de ce qu'ils ne seraient pas les auteurs des mouvemens célestes, puisque cela est indifférent à la prescience, ni de ce qu'ils n'en connaîtront pas assez bien les mouvemens, puisqu'on suppose qu'ils les connaîtraient aussi bien qu'il serait possible; mais le défaut de prescience en eux, viendrait uniquement de ce que l'ordre établi dans les mouvemens célestes ne serait pas nécessaire et invariable: donc de cette même cause viendrait en Dieu le défaut de la prescience.

Donc Dieu, bien qu'infiniment puissant et infiniment intelligent, ne peut jamais prévoir ce qui ne dépend pas d'un ordre nécessaire et invariable.

Donc Dieu ne prévoit point du tout les causes des actions qu'on appelle libres.

D'où il n'y a point de causes libres, ou Dieu ne prévoit point leurs actions.

En effet, il est aisé de concevoir que Dieu prévoit infailliblement tout ce qui regarde l'ordre physique de l'univers, parce que cet ordre est nécessaire et sujet à des règles invariables qu'il a établies. Voilà le principe de sa prescience.

Mais, sur quel principe pourrait-il prévoir les actions d'une cause que rien ne pourrait déterminer nécessairement? Le second principe de prescience, qui devrait être différent de l'autre, est absolument inconcevable; et puisque nous en avons un qui est aisé à concevoir, il est plus naturel et plus conforme à l'idée de la simplicité de Dieu de croire que ce principe est le seul sur lequel toute sa prescience est fondée.

Il n'est point de la grandeur de Dieu de prévoir des choses qu'il aurait faites lui-même de nature à ne pouvoir être prévues.

DEUXIÈME PARTIE.

Il ne faudrait donc point ôter la liberté aux hommes pour conserver à Dieu une prescience universelle, mais il faudrait auparavant savoir si l'homme est libre en effet.

Examinons cette deuxième question en elle-même et sur ses principes essentiels, sans même avoir égard au préjugé

du sentiment que nous avons de notre liberté, et sans nous embarrasser de ses conséquences, voici ma pensée.

Ce qui est dépendant d'une chose, a certaines proportions avec cette même chose-là, c'est-à-dire, qu'il reçoit des changemens quand elle en reçoit selon la nature de leur proportion.

Ce qui est indépendant d'une chose, n'a aucune proportion avec elle; en sorte qu'il demeure égal, quand elle reçoit des augmentations et des diminutions.

Je suppose avec tous les métaphysiciens, 1°. que l'ame pense selon que le cerveau est disposé, et qu'à de certaines dispositions matérielles du cerveau, et à de certains mouvemens qui s'y font, répondent certaines pensées de l'ame; 2°. que tous les objets, même spirituels, auxquels on pense, laissent des dispositions matérielles, c'est-à-dire, des traces dans le cerveau; 3°. je suppose encore un cerveau où soient en même-temps deux sortes de dispositions matérielles, contraires et d'égale force; les unes qui portent l'ame à penser vertueusement sur un certain sujet, les autres qui la portent à penser vicieusement.

Cette supposition ne peut être refusée; les dispositions matérielles contraires se peuvent aisément rencontrer ensemble dans le cerveau au même degré, et s'y rencontrent même nécessairement toutes les fois que l'ame délibère et ne sait quel parti prendre.

Cela supposé, je dis: ou l'ame se peut absolument déterminer dans cet équilibre, des dispositions du cerveau à choisir entre les pensées vertueuses et les pensées vicieuses, ou elle ne peut absolument se déterminer dans cet équilibre.

Si elle peut se déterminer, elle a en elle-même le pouvoir de se déterminer, puisque dans son cerveau tout ne tend qu'à l'indétermination, et que pourtant elle se détermine.

Donc, ce pouvoir qu'elle a de se déterminer est indépendant des dispositions du cerveau.

Donc, il n'a nulle proportion avec elles.

Donc, il demeure le même quoiqu'elles changent.

Donc, si l'équilibre du cerveau subsiste, l'ame se détermine à penser vertueusement; elle n'aura pas moins le pouvoir de s'y déterminer quand ce sera la disposition matérielle à penser vicieusement qui l'emportera sur l'autre.

Donc, à quelque degré que puisse monter cette disposition matérielle au choix des pensées vicieuses, l'ame n'en aura pas moins le pouvoir de se déterminer au choix des pensées vertueuses.

Donc, l'ame a en elle-même le pouvoir de se déterminer malgré toutes les dispositions contraires du cerveau.

Donc, les pensées de l'ame sont toujours libres. Venons au second cas :

Si l'ame ne peut se déterminer absolument, cela ne vient que de l'équilibre supposé dans le cerveau, et l'on conçoit qu'elle ne se déterminera jamais si l'une des dispositions ne vient à l'emporter sur l'autre, et qu'elle se déterminera nécessairement pour celle qui l'emportera.

Donc, le pouvoir qu'elle a de se déterminer au choix des pensées vertueuses ou vicieuses, est absolument dépendant des dispositions du cerveau.

Donc, pour mieux dire, l'ame n'a en elle-même aucun pouvoir de se déterminer, et ce sont les dispositions du cerveau qui l'a déterminent au vice ou à la vertu.

Donc, les pensées de l'ame ne sont jamais libres.

Or, en rassemblant les deux cas, ou il se trouve que les pensées de l'ame sont toujours libres, ou qu'elles ne le sont jamais en quelque cas que ce puisse être.

Or, il est vrai et reconnu de tous, que les pensées des enfans, de ceux qui rêvent, de ceux qui ont la fièvre chaude et des fous, ne sont jamais libres.

Il est aisé de reconnaître le nœud de ce raisonnement. Il établit un principe, uniforme dans l'ame, en sorte que le principe est toujours, ou indépendant des dispositions du cerveau, ou toujours dépendant, au lieu que dans l'opinion commune, on le suppose quelquefois dépendant et d'autres indépendant.

On dit que les pensées de ceux qui ont la fièvre chaude et des fous ne sont pas libres, parce que les dispositions matérielles du cerveau sont attenuées et élevées à un tel degré, que l'ame ne leur peut résister; au lieu que dans ceux qui sont sains, les dispositions du cerveau sont modérées et n'entraînent pas nécessairement l'ame.

Mais, premièrement dans ce systême, le principe n'étant pas uniforme, il faut qu'on l'abandonne, si je puis expliquer tout par un qui le soit.

Secondement, si un poids de cinq livres pouvait n'être pas emporté par un poids de six, vous concevrez qu'il ne le serait pas non plus par un poids de mille livres ; car s'il résistait au poids de six livres par un principe indépendant de pesanteur, et ce principe quel qu'il fût, n'aurait pas plus de proportion avec un poids de mille livres qu'avec un poids de six, parce qu'il serait d'une nature toute différente de celle des poids.

Ainsi, si l'ame résiste à une disposition matérielle du cerveau qui la porte à un choix vicieux, et qui, quoique modérée, est pourtant plus forte que la disposition matérielle à la vertu, il faut que l'ame résiste à cette même disposition matérielle du vice quand elle sera infiniment au-dessus de l'autre, parce qu'elle ne peut lui avoir résisté d'abord que par un principe indépendant des dispositions du cerveau et qui ne doit pas changer par les dispositions du cerveau.

En troisième lieu, si l'ame pouvait voir très-clairement malgré une disposition de l'œil qui devrait affaiblir la vue, on pourrait conclure qu'elle verrait encore, malgré une disposition de l'œil qui devrait entièrement empêcher la vision, en tant qu'elle est matérielle.

En quatrième lieu, on convient que l'ame dépend absolument des dispositions du cerveau sur ce qui regarde le plus ou le moins d'esprits; cependant si, sur la vertu ou le vice des dispositions du cerveau ne déterminent l'ame que lorsqu'elles sont extrêmes, et qu'elles lui laissent la liberté lorsqu'elles sont modérées, en sorte qu'on peut avoir beaucoup de vertu malgré une disposition médiocre au vice, il devrait être aussi, qu'on peut avoir beaucoup d'esprit malgré une disposition médiocre à la stupidité, ce qu'on ne peut pas admettre ; il est vrai que le travail augmente l'esprit, ou pour mieux dire, qu'il fortifie les dispositions du cerveau, et qu'ainsi l'esprit croit précisément autant que le cerveau se perfectionne.

En cinquième lieu, je suppose que toute la différence qui est entre un cerveau qui veille et un cerveau qui dort, est qu'un cerveau qui dort est moins rempli d'esprits, et que les nerfs y sont moins tendus, de sorte que les mouvemens ne se communiquent pas d'un nerf à l'autre, et

que

que les esprits qui r'ouvrent une trace, n'en r'ouvrent pas une autre qui lui est liée.

Cela supposé, si l'ame est en pouvoir de résister aux dispositions du cerveau, lorsqu'elles sont faibles, elle est toujours libre dans les songes, où les dispositions du cerveau qui la portent à de certaines choses, sont toujours très-faibles. Si l'on dit que c'est qu'il ne se présente à elle que d'une sorte de pensées qui n'offrent point de matière de délibération; je prends un songe où l'on délibère si l'on tuera, ou si l'on ne tuera pas son ami, ce qui ne peut être produit que par des dispositions matérielles du cerveau qui soient contraires; et en ce cas, il paraît que selon les principes de l'opinion commune, l'ame devrait être libre.

Je suppose qu'on se réveille lorsqu'on était résolu à tuer son ami, et que dès qu'on est réveillé on ne le veut plus tuer; tout le changement qui arrive dans le cerveau, c'est qu'il se remplit d'esprits, c'est que les nerfs se tendent; il faut voir comment cela produit la liberté.

La disposition matérielle du cerveau qui me portait en songe à vouloir tuer mon ami, était plus forte que l'autre. Je dis, ou le changement qui arrive à mon cerveau fortifie également tous les deux, ou elles demeurent dans la même disposition où elles étaient. L'une restant, par exemple, trois fois plus forte que l'autre, et vous ne sauriez concevoir pourquoi l'ame est libre quand l'une de ces dispositions a dix degrés de force et l'autre trente, et pourquoi elle n'est pas libre quand l'une de ces dispositions n'a qu'un degré de force et l'autre que trois.

Si ce changement du cerveau n'a fortifié que l'une de ces dispositions, il faut pour établir la liberté que ce soit celle contre laquelle je me détermine, c'est-à-dire, celle qui me portait à vouloir tuer mon ami, et alors vous ne sauriez concevoir pourquoi la force qui survient à cette disposition vicieuse est nécessaire, pour faire que je puisse me déterminer en faveur de la disposition vertueuse qui demeure la même; ce changement paraît plutôt un obstacle à la liberté : enfin s'il fortifie une disposition plus que l'autre, il faut encore que ce soit la disposition vicieuse, et vous ne sauriez concevoir non plus pourquoi la force qui survient est nécessaire pour faire que l'une puisse faire

embrasser l'autre qui est toujours la plus faible, quoique plus forte qu'auparavant.

Si l'on dit que ce qui empêche pendant le sommeil la liberté de l'ame, c'est que les pensées ne se présentent pas à elle avec assez de netteté et de distinction. Je réponds, que le défaut de netteté et de distinction dans les pensées peut seulement empêcher l'ame de se déterminer avec assez de connaissance, mais qu'il ne la peut empêcher de se déterminer librement et qu'il ne doit pas ôter la liberté, mais seulement le mérite ou le démérite de la résolution qu'on prend.

L'obscurité et la confusion des pensées fait que l'ame ne sait pas assez sur quoi elle délibère, mais elle ne fait pas que l'ame ne soit pas entraînée nécessairement à un parti, autrement si l'ame était nécessairement entraînée, ce serait sans doute par celles de ses pensées obscures et confuses qui le seraient le moins, et je demanderais pourquoi le plus de netteté et de distinction dans les pensées la détermineraient nécessairement pendant que l'on dort et non pas pendant que l'on veille, et je ferais revenir tous les raisonnemens que j'ai faits sur les dispositions matérielles.

Il paraît donc que le principe commun que l'on suppose inégal, et tantôt dépendant et tantôt indépendant des dispositions du cerveau, est sujet à des difficultés insurmontables, et qu'il vaut mieux établir le principe par lequel l'ame se détermine toujours dépendante des dispositions du cerveau en quelque cas que ce puisse être.

Cela est plus conforme à la physique, selon laquelle il paraît que l'état de veille ou celui de sommeil, une passion ou un fièvre chaude, l'enfance et l'âge avancé, sont des choses qui ne diffèrent réellement que du plus ou du moins, et qui ne doivent pas par conséquent emporter une différence essentielle, telle que serait celle de laisser à l'ame sa liberté, ou de ne la lui pas laisser.

TROISIÈME PARTIE.

Les difficultés les plus considérables de cette opinion, sont le pouvoir qu'on a sur ses pensées et sur les mouvemens volontaires du corps,

On convient que les premières pensées sont toujours présentées involontairement par les objets extérieurs, ou, ce qui revient au même, par les dispositions intérieures du cerveau, cela est très vrai. Cependant si l'ame formait une première pensée indépendamment du cerveau, elle formerait bien la seconde, et ensuite toutes les autres, et cela en quelqu'état que pût être le cerveau. Mais on dit communément qu'aprés que cette première a été nécessairement offerte à l'ame, l'ame a le pouvoir de l'étouffer ou de la fortifier, de la faire cesser ou de la continuer.

Ce pouvoir n'est pas encore tout-à-fait indépendant du cerveau; car, par exemple, l'ame pourrait donc en songe disposer comme elle voudrait des pensées que les dispositions du cerveau lui auraient offertes.

Mais l'opinion commune est que dans l'état de la veille ou de la santé, l'ame a dans son cerveau des esprits auxquels elle peut imprimer à son gré le mouvement qui est propre à étouffer ou à fortifier les pensées qui sont nées d'abord indépendamment d'elle.

Sur cela je remarque, que l'action des esprits dépend de trois choses, de la nature du cerveau sur lequels ils agissent, de leur nature particulière et de la quantité ou de la détermination de leur mouvement.

De ces trois choses, il n'y a précisément que la dernière dont l'ame puisse être maîtresse. Il faut donc que le pouvoir seul de mouvoir les esprits suffisent pour la liberté.

Or je dis premièrement, que, si ce pouvoir de mouvoir les esprits suffit pour rendre l'ame libre sur la vertu ou sur le vice, quoiqu'elle ne soit maîtresse ni de la nature du cerveau, ni de celle des esprits, pourquoi ne suffira-t-elle pas pour rendre l'ame libre sur le plus ou le moins de connaissances et de lumières naturelles? Si la nature de mon cerveau et de mes esprits me dispose à la stupidité, le seul pouvoir de diriger le mouvement de mes esprits ne me mettra-t-il pas en état d'avoir, si je veux, beaucoup de discernement et de pénétration?

En second lieu, si le pouvoir de diriger le mouvement des esprits ne suffit pas pour la liberté, puisque l'ame doit avoir ce pouvoir dans les enfans, et qu'elle n'est pour-

tant pas libre, ce qui l'empêche de l'être, est la seule nature de son cerveau, et peut-être encore celle de ses esprits.

Troisièmement, pourquoi l'ame des fous n'est-elle pas libre, elle peut encore diriger le mouvement de ses esprits. Ce pouvoir est indépendant des dispositions où est le cerveau des fous. Si on dit que le mouvement naturel de leurs esprits est alors trop violent, il s'ensuit que dans cet état la force de l'ame n'a nulle proportion avec celle des esprits, qui l'emportent nécessairement, que dans un état plus modéré ou la force de l'ame commence à avoir de la proportion avec celle des esprits, l'ame ne peut pas changer entièrement le mouvement des esprits, mais seulement leur en donner un composé de celui qu'ils avaient d'abord et de celui qu'elle leur imprime de nouveau, ce qui est autant de rabattu sur la liberté de l'ame, et qu'enfin l'ame n'est entièrement libre que quand elle imprime un mouvement aux esprits qui d'eux-mêmes n'en avaient aucun; ce qui apparemment n'arrive jamais.

En quatrième lieu, l'ame devrait n'avoir jamais plus de facilité à diriger le mouvement des esprits que pendant le sommeil, et par conséquent elle ne devrait jamais être plus libre.

Si on dit que les pensées, tant les premières que les secondes, dépendent absolument des dispositions du cerveau, mais qu'elles ne sont que la matière des délibérations, et que le choix que l'ame en fait est absolument libre? Je demande ce qui met cette différence de nature entre les pensées et le choix qu'on en fait, et pourquoi les fous et ceux qui rêvent ne font pas des choix libres et indépendans des pensées auxquelles leur cerveau les détermine.

Sur les mouvemens volontaires du corps, l'opinion commune est, que l'on remue librement le pied, le bras, et il est vrai que ces mouvemens sont volontaires; mais il ne s'ensuit pas absolument de-là qu'ils soient libres. Ce qu'on fait parce qu'on le veut, est volontaire, mais il n'est point libre, à moins qu'on pût s'empêcher réellement ou effectivement de le vouloir.

Quand je remue la main pour écrire, j'écris parce que

je le veux, et si je ne voulais pas, je n'écrirais pas; cela est volontaire et n'a nulle contrainte. Mais il y a dans mon cerveau une disposition matérielle qui me porte à vouloir écrire, en sorte que je ne puis pas réellement ne le point vouloir; cela est nécessaire, et n'a nulle liberté; ainsi ce qui est volontaire est en même-temps nécessaire; et ce qui est sans liberté, n'a pourtant pas de contrainte.

Concevez donc que comme le cerveau mue l'ame, en sorte qu'à son mouvement répond une pensée de l'ame, l'ame mue le cerveau, en sorte qu'à sa pensée répond un mouvement du cerveau.

L'ame est déterminée nécessairement par son cerveau à vouloir ce qu'elle veut, et sa volonté excite nécessairement dans son cerveau un mouvement par lequel elle l'exécute.

Ainsi, si je n'avais point d'ame, je ne ferais point ce que je fais; et si je n'avais point un tel cerveau, je ne le voudrais point faire.

Tous les autres mouvemens, comme celui du cœur, etc., ne sont point causés par l'ame. Elle ne fait rien que par des pensées, et ce qui n'est point l'effet d'une pensée, ne vient point d'elle.

Sur ce principe je puis satisfaire aisément à tout ce qui regarde les mouvemens volontaires; mais je veux qu'en me servant de réponse il me serve encore de nouvelle preuve.

Je suppose un fou qui veut tuer quelqu'un, et qui le tue véritablement. Le mouvement du bras de ce fou est volontaire, c'est-à-dire, produit par l'ame, parce qu'elle le veut; car s'il ne l'était pas, il faudrait que la même disposition matérielle du cerveau, qui aurait portée l'ame du fou à vouloir tuer, eût aussi fait couler les esprits dans les nerfs de la manière propre à remuer le bras, et que ce qui l'aurait fait vouloir, eût en même temps exécuté sa volonté, sans que l'ame s'en fût mêlée, n'ayant imprimé aucun mouvement au cerveau. D'où il suit évidemment 1°. que quand le fou aurait été une pure machine vivante qui n'aurait point eu d'ame qui pensât, il aurait encore tué cet homme en prenant même les armes qui y sont propres, et en choisissant les endroits qui sont propres à blesser.

En second lieu, que quand ce fou aurait été guéri de

sa folie, il pourrait encore tuer un homme en le voulant tuer, mais sans le tuer précisément parce qu'il le voudrait, puisque les dispositions du cerveau qui le portaient à vouloir tuer, pourraient encore exciter dans son bras le mouvement par lequel il tuerait indépendamment de l'ame; qu'ainsi, l'ame, dans tous les hommes, ne serait la cause d'aucun mouvement, mais qu'elle le voudrait seulement dans le temps qu'il se ferait, et par conséquent l'ame ôtée, les hommes feraient encore tout ce qu'ils font, ce qui ne peut être admis.

Donc le mouvement du bras de ce fou est volontaire, mais certainement ce mouvement n'est pas libre.

Donc il n'est pas absolument de la nature des mouvemens volontaires d'être libres.

En effet, c'est l'ame de ce fou qui remue son bras, parce qu'elle veut tuer; mais elle est portée nécessairement à vouloir tuer, par les dispositions de son cerveau.

QUATRIÈME PARTIE.

Il ne me reste plus qu'à découvrir la source de l'erreur où sont tous les hommes sur la liberté et la cause du sentiment intérieur que nous avons.

Tous les préjugés ont un fondement, et après l'avoir trouvé, il faut trouver encore pourquoi on a donné dans l'erreur, plutôt que dans la vérité.

Les deux sources de l'erreur où l'on est sur la liberté, sont que l'on ne sait que ce que l'on veut faire, et que l'on délibère très-souvent si on fera ou si on ne fera pas.

Un esclave ne se croit point libre, parce qu'il sent qu'il fait malgré lui ce qu'il fait, et qu'il connaît la cause étrangère qui l'y force; mais il se croiroit libre, s'il se pouvait faire qu'il ne connût point son maître, qu'il exécutât ses ordres sans le savoir, et que ces ordres fussent toujours conformes à son inclination.

Les hommes se sont trouvés en cet état; ils ne savent point que les dispositions du cerveau font naître toutes les pensées et toutes leurs diverses volontés; et les ordres qu'ils reçoivent, pour ainsi dire, de leur cerveau, sont toujours conformes à leurs inclinations, puisqu'ils causent l'inclina-

tion même. Ainsi l'ame a cru se déterminer elle-même, parce qu'elle ignorait et ne connaissait en aucune manière le principe étranger de sa détermination.

On sait qu'on fait tout ce que l'on veut, mais on ne sait point pourquoi on le veut ; il n'y a que les Physiciens qui le puissent deviner.

En second lieu, on a délibéré, et parce qu'on s'est senti partagé entre vouloir et ne pas vouloir, on a cru, après avoir pris un parti, qu'on eût pu prendre l'autre ; la conséquence était mal tirée ; car il pouvait se faire aussi bien qu'il fût survenu quelque chose qui eût rompu l'égalité qu'on voyait entre les deux partis, et qui eût déterminé nécessairement à un choix ; mais on n'avait garde de penser à cela, puisqu'on ne sentait pas ce qui était survenu de nouveau et qui déterminait l'irrésolution ; et, faute de le sentir, on a dû croire que l'ame s'était déterminée elle-même, et indépendamment de toute cause étrangère.

Ce qui produit la délibération, et ce que le commun des hommes n'a pu deviner, c'est l'égalité de force qui est entre deux dispositions contraires du cerveau, et qui donne à l'ame des pensées contraires ; tant que cette égalité subsiste, on délibère ; mais dès que l'une des deux dispositions matérielles l'emporte sur l'autre par quelque cause physique que ce puisse être, les pensées qui lui répondent se fortifient et deviennent un choix. Delà vient qu'on se détermine souvent, sans rien penser de nouveau, mais seulement parce qu'on pense quelque chose avec plus de force qu'auparavant ; delà vient aussi qu'on se détermine sans savoir pourquoi. Si l'ame s'était déterminée elle-même, elle devrait toujours en savoir la raison. Dans l'état de veille, le cerveau est plein d'esprits et les nerfs sont tendus ; de sorte que les mouvemens se communiquent d'une trace à l'autre qui lui est liée. Ainsi, comme vous n'avez jamais ouï parler d'un homicide que comme d'un crime, dès qu'on vous y fait penser, le même mouvement des esprits va r'ouvrir les traces qui vous représentent l'horreur de cette action ; et en un mot, sur quelque sujet que ce soit, toutes les traces qui y sont liées se r'ouvrent, et vous fournissent par conséquent toutes les différentes pensées qui en peuvent naître.

Mais, dans le sommeil, le défaut d'esprits et le relâche-

ment des nerfs font que le mouvement des esprits qui r'ouvrent, par exemple, les traces qui vous font penser à un homicide, ne r'ouvrent pas nécessairement celles qui y sont liées et qui vous le représentaient comme un crime; et, en général, il ne se présente point à vous tout ce que vous pouvez penser sur chaque sujet, c'est pourquoi on se croit libre en veillant, et non pas en dormant, quoique, dans l'un et l'autre état, l'ame soit également déterminée par les dispositions du cerveau.

On ne croit pas que les fous soient libres, parce que toutes les dispositions de leur cerveau sont si fortes pour de certaines choses, qu'ils n'en ont point du tout, ou n'en ont que d'infiniment faibles qui les portent aux choses contraires, et que par conséquent, ils n'ont point le pouvoir de délibérer; au lieu que dans les personnes qui ont l'esprit sain, le cerveau est dans un certain équilibre qui produit les délibérations.

Mais il est évident qu'un poids de cinq livres, emporté par un poids de six, est emporté aussi nécessairement que par un poids de mille livres, quoiqu'il le soit avec moins de rapidité; ainsi ceux qui ont l'esprit sain, étant déterminés par une disposition du cerveau, qui n'est qu'un peu plus forte que la disposition contraire, sont déterminés aussi nécessairement que ceux qui sont entraînés par une disposition qui n'a été ébranlée d'aucune autre; mais l'impétuosité est bien moindre dans les uns que dans les autres, et il paraît qu'on a pris l'impétuosité pour la nécessité, et la douceur du mouvement pour la liberté. On a bien pu, par le sentiment intérieur, juger de l'impétuosité ou de la douceur du mouvement; mais on ne peut que, par la raison, juger de la nécessité ou de la liberté.

Quant à la morale, ce systême rend la vertu, un pur bonheur, et le vice un pur malheur, il détruit donc toute la vanité et toute la présomption qu'on peut tirer de la vertu, et donne beaucoup de pitié pour les méchans sans inspirer de haîne contre eux. Il n'ôte nullement l'espérance de les corriger; parce qu'à force d'exhortations et d'exemples, on peut mettre dans leur cerveau les dispositions qui les déterminent à la vertu, et c'est ce qui conserve les lois, les peines et les récompenses.

Les criminels sont des monstres qu'il faut étouffer en les plaignant, leur supplice en délivre la société et épouvante ceux qui seraient portés à leur ressembler.

On ne doit qu'à son tempéramment même les bonnes qualités, ou le penchant au bien, et il n'en faut point faire honneur à une certaine raison dont on reconnaît en même-temps l'extrême faiblesse. Ceux qui ont le bonheur de pouvoir travailler sur eux-mêmes fortifient les dispositions naturelles qu'ils avaient au bien.

Enfin, ce système ne change rien à l'ordre du monde, sinon qu'il ôte aux honnêtes gens un sujet de s'estimer et de mépriser les autres, et qu'il les porte à souffrir des injures sans avoir d'indignation ni d'aigreur contre ceux dont ils les reçoivent. J'avoue néanmoins que l'idée que l'on a de se pouvoir retenir sur le vice est une chose qui aide souvent à nous retenir, et que la vérité que nous venons de découvrir est dangereuse pour ceux qui ont de mauvaises inclinations. Mais ce n'est pas la seule matière sur laquelle il semble que Dieu ait pris soin de cacher au commun des hommes, les vérités qui leur auraient pu nuire.

Au surplus, ce système est très-uniforme, et le principe en est très-simple, la même chose décide de l'esprit naturel et des mœurs; et selon les différens degrés qu'elle reçoit, elle fait la différence des fous et des sages, de ceux qui dorment et de ceux qui veillent, etc.

Tout est compris dans un ordre physique, où les actions des hommes sont à l'égard de Dieu la même chose que les éclipses, et où il prévoit les uns et les autres sur le même principe.

Hæc refutando transcripsi digniori modo sentiens deliberatè.

RÉFLEXION
SUR L'EXISTENCE DE L'AME
ET SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

LES préjugés que l'éducation de notre enfance nous fait prendre sur la Religion, sont ceux dont nous nous défaisons plus difficilement, il en reste toujours quelques traces, souvent même après nous en être entièrement éloignés; lassés d'être livrés à nous-mêmes, un ascendant plus fort que nous, nous entraîne et nous y fait revenir. Nous changeons de mode et de langage, il est mille choses sur lesquelles insensiblement nous nous accoutumons à penser autrement que dans l'enfance; notre raison se porte volontiers à prendre ces nouvelles formes; mais les idées qu'elle s'est faites sur la religion, sont d'une espèce respectable pour elle, rarement ose-t-elle les examiner, et l'impression que ces préjugés ont fait sur l'homme encore enfant, ne périt communément qu'avec lui. On ne doit pas s'en étonner; l'importance de la matière que ces préjugés décident, et l'exemple de tous les hommes que nous voyons en être réellement persuadés, sont des raisons plus que suffisantes pour les graver dans notre cœur, de manière qu'il soit difficile de les en effacer. L'amour propre est de tous les âges, il naît avec nous; à tout âge on espère et l'on craint, on veut se conserver avant de se connaître: il n'est pas étonnant que des préjugés qui font nos craintes et nos espérances, fassent une impression profonde dans un cœur tout neuf, ouvert pour recevoir les premières qu'on voudra lui donner. Agités par l'espérance et par la crainte, nous ne sommes pas assez éclairés pour guider ces deux passions, et nous nous en rapportons là-dessus à ceux qui sont plus sages, à qui nous voyons pratiquer les leçons qu'ils nous donnent, et mettre par là le dernier sceau à leur ouvrage.

D'ailleurs quand nous pouvons nous débarrasser des chaînes de ces préjugés pour nous livrer à notre raison, l'épaisse obscurité qui nous environne nous fait retourner à ces principes que nous avions quittés; la raison nous en avait montré le ridicule, mais l'homme veut savoir qui il est, et ne veut pas douter, et dans ce desir déréglé de se connaître, il imagine au lieu de raisonner; les préjugés reviennent, aucune contradiction ne l'embarrasse, il croit voir la lumière, parce qu'il sort de l'obscurité pour rentrer dans les ténèbres.

De tous les êtres qui existent, aucun n'a un rapport plus intime avec l'homme que l'homme même. S'il veut savoir son origine, c'est lui qu'il doit interroger, il s'est appris qu'il était, et lui seul doit apprendre ce qu'il est, sans aller chercher dans des sources étrangères une vérité dont le principe ne saurait être que dans son cœur.

Croyons après cela que tout ce qui regarde notre être sera toujours pour nous une énigme insoluble.

La nature nous a donné la faculté de raisonner : raisonner, c'est tirer des conséquences des principes; mais la nature ne nous a pas instruits des principes; on y a remédié, on en a fait, et, pour vouloir pénétrer trop avant, on s'est égaré. L'esprit, trop faible pour les idées qu'il voulait embrasser, n'en a conçu qu'une très-petite partie; cependant, il a cru avoir tout vu, et qui pis est, il a raisonné en conséquence. De là, les contradictions qui se sont rencontrées dans toutes les suppositions que l'on a voulu établir; et de-là ces disputes éternelles où chacun est forcé de succomber tour-à-tour, comme si la vérité ne fixait pas la victoire au parti qui la soutient.

Ne cherchons point à trop savoir, et contentons-nous du peu de lumières que la nature nous a donnés. N'allons pas plus loin voir l'illusion de tous les systêmes, et en démêler les contradictions; après cela, du seul principe qui nous soit connu, on n'a qu'à tirer quelques conséquences claires et nettes, et à se former de toutes ces idées une règle pour la conduite morale. Voilà, je crois, tout ce que l'homme peut prétendre; c'est peut-être trop pour sa vanité, mais c'est assez pour mettre l'amour-propre en repos.

Toutes les religions partent de deux principes ; savoir : la distinction de deux substances, l'une matérielle, l'autre spirituelle, et l'existence d'un Dieu. Je commencerai par examiner le premier de ces deux principes.

Quelle idée nous donne-t-on de l'ame ? C'est, dit-on, un être qui pense : rien de plus. Le corps est une portion de la matière, et l'assemblage de ces deux êtres, forme ce que nous appellons un homme. Ainsi, l'homme réunit en lui la faculté de l'intelligence, et les propriétés de la matière comme étendue divisible, susceptible de toutes les formes. Est-ce à dire qu'elle soit bornée à ces seules qualités, parce que ce sont les seules qu'elle nous laisse appercevoir ? Tous les jours elle nous découvre des propriétés jusqu'alors inconnues ; elle acquiert, pour ainsi dire, de nouvelles qualités, et paraît à nos yeux sous des formes dont nous ne le croyons pas supceptible. L'intelligence répugne-t-elle à l'étendue, et si nos vues sont bornées, pouvons-nous en faire un titre pour borner ses propriétés ? Il est un axiôme convenu, c'est qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité. Si l'on conçoit que les opérations attribuées à l'esprit, peuvent être l'ouvrage de la matière agissant par des ressorts inconnus, pourquoi imaginer un être inutile, et qui dès-lors ne résoud aucune difficulté ?

Il est aisé de voir que les propriétés de la matière n'excluent point comment un être qui n'a d'autres propriétés que l'intelligence pourra en faire usage. En effet, cette substance qui n'aura aucune analogie à la matière, comment pourra-t-elle l'appercevoir ? Pour voir les choses, il faut qu'elles fassent une impression sur nous, qu'il y ait quelques rapport entre elles et nous : or, quel serait ce rapport ? Il ne pourrait venir que de l'intelligence, et c'est supposer ce qui est en question.

D'ailleurs, quelle serait l'union de ces deux substances ? Quel nœud les assemblerait ? Comment le corps, averti des sentimens de l'ame, lui communiquerait-il à son tour les impressions qu'il reçoit ? Cependant, ce n'est qu'à l'occasion de ces impressions que l'ame fait usage de son intelligence.

Pour que l'ame eût des idées, il devrait suffire qu'il fût

des objets perceptibles, et qu'elle fût en état de les appercevoir.

Pourquoi donc faut-il qu'elle soit avertie par des organes matérielles de ce qui se présente à la vue ?

Qu'est-ce que l'intelligence? C'est, en suivant les notions générales, la faculté de comprendre, c'est appercevoir les choses, et les appercevoir telles qu'elles sont. L'intelligence, ainsi définie, ne paraît pas susceptible de degrés, puisqu'elle nous fait précisément appercevoir la vérité, et que la vérité est une. Elle devrait donc être de la même nature dans tous les hommes. Pourquoi la voyons-nous si différente? Elle ne devrait pas être sujette à l'erreur. Pourquoi errons-nous si souvent?

Nos erreurs viennent toujours d'un rapport que nous voyons entre deux idées, et qui ne l'est pas, par exemple, lorsque nous disons cette femme est belle, et que cependant elle est laide; notre erreur vient du rapport que nous voyons entre l'idée de cette femme et l'idée de la beauté. Or, ce rapport est une idée; il devrait donc être une opération de l'intelligence; mais l'intelligence voit les choses comme elles sont : elle ne peut appercevoir dans les objets que ce qui est. Cependant, pour avoir vu ce rapport, il faudrait qu'elle eût apperçu, ou dans l'idée de la femme, ou dans celle de la beauté, quelque chose qui n'est point; ce qui ne se peut, puisque dès-lors elle cesserait d'être intelligence.

Je sais que l'on peut me répondre que l'ame unie au corps, y est gênée et comme dans une prison; cette gêne est la source de ses erreurs qui ne proviennent pas d'elle, mais des organes matérielles, et que ces organes étant différens dans les hommes, l'intelligence qui est la même en effet, paraît par-là aussi différente chez chacun d'eux, que réellement leurs organes respectifs sont différens.

J'ai peine à concevoir comment un être, tel qu'on suppose l'ame, pourrait être susceptible d'ubication et pourrait exister respectivement à telles et telles portions de matière, je conçois encore moins comment elle pourrait y être gênée, et comment cette gêne la conduirait à l'erreur. Que l'ame ait une idée fausse, le vice de cette idée doit être ou dans l'objet apperçu, ou dans l'ame qui l'apperçoit,

les organes ne peuvent certainement pas mettre ce vice dans l'objet apperçu ; il reste donc à examiner s'ils peuvent le mettre dans l'ame. Ils ne pourraient le faire qu'en agissant sur elle ; et quelle serait cette action ? L'action de la matière est le mouvement, et l'impression qu'elle peut faire sur un autre objet, est de lui communiquer ce mouvement : or, l'ame n'est point susceptible de mouvement ; et d'ailleurs j'ai déjà prouvé, par la défintion de l'intelligence, qu'elle est incapable d'erreur, et qu'une idée fausse ne saurait être son ouvrage, puisque dès-lors elle cesserait d'être intelligence.

Ainsi, en supposant une substance intellectuelle unie à un corps matériel, l'anéantissement de l'intelligence résulterait de cette union. Il faut donc attribuer à la seule matière les opérations que communément nous attribuons à une substance spirituelle, puisque cette substance en est incapable. Venons à ce qui regarde l'existence de Dieu.

J'ai donné, au commencement de ces réflexions, des raisons assez plausibles de l'attachement que l'on avait pour les préjugés de religion. L'existence d'un Dieu est le plus grand et le plus enraciné de ces préjugés, et je crois avoir découvert sa source. La matière a toujours été présente à nos yeux, et nous avons été toujours trop curieux, pour ne pas chercher à la connaître. L'amour-propre souffrait trop à nous ignorer nous-mêmes, qui sommes toujours avec nous, et qui par-là étions convaincus à tous momens du peu d'étendue de nos lumières, nous nous sommes imaginés un Dieu Créateur, principe de toutes choses : il est bien vrai que nous ne comprenons pas mieux son origine, que nous ne comprenons la nôtre, mais il est plus éloigné de nous ; nous ne sommes pas obligés d'être toujours avec lui, comme nous sommes nous, et la vanité se sauve par-là.

Tous les hommes se sont accordés sur le fond de cette idée, parce que le principe en est le même chez tous les hommes ; et comme on n'a rien découvert, dans la nature, qui lui fût analogue, on a décidé que c'était une lumière naturelle, on s'est fait une habitude de croire sans examiner ; cependant comme si la nature était différente chez les hommes, cette idée a variée chez les différentes nations. L'imagination s'est jouée sur cette idée si respectable, sans s'appercevoir qu'elle

se jouait; et chaque peuple a cru être instruit par la nature, lorsqu'il prêtait à son Dieu les propriétés de la matière qui était toujours sous ses yeux, et les mouvemens de son cœur, qu'il éprouvait à tout moment.

Examinons l'idée générale que l'on nous a donnée de ce Dieu : c'est le maître absolu de toutes choses, c'est lui qui, avec rien, a fait le Ciel et la Terre; un être infini qui réunit, dans un degré infini, toutes les perfections; qui a fait les hommes, leur a prescrit des lois, et leur a promis des peines et des récompenses.

Quelles contradictions n'implique pas cette idée : premièrement, quand il serait vrai qu'il fût Dieu, notre créateur et notre maître, pourquoi nous puniroit-il de l'infraction faite à ses lois? Pourquoi les prescrivoit-il? Si l'observation de ces lois est utile, ce Dieu raisonnable devait nous donner des moyens de les observer, et nous ôter ceux de les enfreindre; si elle est inutile, ce Dieu juste ne devait pas les prescrire.

On voit, suivant cette idée, un être sage agir sans motifs: après avoir, pour ainsi dire, été renfermé en lui-même pendant une éternité, il s'avise d'en sortir, et pourquoi? Pour exécuter des ouvrages finis, indignes de lui, et qui lui sont inutiles. Cet être, l'intelligence et la sagesse même, ne fait pas ce qui lui est utile, ou ignore que sa puissance ne doit pas éclater en vain. Mais, dira-t-on, c'est pour sa gloire qu'il a fait ses ouvrages. On serait fort embarrassé de dire ce que serait la gloire de Dieu, par rapport aux hommes; est-ce d'en être estimé, ou de faire éclater sa puissance en créant l'univers, lui qui eût pu faire ou produire des ouvrages infiniment plus parfaits? Mais je veux, pour un moment, que ce motif soit valable; il l'aurait donc été de tout temps, la raison pour laquelle Dieu aurait créé l'univers étant aussi ancienne que lui, l'univers devrait être de même date.

Je vais plus avant. Créer, c'est faire qu'un être existe, qui n'existait pas auparavant; créer la matière, c'était, pour ainsi dire, la substituer au néant. Pour que Dieu créa la matière, il fallait qu'il la connût; et comment connaître ce qui n'est point? Connaître quelque chose, c'est en appercevoir les propriétés; le néant en a-t-il? Cependant, avant la création, Dieu seul existait et le néant.

Être, est la source de toutes les propriétés, puisqu'il faut être avant d'être quelque chose. La matière qui n'existait point, ne pouvait donc pas être connue, et les idées de Dieu devaient se borner à lui-même, qui seul existait.

Il est aisé de conclure, de ces observations, que l'Homme ne devant son existence à personne, est indépendant; mais il ne peut subsister seul, et la faiblesse de sa nature l'a obligé de renoncer à cet état d'indépendance : il a fallu qu'il cherchât d'autres hommes, et qu'il contractât, en recevant leurs secours, l'obligation de leur en donner de réciproques. C'est par cette espèce de trafic de secours, que subsiste la société; elle est le fondement des lois, qui ne sont toutes que des commentaires particuliers sur ce principe général. L'observation des lois dépend donc de ce seul principe, qu'il faut tenir les engagemens que l'on a contractés; et ce principe a sa source dans notre cœur; l'amour-propre ne nous permet pas de tromper personne; il sent une honte secrète à manquer. C'est s'abaisser au-dessous de celui qu'on trompe. En raisonnant sur ces principes, on verra que l'amour-propre est toujours honnête homme, quand il veut s'écouter.

Ce n'est pas que cette morale ne fût dangereuse, en général; elle n'est bonne qu'à prêcher aux honnêtes gens, et le peuple ne serait pas arrêté par ce sentiment délicat de l'amour-propre. Mais est-ce la faute de la morale?

FIN.

